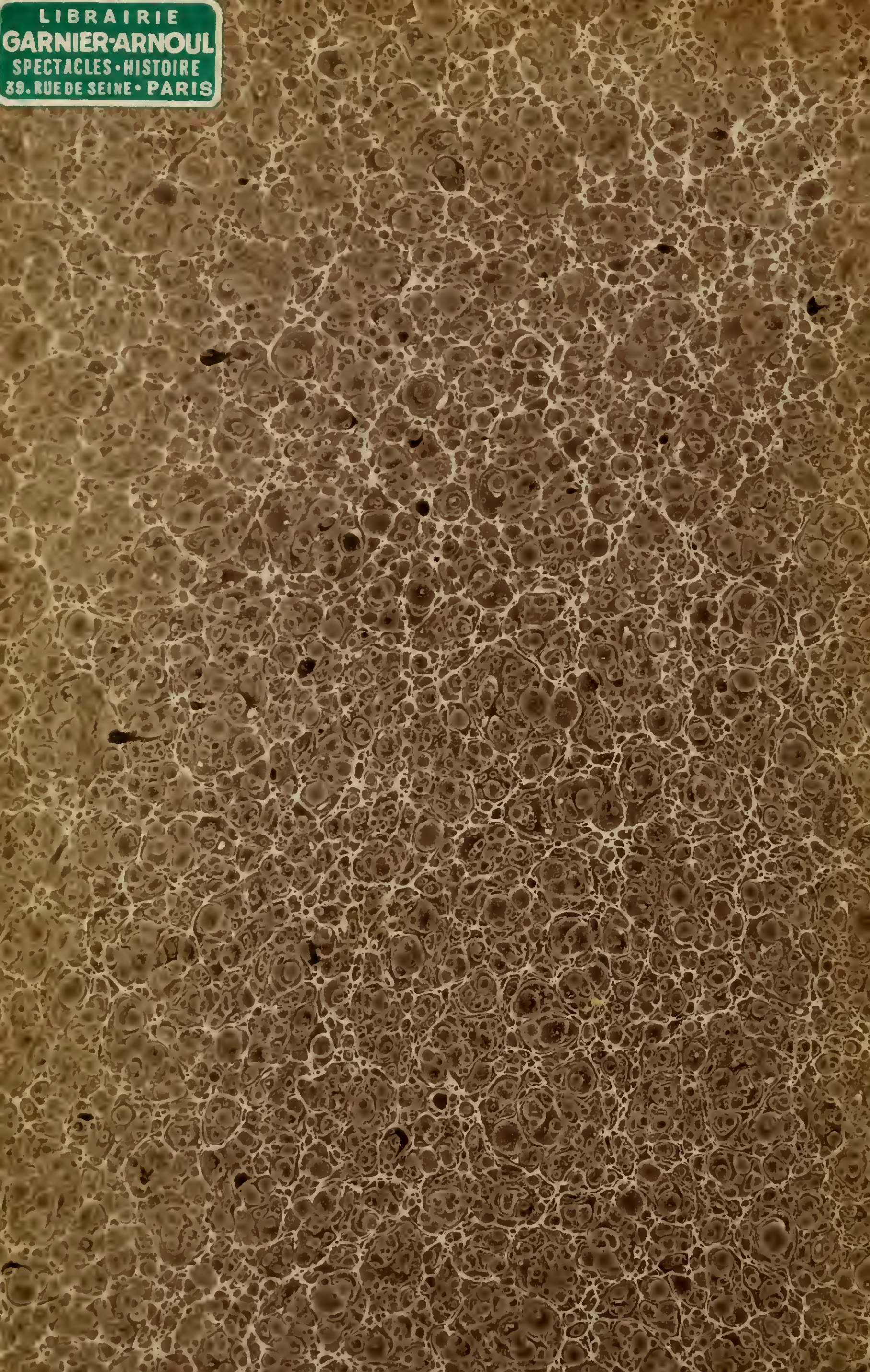

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00355333 6


LIBRAIRIE
GARNIER-ARNOUL
SPECTACLES • HISTOIRE
39. RUE DE SEINE • PARIS



MÉMOIRES

DE

FLEURY.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
16, rue N.-D.-des-Victoires.

MÉMOIRES

DE FLEURY

DE LA

COMÉDIE FRANÇAISE.

(1757 à 1820.)

Deuxième Edition.

IV

PARIS

AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR,

7, RUE VIVIENNE.

1836



I

—

Madame de Sainte-Amaranthe.

Laharpe. — Les omelettes de Champcenetz. — Le Vauxhall d'hiver. — Histoire racontée par le peintre. — Chiffres littéraires. — Lettre de Saint Augustin. — Singulières charités. — Charités poétiques. — Coutume touchante. — Sublime coupe de cheveux. — Amélie. — Présentation originale.

Je me réconcilie avec Laharpe; j'aurais tort maintenant d'accuser son irascibilité; il a raison de se fâcher, qu'il se fâche, et que chacun de ses traits de caractère me soit l'occa-

sion d'une intimité semblable à celle dont le souvenir m'est si cher encore : trop heureux si la fin n'en eût pas été si douloureuse !

Remontons à l'hiver rigoureux de 83 à 84.

Nous venions de jouer au bénéfice des pauvres le *Coriolan* de l'auteur superbe, et comme Laharpe n'a jamais fait d'ouvrage qui n'ait donné naissance à l'épigramme, son *Coriolan*, reçu avec froideur, bien que l'assemblée fût nombreuse, attira sur lui cette petite boutade de M. de Champcenetz :

Pour les pauvres, la Comédie
Joue une pauvre tragédie ;
C'est bien le cas en vérité
De l'applaudir par charité.

Ici j'userai ou j'abuserai d'une habitude à laquelle mes lecteurs doivent être faits maintenant : je m'arrêterai un peu sur M. de Champcenetz.

Je l'ai beaucoup connu, cet amusant diseur de riens, cet homme qui passa toute sa vie à faire claquer au nez des gens ses frivoles ba-

guenaudes; il a souvent été dessiné et dessiné dans toutes les attitudes; mais je trouve qu'on n'a jamais bien observé celui qui nous déridait si souvent.

Chaque homme accroche à sa marotte les grelots qu'il aime à faire tinter: ceux de M. de Champcenetz sonnaient l'épigramme, non pas qu'il l'appréciât autrement, mais parce que par elle il voulait être quelque chose de littéraire. Je crois qu'après avoir essayé beaucoup de tout, il finit par comprendre qu'il n'aurait jamais de talent, et en prit son parti en brave et en homme adroit; puis, non pour se venger, car il n'avait pas de fiel, mais afin de trouver place au rang des dignitaires de la pensée, il s'arrangea pour devenir le gai Zoïle de tout ce qui s'élevait un peu dans les lettres. Personne ne donnait mieux le coup d'épingle que M. de Champcenetz; aussi, tout ce monde si vulnérable le mit-il de chacune de ses parties de fine littérature. On a beau dire que l'on fuit toujours les hommes à mordantes saillies, je les

ai toujours vus bien reçus, et, le dirai-je ? respectés. Ce sont les chiens de berger de la société, ils mordent tous ceux qui sortent de la ligne, et font la police de l'amour-propre des salons : pas de cercle qui ne fût ouvert à M. de Champcenetz.

Il connaissait bien, lui, cette partie philosophique de sa mission ; aussi augmentait-il sa réputation de celle qu'on espérait voir diminuer à d'autres. Où la foule s'avisait d'admirer au travers d'un prisme, M. de Champcenetz prenait une loupe. Les hommes supérieurs ne sont supérieurs qu'en gros; il avait acquis la faculté de trouver en eux les détails. Voyant d'un coup d'œil fin et assez juste le petit côté d'une haute renommée et les faiblesses d'un beau talent, nul ne le valait pour saisir la caricature d'une chose, pour nommer le ridicule par son trait saillant, et, dans son système, jamais il ne s'en prenait aux médiocrités : les médiocrités sont tout d'une venue, les médiocrités n'ont pas d'anse par où la satire puisse les saisir. Peintre de grotesques remarquables, jamais il n'ap-

pliqua ses ombres qu'aux endroits où éclatait trop de lumière. Ses vers assez fins, mais qui n'avaient que cela, ne pouvaient valoir qu'en se cramponnant à une notabilité de nom propre, et, faute d'avoir assez de talent pour devenir lui-même un sujet d'épigrammes, il se faisait valoir par l'épigramme du talent. Desessarts disait à ce sujet, avec ce style dont j'ai déjà donné un échantillon: — Ce terrible M. de Champcenetz, dans l'impuissance de voir rien éclore qui lui appartienne, s'est décidé à casser des œufs d'aigle pour faire ses omelettes.

Laharpe ne passait pourtant pas encore alors pour un aigle, mais il était colère comme un oiseau moins poétique, et le coup de boutoir lancé contre *Coriolan* le fâcha tout de bon. Il chercha une occasion de dire son fait à M. de Champcenetz, et celui-ci allant partout où il y avait du monde, cette occasion fut bien vite trouvée.

A notre exemple, ou plutôt à l'exemple de la Comédie-Italienne, qui prit l'initiative, tous

les spectacles, grands et petits, s'entendirent pour donner tour à tour des représentations à bénéfice.

Ce fut dans une de ces solennités et au Vauxhall d'hiver que Laharpe rencontra son antagoniste.

Ce jour-là, le Vauxhall, dirigé par un homme de goût, étala des magnificences inconnues. Ses quatre salons étaient somptueux : au-dessus de la rotonde, sa colonnade, éclairée par un procédé ingénieux qui ne laissait pas apercevoir le foyer de lumière, projetait mille lueurs, bleues, rouges, jaunes et blanches, imitation (d'après l'affiche) des feux colorés d'une aurore boréale; cette colonnade, dis-je, paraissait comme une architecture de fées, formée de vapeurs suspendues, qu'un souffle pouvait renverser et détruire. Mais la rotonde? Oh! la rotonde était brillante de ce qui fait le charme et le véritable enchantement de toutes les fêtes de ce que, avec la meilleure volonté du monde, ne peuvent toujours donner les entrepreneurs :

je ne sais combien de groupes de beautés éclatantes y charmaient les regards des plus difficiles, et cette décoration naturelle faisait encore plus croire à l'illusion du palais des fées.

La Comédie-Française ne manqua pas de s'y trouver représentée par ce qu'elle avait de plus gracieux parmi nos dames, et trois d'entre nous y allèrent en qualité de commissaires. Je n'eus point l'honneur de faire partie de la députation, mais je payai mon billet, et j'y parus en la compagnie du peintre avec lequel on a déjà fait connaissance dans le petit souper de M. le maréchal de Richelieu.

Nous arrivâmes au moment où l'on tirait une loterie de bijoux, parmi lesquels se trouvaient mêlés des objets grotesques, qui excitaient le rire de ces dames et de ces messieurs.

La cérémonie se faisait ainsi : on mettait cinq lots sur une estrade ; le sort décidait, puis, après que les chants de triomphe de l'orchestre avaient salué la personne favorisée, les dames rentraient

dans leurs loges, et des contredanses, des chacones et des menuets servaient d'intermède aux nouveaux tirages de la soirée.

Après une tournée assez superficielle, j'allais me retirer, quand il me sembla distinguer des voix connues qui se disputaient. J'étais alors à l'entrée de la rotonde, ne pouvant apercevoir que la partie du cercle opposée à celle où se faisait le bruit; je demandai ce que c'était, et au bout d'un instant je sus que Laharpe et M. de Champcenetz étaient aux prises.

Un marquis de Malseigne, officier-général de carabiniers, venait de gagner une figure de porcelaine, sorte de magot de la Chine, représentant un vieillard frileux qui se chauffait: — Comment cela se nomme-t-il? demanda le gagnant en faisant trophée de son lot. — Un *Coriolan*, répondit une voix dans un groupe; mais aussitôt, près de ce groupe, un mouvement s'était fait, une forme humaine toute pâle, élégamment habillée de l'habit marron à larges bou-

tons rouges, avait trépigné, heurté, tapagé, et bientôt après, sans respect pour l'asile que monsieur le vicomte de Saint-Pons avait offert à M. de Champcenetz dans une loge où même il y avait des dames, Laharpe apostrophait son adversaire lequel s'obstinait à le laisser dans le corridor.

Je me hâtai de me dégager; j'avais aperçu Lassone dans une loge, en société de mademoiselle Olivier, j'allai, avec mon peintre, leur demander la permission de voir de chez eux ce qui se passait dans l'autre demi-cercle; c'était assez curieux.

Laharpe n'ayant pu être admis à quereller à son aise chez M. le vicomte de Saint-Pons, se trouvait en ce moment presqu'à côté de nous et juste en face de son faiseur de quatrains; là, le buste en dehors, les deux mains appuyées sur le pourtour du balustre, il parlait à M. de Champcenetz, qui de son côté, à peu près dans la même attitude, se disposait à la riposte; on aurait dit d'une con-

férence à la Sorbonne ou d'une scène de marionnettes où le diable et polichinelle se font des mines. Le public riait, et, bien que ceci n'eût point été annoncé dans le programme du Vauxhall, ce ne fut pas ce qui amusa le moins.

Le faiseur d'épigrammes voyant que son adversaire s'en donnait à pleine voix, ne voulut point être en reste d'aménités littéraires, et se mettant à l'unisson, il profita de cette idée de Laharpe pour donner connaissance aux citoyens assemblés, des quatre vers qui, jusque-là n'avaient été répétés que dans un certain monde. L'auteur de *Coriolan* un peu décolèré par cette manœuvre, s'aperçut enfin qu'il donnait la comédie à ses dépens et surtout qu'il procurait à M. de Champcenetz un des plaisirs dont il était le plus friand : celui de se donner en spectacle et de faire connaître ses productions ; aussi le poète se masqua-t-il au plus vite de l'air de dignité qu'il savait si bien prendre quand il le voulait, et la conférence finit par ces

quelques mots de vive attaque et de vigoureuse défense.

— On m'avait dit d'autres vers que ceux que vous répétez-là, monsieur le marquis; j'ai eu tort; je me retire : on ne saurait se formaliser d'une telle œuvre.

— Voilà de la charité chrétienne. Cela sent son curé de *Mélanie*.

— Cela sent la dignité d'un homme qui ne saurait se fâcher d'une épigramme où le venin est caché... comme l'esprit.

— A la bonne heure! aussi ne l'avais-je tirée qu'à peu d'exemplaires, et voilà que, grace à vous! — ajouta-t-il en montrant le public, et décrivant avec sa main le cercle de la rotonde, — je viens d'en faire une édition qui ira bien à douze cents. Merci au moins!

— Au revoir!

Je ne sais si l'héroïque « au revoir » eut d'autres suites, mais ce soir-là, et après cette petite scène Laharpe s'en alla. Quant à M. de Champcenetz, il ne quittait jamais le champ de ba-

taille, et il resta dans la salle pour abreuver encore un peu ses deux orgueils d'auteur et de vainqueur; je le voyais tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, contant l'affaire à celles de ses nombreuses connaissances qui auraient pu la mal comprendre. Après avoir bien papillonné il se fixa dans cette même loge où se trouvait M. le vicomte de Saint-Pons avec ses dames; depuis long-temps je regardai là, et pour moi, l'accessoire devint le principal : la société féminine de M. le vicomte me parut avoir de l'éclat; je vis des bras, des mains, des tailles, des intentions d'épaules à meubler mieux qu'une loge du Vauxhall; les figures étaient distinguées, jolies, belles, naïves; mais tant que je restai auprès de mademoiselle Olivier, j'eus l'air de m'occuper fort peu de ce qui brillait au dehors : jamais il ne faut faire faire double emploi à la louange; c'est un principe de galanterie dont je me suis toujours parfaitement trouvé.

Mais après son départ (qu'elle nous avait

déjà annoncé en nous priant de garder sa loge), je demandai des renseignemens à mon peintre qui m'avait semblé être au fait; il me nomma ces dames, et je retins le nom de madame de Sainte-Amaranthe.

Cependant je n'avais entendu que trois noms, et parmi les rubans, les parures et les plumes, je découvrais encore, comme au milieu de brillantes broussailles, une quatrième figure; je demandai si de celle-là on ne me dirait rien.

— Celle-là, me fut-il répondu, est maintenant sans conséquence, bien qu'elle promette un bel avenir. En attendant mieux, c'est une enfant très-jolie, fille, assure la chronique, de M. le vicomte de Saint-Pons.

— Et de...? répliquai-je.

— De madame de Sainte-Amaranthe, cela va sans dire.

— Vous paraissez bien instruit, continuai-je; mais si ces dames appartiennent en quelque chose à l'empire de la mode, j'avoue que je suis tout honteux de ne point les connaître.

— *Pends-toi, Crillon!* car pour madame de Sainte-Amaranthe rien de ce qui la concerne n'est ignoré du monde élégant; elle reçoit même, et j'ajouterai que c'est la maison de Paris où l'on accueille le mieux les artistes. Cependant il n'y a point de mal à ce qu'elle vous soit inconnue, depuis deux ans elle s'était un peu déshabituée de Paris, les personnes avec lesquelles vous la voyez sont des châtelaines de Cercy, où elle-même possède une maison de campagne du meilleur goût.

— Elle a tort, répliquai-je vivement, en arrangeant ma lorgnette pour mieux voir l'objet qui m'occupait; il est des femmes à qui la campagne devrait être interdite.

J'allais regarder de tout mon pouvoir, mais en ce moment où la danse finissait, le dernier tirage des lots devait avoir lieu; on sortait, on se promenait dans les corridors, on venait dans le pourtour et ma loge favorite se dégarnit; pendant cette partie intéressée du spectacle j'écoutai mon peintre qui se mourait d'envie de

me dire tout ce qu'il savait, ou croyait savoir, sur une femme appartenant en quelque chose aux femmes à fracas d'alors.

Madame de Sainte-Amaranthe était une fille de qualité du nom d'Arpajon; elle avait été élevée par une mère qui peut-être ne fut pas toujours sévère en ce qui la concernait, mais qui, comme cela ne manque jamais, s'était montrée un argus impitoyable pour sa fille, défendant à la pauvre enfant jusqu'aux choses permises, apparemment en compensation de ce qu'elle se permettait les choses défendues.

Malgré les bonnes intentions maternelles, la jeune d'Arpajon se montra ingrate, et la ville de Besançon, que les deux dames habitaient, retentit bientôt du bruit d'une aventure, qui certes, ajoutait mon narrateur, ne porta tort à personne, car il y eut dans l'affaire un heureux de fait, ce qui est de bon exemple; et pendant une quinzaine, la ville de Besançon se trouva défrayée de médisance, ce qui est tout profit

dans un pays où l'on en faisait une grande consommation.

Malgré l'éclat qui s'ensuivit, peut-être même à cause de cet éclat, un épouseur se présenta, et rien ne prouve que cette demande en mariage ne fut point une réparation, quoique la malicieuse ville ait mieux aimé n'en rien croire, parce qu'au lieu d'un scandale elle en avait deux. Mais on quitta bien vite Besançon, et Paris vit arriver, tout heureux et tout rayonnant, le sieur de Sainte-Amaranthe, capitaine de cavalerie, homme de cœur de son propre fait, homme de coffre-fort de l'héritage de son père (en son vivant receveur-général des finances), et maintenant homme heureux et riche de deux nouveaux trésors : les vertus et la beauté de son épouse.

M. de Sainte-Amaranthe avait un enthousiasme conséquent : aussi fut-il amoureux de sa femme pendant deux grands mois. Pour lui personnellement c'était beaucoup, et c'était inouï chez les capitaines de cavalerie de l'épo-

que : deux mois de fidélité, vers 1760, faisaient une sorte de scandale; on tenait des propos, il y mit fin; mais sa jeune épouse avait une manière de voir toute provinciale, elle trouva que Paris comptait mal. Puis elle fit des reproches; le mari s'éloigna. Il possédait une grande fortune, mais il s'était donné des goûts pour lesquels il n'aurait pas suffi de la doubler; il choisissait assez mal ses amis, et ses amis parvinrent à lui choisir ses maîtresses; il eut beaucoup des uns et des autres, de façon qu'un jour il se trouva ruiné, et, faute de l'espèce de résolution qu'il lui fallait pour se brûler le peu de cervelle dont il faisait usage, il quitta la France, passa en Espagne, et alla finir à Madrid de la plus singulière façon du monde : il y vécut pendant long-temps du métier de *cocher de fiacre*. Beau dénouement pour un capitaine de cavalerie, que d'accepter un fouet pour des éperons!

Que pouvait faire la jeune femme? se consoler : elle y tâcha et y réussit, grace aux tendres prévenances de M. le prince de Conti, qui es-

saya de lui faire oublier les torts de l'amour, et parvint du moins à réparer ceux de la fortune.

Depuis la mort du prince, et peut-être un peu avant (c'est toujours mon peintre qui parle), madame de Sainte-Amaranthe vit en femme qui s'appartient; mais elle a une fille, et c'est avec prudence qu'elle use d'une liberté qu'elle a bien gagnée; supposez Ninon veuve, mais supposez Ninon mère : madame de Sainte-Amaranthe est cela. Si l'on ne peut dire qu'elle soit précisément jolie, elle sait se rendre désirable; si elle n'est jeune, elle a atteint cet âge où la femme s'est complétée, et où l'art de faire valoir ce qui reste de charmes surpasse peut-être la puissance de charmes plus jeunes, mais qu'on laisse trop aller comme il plaît au bon Dieu : sur le point de rehausser sa personne et de faire la toilette à son âge, madame de Sainte-Amaranthe est artiste. Quand elle revient à Paris, on joue assez gros jeu chez elle, parce que, tenant à voir rassemblées dans son salon les classes choisies de la société, les cartes sont l'espèce de

pavillon qui couvre toutes les marchandises. Personnes de qualité, hommes de mérite, femmes citées, artistes et littérateurs se donnent rendez-vous chez elle; le jeu est donc son moyen et n'est point son but. Ceux qui ne l'approchent pas peuvent la calomnier; ceux qui l'approchent l'aiment. Si jamais elle est imprudente, personne ne la justifiera; mais tous ceux qui la connaissent viendront à son secours. Ce sont de ces femmes à part qu'il faut voir pour les comprendre, et qu'on ne voit jamais assez. Enfin, mon cher Fleury, pour terminer par un trait de peintre, tout ceci a l'air flatté, et pourtant cet éloge n'est qu'un portrait.

— Dont je verrai l'original! m'écriai-je.

— Je parlerai de votre désir quand vous voudrez; mais je ne puis vous répondre d'un heureux résultat. Malgré ses bonnes qualités, madame de Sainte-Amaranthe a quelquefois une manière d'apprécier les gens qui n'appartient qu'à elle : il faut d'abord lui plaire.

— Un défi! dis-je en interrompant le narra-

teur, qui, tout fâché de mon air de confiance, allait me répondre, quand je le priai de passer avec moi dans la rotonde. Je me proposais de saisir le prétexte de complimenter M. de Champcenetz sur son triomphe, espérant trouver le moyen de faire venir une présentation.

Mais j'avais trop compté sur mon étoile. Quand nous arrivâmes, ces dames n'y étaient plus; nous nous informâmes : M. de Champcenetz les avait suivies. J'enviai le sort du caustique personnage; car je ne saurais dire quelle sympathie me portait vers madame de Sainte-Amaranthe. Mon peintre vit ce désappointement, et, lorsque nous prîmes congé l'un de l'autre, il me protesta qu'il se mettrait en quatre pour me faire admettre au nombre des élus.

Cette représentation du Vauxhall ne rapporta pas ce qu'on avait espéré : les frais absorbèrent le gain en grande partie. Je mets en note ici les spectacles qui contribuèrent à ces bonnes œuvres, et le total de leurs recettes; l'un et l'autre tiennent à l'histoire du théâtre et à l'histoire

du goût. Un pareil rapprochement offrirait aujourd'hui d'autres résultats; ceci est donc, pour ainsi dire, un chiffre littéraire :

	liv.	liv.
Comédie Italienne............	9,162	31,162
Opéra........................	11,557	
Comédie Française............	10,443	
Variétés amusantes...........	2,248	5,517
Grands Danseurs du Roi.......	1,219	
Ambigu-comique...............	936	
Le Vauxhall..................	824	
Spectacle des associés.......	227	
Curtius......................	63	
		36,679

Le croirait-on? quand nous nous présentâmes à messieurs les curés de nos paroisses pour leur offrir ces recettes, nous trouvâmes qu'il y avait ordre de ne pas les recevoir. Monseigneur de Beaumont, le zélé protecteur de madame Lacaille au Théâtre-Italien, prévoyant la démarche des administrateurs de spectacles, avait résolu que cet argent serait apporté à M. le lieutenant de police, des mains de qui seulement les curés pourraient le toucher

sans scandale. L'argent des pauvres refusé parce qu'il venait des comédiens ! l'aumône des artistes ayant besoin de se purifier en passant par l'égoût de la police! En vérité, je ne suis pas homme à répéter ici un lieu commun, à revenir sur une question mille fois débattue, mais conçoit-on ces apôtres ne voulant de nos secours qu'après leur avoir fait faire le ricochet vertueux du bureau des filles, des lanternes et de la boue de Paris? Comprend-on aussi que, pendant ces lenteurs, mille pauvres expiraient peut-être sur leur grabat? Aveugles qu'ils étaient! intolérans sans ame! ne savaient-ils pas que la pièce de cuivre donnée aujourd'hui au malheur vaut mieux que la pièce d'argent qu'on lui fait espérer pour demain? ajourner l'aumône! eh bien! ceux qui moururent dans l'intervalle d'un vain cérémonial moururent assassinés!

Tout le monde ne prit pas la chose aussi sérieusement, et, par exemple, les comédiens italiens furent vengés par un poète, qui mit

comiquement saint Augustin en jeu. Ce père de l'église, datant sa missive du ciel, écrivait ainsi à Dorante et à Silvia :

Salut à la troupe italique
De ce comité catholique,
Dont le cœur loyal s'attendrit
Sur la calamité publique ;
C'est le fils de sainte Monique,
C'est Augustin qui vous écrit !
Oui, mes amis, par cette épitre
J'adjure maint et maint chapitre,
Où j'ai frondé votre métier
Comme un tant soit peu diabolique ;
Votre tendresse apostolique
Vient de nous réconcilier.
Tout homme au cœur dur, inflexible,
Devant Dieu voilà le païen !
Mais quiconque a l'ame sensible,
Fût-il un Turc, est un chrétien.
Jadis en prêchant sur la terre
Je tenais à des préjugés,
Depuis, nous avons lu Voltaire ;
Voltaire nous a bien changés !
Ni moi, ni le curé d'Hippone
Nous n'avons plus damné personne :
Tel arrêt n'est point fraternel,
Et sans vouloir imiter Rome
Nous laissons bonnement au ciel
Le droit de disposer de l'homme,
Oui, sans être garant de rien,
Je croirai qu'un comédien
Risque, s'il est homme de bien,

D'être sauvé tout comme un autre.
Un mime à côté d'un apôtre,
Quel scandale! s'écriera-t-on.
Saint Paul en face de Rosière!
Trial vis-à-vis de saint Pierre!
Et Notre-Dame Dugazon
Aux pieds d'un diacre ou d'un vicaire!
Le Paradis serait bouffon...
Tant pis pour qui s'en scandalise;
Allez au ciel par vos vertus,
Et laissez clabauder l'église:
Oui, malgré Rome et ses abus,
Vous êtes au rang des élus
Quand le pauvre vous canonise.

Du reste, les Parisiens méritèrent, eux aussi, d'être canonisés en masse. Jamais peut-être on ne vit une telle activité pour soulager les malheureux: toutes les classes aisées de la société y contribuèrent; les artisans même retranchèrent de leur journée de travail pour apporter à la masse commune.

Avant d'en venir à une coutume fort touchante, qui s'établit pendant au moins six mois, et qui tient plus que toute autre circonstance à ma liaison avec madame de Sainte-Amaranthe, je dirai deux anecdotes que je certifie, et qui

justifieront de l'émulation générale. Voici la première :

Un jeune abbé sortait de notre représentation de *Coriolan* ; une fille l'aborde, et lui fait une proposition très-aimable et toute dans l'esprit de son état. Il double le pas ; la belle insiste, et le happe par la manche :

— C'est insupportable ! laissez-moi donc enfin, dit-il.

— Comment, monsieur ! vous ne pouvez vous en défendre. Aujourd'hui, ajouta-t-elle en montrant notre affiche, c'est pour les pauvres.

Et ce qui étonnera en effet plus que le mot, qui est fort bien trouvé, c'est que ces malheureuses donnèrent pendant deux jours les trois quarts de leurs recettes ; qu'elles se firent plus aimables, mieux parées, et crurent leur conscience engagée à faire tomber plus que jamais dans le péché leur genre de public.

Voici la deuxième anecdote :

Dans la Vieille rue du Temple on lisait, en

vrai style d'inscription, sur l'enseigne d'un cabaretier :

CHEZ POTREL,

VIN DE BOURGOGNE DE PREMIÈRE QUALITÉ.

Les ames charitables sont prévenues
Que les prix ne sont pas diminués ;
Mais que sur chaque demi-septier de consommation
Il sera prélevé un dixième,
Dont Messieurs les amateurs
Feront eux-mêmes l'offrande dans un tronc destiné aux pauvres.

Ce généreux appel fut entendu; il y eut queue chez le bon Potrel, et j'ai vu de mes yeux je ne sais combien d'ames charitables dont l'attitude circonflexe attestait tous les dixièmes qu'ils avaient consacrés à l'œuvre de miséricorde.

A Paris, tout acte général, tout élan de la foule a son côté burlesque et son côté poétique.

Il fallait voir les dames de la société! cet hiver-là toutes devinrent de charmantes hiron-

delles de carême [1]. Il y eut des toilettes de quête : toilettes modestes, toilettes charmantes, calculées de façon à convertir à l'aumône l'ame la plus endurcie. Dans les magasins, les marchandes de modes faisaient de l'évangile ; dans les maisons bourgeoises, les occupations ordinaires de la soirée furent changées : on ne voyait que tricoter, ou broder des bourses pour recevoir les deniers des bienfaisans. Des couleurs éclatantes ou tendres, des fleurs, des devises, des guirlandes, quelquefois même des amours aux blanches ailes, se dessinaient sur leurs gracieux contours. La charité prit d'aimables livrées : des fontanges choisies la rendirent attrayante, des rubans aux couleurs du bien-aimé l'embellirent. Tous les cœurs étaient attendris ; toutes les bourses se déliaient. Ce zèle si joli, cet appel paré de tant de graces, cette excitation si

---

[1] Institution de religieuses demandant l'aumône dans les maisons. On les choisissait jolies.

(*Note de l'Éditeur.*)

douce, cette coquetterie si vertueuse, portèrent leur fruit. Plus d'une famille fut secourue, mais plus d'un amour heureux naquit de là. MM. les curés ne demandèrent pourtant pas la purification de ces aumônes!

Au milieu de ce mouvement digne d'éloges, il y avait un tout petit coin du tableau qui fut à peine remarqué, et qui pourtant méritait bien l'attention de l'observateur de mœurs : peut-être n'a-t-il fixé la mienne que par ses résultats.

Les jeunes filles de plusieurs quartiers demi-nobles, demi-bourgeois, firent entre elles une espèce d'association de bienfaisance. Aussitôt qu'un rayon de soleil venait à paraître, vous aperceviez un jeune essaim en jupon (enfans de neuf à dix ans, quelques-unes même allaient à quatorze), prendre sa volée des deux bouts de la rue, et s'abattre avec des cris de joie, vers une maison, marquée à l'avance par la riante troupe. Assez souvent la porte cochère la plus apparente avait les honneurs de l'établis-

sement. Bientôt une table était dressée par ces jeunes filles, puis, un tapis de damas, orné d'une crépine recouvrait cette table; elles y posaient ensuite un plat d'argent, y jetaient quelques pièces blanches, fruit de leurs économies, pour faire les premiers fonds, ce qu'on appelle : parer la marchandise; et, postées là, quand elles voyaient passer quelqu'un de bonne mine ou d'une apparence de fortune convenable, l'une d'elles, commise à ce soin, allait l'aborder et le solliciter pour les malheureux du quartier. Gentilles et engageantes, elles obtenaient des sommes assez rondes, et, comme l'instinct-femme se fait entendre de bonne heure, elles ne manquaient jamais, d'aussi loin qu'elles voyaient venir les personnes à leur adresse, d'envoyer en députation celle de leur joli troupeau qu'elles devinaient devoir obtenir mieux et plus tôt; et, chose bien avérée! c'est qu'elles ne se trompaient jamais dans leurs petits calculs, envoyant toujours à propos la blonde, la brune, celle dont l'œil pétillait de joie ou dont la paupière se

baissait par modestie : les plus enfans allaient tirer les vieillards par la basque de leur habit, les grandes faisaient une candide révérence aux hommes de quarante ans, celle qui était mise avec simplicité tendait le plat aux dames à la mode, et nulle femme sur le retour ne fut aucune fois sollicitée si ce n'est par la moins jolie; leur unique but étant de remplir la bourse du pauvre, auprès d'un tel intérêt toute rivalité cessait et la justice la plus sévère, le goût le plus délicat, le tact le plus sûr présidaient au choix de leurs solliciteuses.

Après la mort de notre pauvre ami Carlin j'avais pris l'habitude d'aller assez souvent faire visite à sa veuve; son quartier était bien éloigné de notre faubourg Saint-Germain, mais, quand le temps était beau, cette route à pied ne m'effrayait point; j'avais souvent le bonheur de trouver en route de quoi reposer mes yeux sur la plus céleste des créatures.

Qu'on s'imagine une figure de l'ovale le plus parfait, un teint d'une pureté de neige, des

lignes de visage à faire honte aux fiancées de Greuze, des yeux... Oh ! ces yeux-là qui pourra rendre leur attrait ? on y voyait comme un mélange de sourire et de larmes, c'était, si l'on veut, un sourire mouillé ; cette enfant, je ne saurais vous dire son âge, mais son regard était plus âgé que son sourire, ses yeux vagues, ouverts et dont les rayons se portaient en avant, semblaient contempler dans le lointain l'avenir le plus joli que puisse rêver une femme, et elle paraissait faire compliment à cet avenir avec deux lèvres qui, naïves et pures, semblaient en se pressant encore l'une sur l'autre conserver un dernier souvenir du pot au lait de la nourrice ; c'était un charme infini de voir ce front si calme quand cette poitrine s'essayait déjà à l'émotion ; on devinait en elle la double nature de la femme qui quitte l'enfant et de l'enfant qui veut encore retenir la femme ; joignez à cela une taille de nymphe, une manière de poser le pied sans raser le sol, voyez ce buste si correctement suave, si délicatement voilé

d'une gaze blanche caressant le cou, et à quelques pouces de la gaze, remarquez ce mantelet noir qui encadre avec tant de bonheur les épaules de l'aimable fille, voyez comme, retombant en flots de soie au-delà de la ceinture, cette draperie dessine admirablement les prémices du plus heureux embonpoint, admirez cette tête d'ange ornée d'une forêt de cheveux annelés, qui lorsqu'elle les détache doivent être plus grands que toute sa taille, contemplez cette douce vision, et si une voix contenant toutes les mélodies vient vous frapper au cœur par cette prière : « Pour nos pauvres, s'il vous plait », essayez de résister, vous serez plus fort que moi, certes; car à cette vue, à ces accens, à cette parole, j'aurais jeté dans le plat d'argent ma part entière de la Comédie-Française !

C'était un chérubin comme celui-là qui venait m'apparaître toutes les fois que je me rendais chez la bonne madame Carlin; visiter ma petite quêteuse était pour moi un plaisir, mieux

encore, une fête. En vérité, la reconnaissance que je me laissais témoigner pour mon assiduité chez la pauvre veuve d'arlequin, était de la reconnaissance bien volée!

Et cette petite avait une aussi belle ame qu'elle était belle à l'extérieur ; qu'on en juge :

Un malheureux passementier, père de famille, sans pain, sans travail et sans ressource aucune pendant cet hiver éternel, alla demander avec instance aux ouvriers du port de l'admettre à leurs travaux. Ceux-ci le repoussèrent d'abord, mais enfin, émus de sa persistance, touchés de ses larmes, ils l'employèrent à jeter au dehors l'eau qui s'infiltre à travers les bateaux après l'arrivage. Ce travail, trop pénible pour lui, eut bientôt épuisé ses forces; un jour, voulant se lever pour aller au port, il retomba auprès de sa femme déjà malade, et qui tenait le lit depuis deux mois. Il avait deux garçons en bas âge et une fille de douze à treize ans; tout le temps que le brave homme put travailler à sa rude tâche, cette

dernière se tint auprès de sa mère et de ses petits frères, le soin de la malheureuse maison roulant sur elle ; mais quand le digne ouvrier se vit cloué lui-même sur son lit, il fallut que, malgré son âge, l'enfant devînt l'appui de la famille.

Elle avait du cœur, et, pour faire face aux premiers besoins, avant d'aller solliciter à genoux, s'il le fallait, pour être employée, elle courut au bureau de charité de sa paroisse. La personne à laquelle on l'adressa l'inscrivit d'abord sur un livre, afin de remplir, disait-elle, les formalités indispensables; puis elle ajouta, que maintenant *on en délibérerait.* Honteuse et désespérée, l'enfant sortit; sachant avec quelle anxiété elle était attendue, sa résolution fut prise : demander l'aumône.

S'éloignant aussitôt d'un quartier où tout le monde la connaissait, soit qu'elle fût troublée, soit qu'elle vît moins de honte à ten-

dre la main dans une rue de pauvres, elle s'achemina vers le faubourg Saint-Jacques; là elle osa mendier. Elle était assez bien de figure, l'indigence ne l'avait pas encore flétrie, ses vêtemens, quoique très-simples, étaient ceux qu'elle avait mis pour se présenter décemment à la paroisse : on ne voulut pas croire à sa misère, on la repoussa même. Les pauvres gens du quartier s'en mêlèrent; on l'appela « demoiselle; » on lui dit « qu'elle venait de Longchamps; » on lui cria : « Quand on est si malheureuse on vend ses hardes! » Et cette dernière exhortation fut appuyée d'une protestation comme sait en faire le peuple indigné : on lui jeta au visage de la boue sèchée par le froid; on couvrit ses vêtemens d'immondices ; transie de peur, tout en larmes, elle fuit, arrive chez elle, monte, et à peine a-t-elle agité la porte pour l'ouvrir, que ses malheureux frères se prennent à crier ces mots déchirans : Du pain! du pain, ma sœur! Quand elle fut entrée, elle vit son père ranimant ses forces épuisées

pour secourir sa femme évanouie, et les petits l'aidant à la soulever : « Du pain! » disaient-ils en tournant leur tête pâlie vers leur sœur; et le père répétait après ses enfans : — Ta mère meurt, du pain!

Que faire? à quoi se résoudra la pauvre fille?

—Je n'ai pas de pain, répondit-elle avec angoisse; mais, entendant le cri de désespoir que le père et les enfans poussèrent en même temps, elle reprit :—Tout à l'heure, tout à l'heure.... j'en aurai. Le boulanger servait des pratiques plus riches que nous; j'ai donné l'argent de la paroisse. On m'a dit d'attendre.... je suis venue vous rassurer.

Et après ces mots, sans écouter de réponse, voilà que cette enfant, moitié folle, mais résolue, descend de nouveau; elle va de rue en rue, de boulangerie en boulangerie; enfin elle en trouve une où ne paraît personne : ramassant en son cœur tout le courage ou tout le dé-

sespoir qu'il faut pour commettre un vol, elle entre, prend un pain et s'enfuit. Quelqu'un était dans l'arrière-boutique : on crie, on appelle, on la désigne; elle presse le pas. Pendant qu'elle tient le larcin si précieux pour elle, personne ne pourra l'atteindre : ne va-t-elle pas secourir sa famille! sa force est dans cette pensée. Mais un homme, près de la saisir, lui arrache son pain; alors elle s'arrête, et l'on peut s'emparer d'elle sans difficulté. On l'emmène chez le commissaire pour l'interroger : la foule l'entoure; cependant elle jette sur tout le monde des regards désespérés qui demandent grace, qui semblent chercher un cœur où sa prière soit entendue : enfin elle trouve là, devant elle, un visage d'enfant plein de commisération, et un sourire ami qui parait la comprendre. Elle peut approcher assez pour glisser tout bas, mais avec instance, ces quelques mots : — Rue du Four, numéro 10, mon père, ma mère et mes frères!... A peine achève-t-elle, on l'entraîne.

Que se passe-t-il cependant chez les parens de la pauvre fille? La mère est revenue à elle; son mari la rassure, ses fils lui disent : — « Nous aurons du pain ! » Pourtant on tarde bien : une heure, une heure mortelle s'écoule! Ils écoutent. Les enfans vont cent fois de la chambre sur le carré, et leur sœur n'arrive point! Enfin des pas se font entendre : un même cri d'espérance est poussé par les quatre malheureux; mais déception! Ils retombent dans leur accablement, l'oreille de la misère et de la faim est habile : ce n'est pas leur fille, ce n'est pas leur sœur!

Non; mais c'est mon ange, à moi! c'est une enfant de l'âge de leur fille; elle porte du pain et un panier de provisions : — Votre enfant ne viendra peut-être pas aujourd'hui, dit-elle de sa voix qui va à l'ame; nous l'occupons à la maison; rassurez-vous et mangez. Voici ce qu'elle vous envoie : tout à l'heure vous pourrez vous chauffer, vous aurez du bois. Et après ces paroles consolantes, elle met

dans la main du mari deux beaux écus de six livres.

Qu'on imagine, s'il se peut, les bénédictions qui furent données à la pieuse enfant et à sa bonne messagère! Quand viendra-t-elle? Où est-elle? Qui êtes-vous? Comment tout cela se fait-il?

La crédulité qu'on aborde avec des bienfaits est de croyance facile, et l'ange composa tant bien que mal une histoire dont les bonnes gens se contentèrent; puis elle retourna, non chez sa mère, qui dans ce moment était absente, mais chez une vieille parente dévote, acariâtre, dans la maison de laquelle on l'avait laissée pour quelques jours. Dieu sait si elle fut grondée! grondée d'abord pour s'être échappée des mains d'une bonne qui la conduisait au moment où elle reçut la supplique de la pauvre prisonnière, puis maltraitée presque pour une action inouïe, dont peut-être une femme plus avancée dans la vie ne serait pas capable, quoiqu'elle fût capable

d'héroïsme; une action qui seule pouvait être comprise et exécutée par une nature jeune et de cette bienveillante énergie : la petite quêteuse avait vendu sa superbe chevelure!

Oui, ses beaux cheveux, ses cheveux si onduleux, ses cheveux dont elle était si parée et dont elle semblait si fière, elle les fit tomber sous le ciseau!

Mais comment une idée semblable lui vint-elle?

Plus d'une fois un coiffeur avait dit en la voyant passer : — Voilà des cheveux dont je donnerais bien un louis d'or! Cela avait longtemps flatté la petite, et quand elle fut requise d'une bonne œuvre, n'ayant pas d'argent, sa mère étant absente et sachant bien que sa gardienne lui refuserait tout secours, elle se ressouvint du louis d'or du coiffeur; elle alla trouver cet homme, et lui offrit de lui vendre la chevelure qu'il avait tant vantée. On juge de quel étonnement celui-ci fut frappé; il refusa d'abord : il craignait les parens; mais sur un

geste de la jeune fille, qui courut sur des ciseaux et s'en porta vigoureusement un coup dans une des plus belles boucles, le coiffeur frémit et consentit à consommer le sacrifice. Puis, après avoir demandé le secret, apprenant le but de cet acte extraordinaire, il gronda l'enfant sur son trop grand enthousiasme, et, sans doute pour qu'elle se ressouvînt de la leçon, il ne paya que quinze francs ces beaux cheveux de vingt-quatre.

Je n'appris toutes ces circonstances qu'assez long-temps après. Passant de nouveau dans le quartier de mes jeunes amies, car j'étais devenu pour elles un visage de connaissance, je fus surpris de ne point voir celle qui m'attirait; je la demandai, et vingt petites, contant, se relayant et s'arrachant la parole, m'apprirent le fait, que j'admirai; elles me dirent de plus, que leur compagne avait été renvoyée à sa mère, et que d'ailleurs, Amélie de Saint-Simon ne pouvait se montrer de bien des mois, étant devenue très-laide (petit trait de femme

en germe) depuis sa sublime coupe de cheveux.

J'éprouvai une véritable douleur quand j'appris que je ne reverrai plus l'aimable enfant, et je l'éprouvai d'autant plus grande que cette noble action la relevait encore. Il y avait dans une telle résolution, dans un semblable sacrifice toutes les promesses du cœur le plus rare; mon attendrissement allait jusqu'aux larmes: je ne sais pas au juste ce que je vaux; mais tout ce qui est noble et généreux m'élève l'ame et je sais gré à ceux qui font naître en moi ce sentiment; il me semble alors qu'une corde harmonieuse a vibré dans mon cœur; je n'ai rien fait qui vaille la peine d'être cité; mais quand j'éprouve cette espèce de plaisir des actions louables des autres, je me considère comme étant en compte avec eux; il me semble que je leur dois beaucoup pour le bon sentiment qu'ils me donnent de moi-même: s'ils veulent de moi, ces gens-là deviennent mes amis, et quand il arrive qu'on m'en parle et

que ma poitrine bat au récit qu'on me fait d'eux, je me sens le besoin de les voir, je voudrais les remercier, leur parler de ma reconnaissance; je suis à jamais leur débiteur.

Ce sentiment devait avoir encore plus d'exaltation lorsqu'une jeune fille l'inspirait, aussi je n'eus pas de cesse que je n'eusse découvert la maison du passementier ; le commissaire de police, M. Duhuet, je crois, me servit de fort bonne grace, c'était un homme humain, et la pieuse coupable avait été bientôt rendue à ses parens : la misère et l'âge étaient plus que suffisans pour l'excuser. J'appris que bientôt après sa délivrance, et comme si la bonne action faite pour ces honnêtes gens leur eût porté bonheur, le travail était revenu, et avec l'espérance du travail, la santé. Quand j'eus fait leur connaissance, je les aimai, et afin qu'ils ne manquassent plus désormais, peut-être aussi en souvenir de la jeune Amélie, je parvins à faire admettre cette famille dans l'administration des

Menus : tout le monde a connu le bon Villate et sa fille Marie.

Ce brave homme et les siens savaient tout ce qu'ils devaient à leur bienfaitrice, ils avaient même deviné le coiffeur qui acheta les cheveux; je leur demandai de me l'indiquer, et j'allai chez cet homme; je débutai franchement avec lui, et pour conclure je tirai ma bourse : bien que ce soit un moyen de comédie, j'ai souvent éprouvé qu'il a aussi son effet dans le monde; cette fois encore il me réussit. Le *Figaro* avait déjà employé la précieuse chevelure; mais il lui en restait quelques boucles qui n'avaient pu servir et roulaient dans ses tiroirs, apparemment comme échantillon, le profane! je les recueillis précieusement et lui dis de puiser dans ma bourse; il se contenta de prendre un louis d'or en échange de ses cheveux; il faut être juste, c'était ce qu'il les avait estimés sur la tête de l'enfant.

On ne concevra peut-être pas que je m'ar-

rète tant sur des circonstances bien indifférentes pour la plupart des lecteurs, on concevra encore moins ces enfantillages d'un homme de plus de trente-trois ans à propos d'une petite fille, d'une petite fille qu'on ne peut supposer qu'il aime autrement que d'une sorte d'amour poétique, ou du moins si l'on comprend ces nuances d'aventures, on ne concevra pas qu'à propos d'elles on fasse faire station aux autres, qu'on les écrive, qu'on communique au public ces variétés insensibles de l'émotion : eh, mon Dieu ! un thermomètre serait-il complet, dont le vif-argent n'inscrirait que les coups de tonnerre ? Il est d'ailleurs des momens inappréciés de la vie qui deviennent une date frappante, surtout quand des événemens qui n'ont d'abord qu'un intérêt doux et tout au plus quelque grace, prennent ensuite tout le poignant d'une terrible tragédie; c'est la page aimable du célèbre docteur de Voltaire, dont le revers est le feuillet le plus noir du livre du destin.

Mon peintre parla de moi chez madame de Sainte-Amaranthe, et j'avoue que je fus piqué au vif quand il m'apprit qu'il n'avait pu parvenir à se faire donner la commission de m'inviter chez elle. Un grand désir trompé est un mal; mais désir trompé et mortification ensemble, c'est plus qu'un mal double. Mon nom se faisait à peine, et je crus comprendre que c'était pour n'être point assez brillant convive que je ne fus point admis tout d'abord : j'en voulus d'autant plus à cette dame. Quand le public nous rend justice, si quelqu'un nous méconnaît nous disons, en haussant les épaules : « Tant pis pour lui! il n'est pas connaisseur; » mais quand nous sommes seuls à nous la rendre cette justice, quelqu'un nous la refuse-t-il, nous lui en voulons beaucoup de ne pas deviner le grand homme enseveli sous le boisseau. Maintenant que je suis revenu des vanités de ce monde, j'avoue que c'était mon cas, et j'aurais donné beaucoup pour trouver le moment de faire sentir à madame de Sainte-

Amaranthe la faute énorme qu'elle commettait.

Ce moment vint; mais, malgré mon courroux, je me montrai généreux : ce fut à la cinquante et unième représentation du *Mariage de Figaro* et lors du premier début de mademoiselle Emilie Contat.

Les corridors étaient encombrés; on se pressait, on se bousculait. J'étais allé faire quelques réclamations pour je ne sais quel numéro de loge mal enregistré; j'avais réussi et je revenais avec tout le calme d'un pacificateur, en me serrant les coudes et cherchant la terre ; car, tant la foule était grande, on nageait plutôt qu'on ne marchait. J'entends une plainte, une plainte de femme! J'ai toujours eu une oreille facile pour ces plaintes-là : je regarde : je remarque un mouvement, puis un autre, des mains levées; on parle, on se demande quelque chose, on supplie; mais le flot pousse le flot, et l'espèce de mer houleuse qui s'était formée à vingt-cinq pas de moi se retire par un

mouvement de reflux. Je vois qu'elle entraîne des mains, des bras et des jambes d'un autre sexe ; je m'élance, je lutte, et je ramène sur la plage une femme charmante, dont les gréemens avaient un peu souffert.

Elle ne vit pas le délabrement de sa parure : une inquiétude très forte la préoccupait :

— Monsieur, on m'a séparée de ma fille !.. et M. le vicomte de Saint-Pons qui nous accompagnait....

Un sourire de triomphe parut sur ma figure; je ne sais comment ma dame l'interprêta.

— La verriez-vous, monsieur? verriez-vous ma fille? Connaissez-vous M. le vicomte?

—J'ai l'honneur de le connaître.... il ne peut tarder à arriver jusqu'ici : déjà on circule plus librement. En attendant, madame, je resterai près de vous, trop heureux d'avoir pu être agréable en quelque chose à madame de Sainte-Amaranthe.

— Vous êtes, monsieur?....

— Oh ! je ne suis qu'enchanté de vous avoir servie. Je me garderai bien de vous dire un nom qui me porterait tort.

— Maman ! maman ! s'écria une jeune fille qui venait de franchir la foule, et qui se jetait, toute haletante, toute joyeuse, entre les bras de madame de Sainte-Amaranthe.

— Remercie monsieur, ma fille, dit la mère en pleurant et en caressant l'enfant. Tu n'as rien ? tu n'es pas blessée ?

Au mot : « Remercie monsieur, » et au mouvement que cette dame fit pour me désigner, l'enfant tourna sur moi des regards que je n'avais pu oublier..... c'était ma céleste quêteuse ! Déjà j'avais jeté les yeux sur cette tête embéguinée avec art, déguisée pour tous, mais que je voyais, moi, si honorablement dépouillée. La jeune Amélie, après m'avoir reconnu, se prit à me donner un de ces sourires qui étaient presque des bienfaits, puis :

— Je connais monsieur ; il est très-bon et très-généreux.

La mère étonnée allait m'interroger ; mais M. de Saint-Pons arrivait à son tour.

— Mademoiselle vous apprendra comment nous avons fait connaissance, me hâtai-je de dire. Permettez-moi de me retirer, et de n'oser prononcer un nom tout simple à quelqu'un qui en porte trois. Je prends congé de madame d'Arpajon, de Saint-Simon, de Sainte-Amaranthe.

J'avais, bien entendu, corrigé l'expression ironique par un sourire de velours; car donner trois noms à quelqu'un, c'est l'accuser d'en avoir de fabrique; j'avais tort cependant : j'appris bientôt que madame de Sainte-Amaranthe était noble du nom de Saint-Simon d'Arpajon, et que la vieille parente à laquelle sa fille fut confiée pour quelques jours étant issue du chef de Saint-Simon, n'appelait l'enfant que du nom qu'elle regardait comme lui semblant le plus glorieux; ma petite vengeance n'eut donc aucune portée et elle en aurait eu d'autant moins, qu'après cela, je m'éloignai respec-

tueusement, voyant approcher M. le vicomte, qui me cria à distance :

— Bon soir, Fleury!

Je comptais un peu sur ce petit incident, aussi ne doit-on pas s'étonner de me trouver, en l'année 1789, établi chez madame de Sainte-Amaranthe sur le pied d'un vieil ami de la maison.

II

—

Guerre intérieure.

Commencement des clubs. — Quartiers d'hiver de la conversation. — D'où datent nos querelles. — Es-tu Calonne? es-tu Necker?— Plaisanteries de 87 et de 89. — Dénominations singulières. — On se met en ligne. — CHARLES IX. — Dynastie théatrale. — Talma. — Rectifications historiques. — Ce que l'église nous a pris l'église nous le rend.—Rentrée de Larive. Un peu de Mirabeau.

JE reviendrai bientôt sur madame de Sainte-Amaranthe; car au commencement de nos troubles et lorsque ensuite la révolution poussa les premiers cris de ses longues saturnales, c'était

chez cette amie que j'allais le plus fréquemment ; quantité de personnes de nom, de talent et de cœur, s'y rassemblaient, ainsi qu'à l'approche de l'orage, et pendant qu'il éclate, on se réunit plusieurs sous le même ormeau pour se rassurer ensemble, et faire de tant de peurs éparses un peu de courage. Pauvres abusés! est-il donc de la nature humaine de croire qu'en se mettant en foule, le malheur et la mort seront dans l'embarras et n'oseront vous saisir, comme si devant le malheur et la mort on pouvait opposer aussi les gros bataillons?

C'était dans cette maison du moins que, pendant près de cinq ans j'allais chercher des nouvelles, apprendre le pour et le contre sur les événemens du jour, faire mes provisions politiques et me ravitailler un peu de bonnes raisons et de nerveux sarcasmes contre les enthousiastes aveugles et les progressifs intéressés du foyer de la Comédie-Française.

Notre bel établissement littéraire n'avait point été à l'abri des invasions du moment, et si je

ne suis pas trop ridicule de nommer encore deux vieilles saintes du calendrier dramatique, dont les fêtes ne se chômeront plus que sous l'empire, je dirai que Thalie et Melpomène gémissaient de voir les brochures du jour couvrir l'autel sacré et leur antique sanctuaire transformé en club politique.

Charmante chose que les clubs tout à leur commencement! D'abord c'était un terme nouveau que nos dames aimèrent à prononcer parce qu'il était étrange, puis une manière d'être qu'elles aimèrent à adopter parce qu'elle était étrangère : ce fut de l'Angleterre corrigée et augmentée, modifiée et enjolivée par ceux qui exerçaient le sacerdoce des importations nouvelles. Le mot et la chose firent fureur et parurent très-amusans ; ils changèrent tout d'un coup la physionomie de nos soirées un peu vieillies ; ils donnèrent un mouvement subit à des réunions qui ne se soutenaient que par artifice et offrirent de nouveaux quartiers d'hiver à la haute conversation qui se mourait de mort

lente, non pas faute d'alimens, mais parce que sa forme avait été trouvée sous Louis XIV, et qu'après trois règnes d'existence elle avait besoin d'être rafraîchie. Cependant en changeant la forme des choses on court le danger d'en changer le fond, et la conversation française, cette amusante reine des salons, devint en peu de temps une béguine presbytérienne; sérieuse, gourmée, hautaine, elle parla principes, abus, constitution: dès-lors le club changea de face, il visa à devenir une sorte de bureau de l'opinion, et pour justifier cette prétention il enrégimenta adroitement l'esprit d'opposition qui est inné chez les Parisiens, il lui créa une véritable hiérarchie; cet esprit de critique eut désormais ses présidens, ses conseillers, ses orateurs, il écrivit de longs *factums*, parla pendant de grandes heures, grava le nom de ceux qui avaient bien mérité de lui sur les tables de son livre d'or, et promit de faire une renommée aux plus hardis. Sur cela, on crut à ces fréries politiques, on publia que chez elles se tenaient

les véritables bureaux de l'esprit public. Quant à moi, indigne, je n'y vis jamais que l'esprit de dénigrement, et ceux qui connaissent à fond la vie de ménage de Paris n'auront nulle peine à me croire. Paris a toujours voulu être amusé aux dépens de quelque chose ou de quelqu'un, et rien n'est moins amusant que l'éloge. Comme ce bon Perrin Dandin invitait Angélique à venir voir donner la question pour passer une heure ou deux, les clubs agrandissant la médisance, lui faisant un noble but, invitèrent aussi une portion de la France à venir voir donner la question à la société en la prenant de bas en haut. Depuis 88 jusqu'en 93, la satyre trempa fortement les lanières de son fouet dans les plus âpres acides, et au milieu des cercles où elle plaisantait, dans les cafés où elle mordait, dans les coteries où elle boudait, au comptoir où elle grondait, à la halle où elle criait, au spectacle où elle sifflait, sur la place publique où elle excitait la tempête, en tous les lieux enfin où elle faisait entendre sa voix en proclamant : « ceci est

de l'esprit public », je n'ai jamais découvert que de l'esprit de contradiction décoré d'un titre magnifique.

En ces temps-là, et quand la société française était tourmentée de sa longue et douloureuse maladie inflammatoire, il eût été bien étonnant que la fièvre se fût arrêtée aux rampes du théâtre. Aussi, malheureusement pour notre tranquillité, pour l'honneur de l'art et presque malheureusement pour la vie de plusieurs d'entre nous, les événemens publics et les passions qui les amènent et celles qui en profitent, vinrent se réfléchir dans notre foyer avec la plus scrupuleuse fidélité.

C'est dire que nos grandes querelles ne commencèrent pas avec Charles IX ainsi qu'on l'a écrit. Bien avant Talma, bien avant Charles IX, et quand Chénier tombait tout à plat avec *Azemire*, nous nous étions, nous comédiens, rangés sous différens drapeaux. Bien avant le ministre Roland et la seconde restauration de l'illustre Genevois, nous nous disions :

— Es-tu Calonne? es-tu Necker? Nous blâmions ce que d'autres exaltaient, nous portions aux nues ce que d'autres dénigraient, Lisette était en guerre ouverte avec Frontin à cause de l'assemblée des notables, et Alceste ne voulait pas croire au *déficit* malgré les assertions de Célimène.

Je tenais pour Calonne; il paraît que je me suis trompé. Une bonne partie des nôtres tenaient pour Necker, et je ne sais s'il est bien démontré à tous qu'ils aient eu raison. Quand arriva à M. de Calonne ce fameux accident du ciel de son lit dont il faillit être écrasé, je supportai de Dugazon le calembourg assez plaisant : « Ciel! juste ciel! ciel vengeur! » Mais quand l'étoile de Necker fit pâlir celle de son rival, Dugazon, à son tour, m'entendait dire, d'après Condorcet : « Puisqu'on a nommé M. Necker directeur-général des finances, je deviendrai certainement directeur-général de l'opéra; car j'ai l'oreille fausse.

Comme partout, chez nous la politique faisait

tort à la littérature, nous donnions l'heure obligée à Molière, et le reste du jour était tout à l'assemblée des notables en 87, et tout à l'assemblée des états-généraux en 89. A cette première époque, les *avancés* nous abordaient avec la pasquinade suivante :

« Vous êtes avertis que M. le contrôleur-général a levé une nouvelle troupe de comédiens [1], qui commenceront à jouer à Versailles devant la cour, le lundi vingt-neuf de ce mois. Ils donneront, pour grande pièce, les FAUSSES CONFIDENCES, et pour petite le CONSENTEMENT FORCÉ ; elles seront suivies d'un ballet-pantomime allégorique de la composition de M. de Calonne, intitulé le TONNEAU DES DANAÏDES.

En revanche, nous, les *rétrogrades*, aux premiers jours du grand projet de régénération,

---

[1] Les notables qu'on prétendait avoir été appelés pour jouer un rôle de complaisance, et qu'à cause de cela on appelait d'avance les *notés*.

(*Note de l'Editeur.*)

nous débitions, à nos adversaires cette parodie du style nouveau des grandes harangues de Necker :

« Sire... vos enfans... le peuple... la nation... Vous êtes son père... La constitution... La puissance exécutrice dans vos mains.... La puissance législative.... L'équilibre des finances.... La gloire de votre règne.... L'amour de votre peuple.... Sire, le crédit.... Les fondemens de la monarchie ébranlée.... Tout concourt.... tout rassure.... Votre équité.... Les yeux de l'Europe étonnée... L'esprit de sédition détruit.... Les larmes de vos peuples.... La postérité.... Abondance.... Gloire.... Patriotisme.... Abus du pouvoir.... Clergé.... Noblesse.... Tiers-état.... Sublime effort.... Les siècles à venir.... Sagesse.... Prospérité.... Vœux du royaume.... Nation imposante.... Epoque à jamais mémorable.... Eclat de votre couronne.... Bénédictions.... Les vertus de Louis XII.... la bonté de Henri IV.... Oh!.... ah!.... sire, douze et quatre font seize. »

Il est vrai qu'alors on s'amusait encore, et, avant le temps où tous ceux qui avaient un canapé et une pendule furent méchamment appelés aristocrates, quand ce mot, créé de la veille, faisait sourire, comme nous avions aussi, nous, nos fiers d'Espréménils, nos irrésolus d'Entragues, nos pituiteux Crussols, nous imitions les plaisanteries faites sur leur compte : nous nommions Dugazon *Aristocrâne;* Molé, qui ne savait trop s'il serait blanc ou noir, *Aristopie;* et notre brave Larochelle, qui ne parlait jamais politique sans changer deux fois de mouchoir de poche, *Aristocrache.*

Ainsi, au Théâtre-Français comme dans le monde, l'ordre ordinaire du spectacle fut interverti : la farce ne laissa pas deviner la tragédie; mais les plaisanteries s'envenimèrent comme tout s'envenimait autour de nous; les plaisanteries servirent à faire connaître de quel bord on était, et quand elles devinrent passionnées, chacun se trouva en ligne. Autrefois on ne se disait pas un mot piquant sans se faire, avant toute

hostilité, le salut des armes; alors on attaquait vertement, et, pour anticiper sur un mot que créa plus tard la langue révolutionnaire, on sans-culotisa l'épigramme.

Charles IX arriva.

Comme nous avions marché! Quand j'étais à Ferney, faisant à la perruque de Voltaire l'espiéglerie consacrée par la tradition, ce vieillard novateur écrivait à Saurin : « Le temps viendra où nous mettrons les papes sur le théâtre, comme les Grecs y mettaient les Atrées et les Thyestes qu'ils voulaient rendre odieux. Le temps viendra où la Saint-Barthélemy fera un sujet de tragédie. » Eh bien! ce temps que, dans son imagination prophétique, Voltaire plaçait loin encore dans les générations futures, ne fut séparé de sa mort que par un espace de onze années : Chénier venait de mettre au théâtre la Saint-Barthélemy.

Cette Saint-Barthélemy des rois marqua la plupart des comédiens pour une prochaine Saint-Barthélemy de proconsuls, et fut dès-

lors un signal de luttes, de persécutions et de désastres, dont la vieille maison de Molière et de Corneille eut bien long-temps à gémir.

Dans ces jours d'orage, il y eut un malheur réel pour notre société littéraire : c'est que la Comédie en masse était jeune; car, après Molé, Dazincourt et Dugazon, je me trouvais le doyen et je n'avais pas quarante ans; puis, sur trente-six comédiens dont se composait notre troupe, on comptait neuf femmes, jeunes, jolies, rieuses, et qui, à la rigueur, auraient pu faire encore quelques années de couvent. Cet ensemble ne pouvait être bien solennel et ne dominait personne. Ce qui nous manquait essentiellement, c'était un de ces grands talens qui, à eux seuls, sont toute la comédie ou qui lui donnent un nom; un de ces pivots sur lesquels roule une responsabilité de gloire; un de ces grands comédiens que le public désigne, sorte de monarques dans l'art, qui peuvent asservir chaque volonté dans une seule; une de ces hautes renommées qui rangent autour d'elle toutes les

rivalités de second ordre, et absorbent leurs jalousies. Auprès de ces grandes forces d'un seul, toutes les forces subalternes prennent leur parti, on ne regarde plus autour de soi, on regarde au-dessus : les enfans ne se mesurent que lorsqu'ils sont entre eux; un grand écolier arrive-t-il, la cérémonie paraît ridicule; ils rentrent dans les rangs, et attendent que la taille leur vienne. Nous avions bien Molé; nous avions bien Contat, et certes ces comédiens étaient des premiers entre les premiers; mais une observation très-remarquable dans la spécialité de notre art, c'est que ce sceptre du Théâtre n'a jusqu'à présent été tenu que par un acteur tragique, soit que cette large exécution de la tragédie, cette dépense des forces de l'ame, impose au public, et qu'ensuite l'opinion du public vienne réagir sur le théâtre, soit qu'on ne puisse séparer totalement l'acteur de son rôle, soit encore que cette héroïque manière d'être prête quelque chose de sa nature à ceux qui se livrent à ces grandes études, et que les

noms historiques, dignement portés, s'attachant à ces hommes privilégiés, pour trois heures par jour qu'ils les ont, nos imaginations complaisantes leur en laisse le bénéfice pour les vingt-une heures qui restent, soit enfin que la religion des arts ait aussi besoin d'un culte extérieur : pour quelqu'une de ces raisons sans doute, ou peut-être pour quelque peu de chacune, ce prestige existe au profit du genre tragique. Baron, Quinault, Lekain, Brizard, ont été de véritables princes d'une sorte de dynastie théâtrale, et, quand la France brisait la couronne de ses rois, nous cherchions chez nous le front qui devait recevoir la nôtre, puis, faute de la découvrir, entre d'habiles lieutenans chacun se disputait une parcelle du pouvoir. La Comédie-Française de 89 était une régence sans minorité.

Et pourtant, l'enfant qui devait grandir pour ces hautes destinées était là; l'homme sur le berceau de qui la tragédie s'était penchée, lui soufflant l'esprit de ses refrains sombres et ter-

ribles, Talma, vivait au milieu de nous; mais nous le méconnaissions encore. Dugazon, ou plus habile ou mieux inspiré, s'était fait le saint Jean-Baptiste de ce nouveau Messie, dont nous prétendions que la puissance n'était pas bien révélée.

Il est vrai que notre Messie trancha d'abord assez vivement du Mahomet; il fut poussé à nous chagriner un peu, et nous le lui rendîmes.

On m'a vu verser des pleurs de rage et me désoler avec Contat, lorsque, armés du droit d'ancienneté, nos aînés nous repoussaient dans les oubliettes du répertoire. En me trouvant opposé à Talma, maintenant que j'ai conquis ma position, sans doute on ne manquera pas de me crier: — « Vous étiez et vous êtes encore orfèvre, M. Josse! » Je ne dis pas non; je conviens que ce droit d'ancienneté, si injuste en 1778, me sembla plus tolérable à mesure que j'avançais en grade; mais notre digne Manlius, qui voulait alors brûler ces réglemens sur l'autel de la patrie, comme entachés de féodalité théâ-

trale, n'avouera-t-il pas que, quelques années après, il les a trouvés très-bons à invoquer. En serait-il donc par hasard des réglemens comme du vin de Bordeaux, qui se bonifie avec l'âge? Quant à moi, comme je fais des Mémoires, et non point un panégyrique, je veux bien croire avoir fourni pour mon compte une page de plus à l'histoire des variations du cœur humain, sans avouer cependant que je pense avoir eu tout-à-fait tort dans ces circonstances, ce qui est fort humble de ma part; car, à s'exécuter de bonne grace on gagne toujours de se faire faire le compliment que l'on est plus sage aujourd'hui qu'on ne l'était autrefois.

Partisan des prérogatives de l'ancien ordre de choses, je marchais avec Dazincour, Contat, Raucour, etc.; Talma s'avançait contre nous, appuyé sur Dugazon et madame Vestris, toujours armée en guerre, depuis qu'on l'avait proclamée chef de la célèbre *escadre rouge*, dont j'ai précédemment donné le tableau. Le reste de la Comédie se partageait

entre nous : quelques-uns ne tenaient pas très-fort à leur parti. Nous avions des minorités et des majorités flottantes ; mais tel qui ne nous appartenait pas la veille venait à nous le lendemain; il est vrai que quelques-uns des nôtres passaient à leur tour dans le camp ennemi. Ces auxiliaires indécis ressemblaient assez aux grains de plomb qu'emploient les apothicaires, et qui sont destinés à sauter d'un plateau de balance dans l'autre, pour faire une sorte de compte rond quand la drogue pèse plus ou moins. Avec un peu d'adresse, chaque parti trouvait chez nous ses grains de plomb voyageurs.

Talma, dont nous avions tous reconnu les heureuses dispositions, reçut des mains de Chénier le rôle de *Charles IX*, dans cette pièce, qui devait faire époque, et quand les biographies ont dit qu'il n'eut ce rôle que parce que Saint-Fal n'en voulut pas, le regardant comme un mauvais rôle, les biographies se sont placées entre une vérité et une erreur : Saint-Fal aurait pu jouer le personnage de Charles IX,

sans doute, et il lui fut d'abord offert par l'auteur; mais Saint-Fal, en le refusant, fit l'action d'un homme modeste qui se juge, et ne se croit pas propre à tout, et, en désignant Talma à sa place, il ne crut ni présenter un mauvais cadeau au jeune tragédien, ni offrir un pis-aller à Chénier. Nous savions aussi tous au théâtre, et du moins nous le savions par expérience, qu'un personnage qui n'a pas de caractère, précisément à cause de cela, et quand il est placé dramatiquement, peut faire honneur et réputation au comédien. Après les justes observations de Saint-Fal, il n'y eut qu'une voix pour nommer Talma, parce que nous comptions sur lui. La figure toute honnête et toute candide de Saint-Fal se serait refusée à l'expression complète du fanatisme et du remords, tandis que celle de Talma, déjà empreinte de cette mélancolie qui est devenue sa muse, nous sembla être plus propre à rendre les sensations diverses du nouveau personnage. Nous avions déjà vu notre jeune camarade dans Séide, et, malgré

les irrégularités de son jeu et les défauts de sa diction, nous avions remarqué cette large mobilité du masque tragique, qui du théâtre va avertir le parterre de ce qu'un acteur a dans l'ame. On ne peut, en conscience, nous supposer assez écoliers pour n'avoir pas su reconnaître un rôle important dans une pièce qui, à cette époque, était une sorte de *va-tout* de la saison entière. Aurions-nous donc compromis nos études, notre succès, et les trois meilleurs mois de l'année, pour faire une niche à Talma? Qu'on y réfléchisse bien! *Charles IX ou l'Ecole des Rois!* la Saint-Barthélemy! un cardinal mis en scène! une pièce osée en tout! une pièce que Voltaire ne présumait jouable que dans un siècle, jouée maintenant, à l'époque des états-généraux, quand tous les cerveaux bouillonnaient, quand il n'y avait pas à se dissimuler que vingt mille spectateurs viendraient à la Comédie-Française avec le transport d'enthousiasme, quand toutes les provinces étaient à Paris et s'assoieraient tour à tour sur les banquet-

tes de notre parterre, nous aurions abandonné le rôle de Charles IX, dans *Charles IX*, comme un pis-aller !

Non; nous savions que ce rôle était beau, très-beau; nous savions qu'un acteur constitué d'ame et de corps pour le jouer pouvait s'y faire une réputation; nous savions que nous mettions dans les mains de Talma toute une destinée de comédien, et nous pensions qu'il nous en rendrait bon compte. Encore une fois, ne l'avions-nous pas vu dans Séide? Qu'est-ce donc Charles IX? N'est-ce pas Séide avec la couronne? N'est-il pas entraîné par un fanatisme semblable? N'a-t-il pas aussi son prophète qui lui ordonne le meurtre? La pourpre romaine n'est-elle pas dans la pièce de Chénier à la place du turban de la tragédie de Voltaire? La croix ne fanatise-t-elle pas comme le croissant? L'arquebuse ne frappe-t-elle pas comme le poignard? Où donc est la différence? Et si elle existe, n'est-elle pas toute à l'avantage du rôle de Charles IX en s'y représentant

Talma? Car ici nul amour; car c'est ici non le meurtre d'un seul homme, mais le meurtre de tout un peuple. Le comédien qui reçut Séide des mains de Voltaire reçut donc un mauvais rôle? Mais, dit-on, Séide intéresse, et non pas Charles IX; mais répondrai-je, Séide est un inconnu, un Arabe d'invention poétique; mais Charles IX est un roi de France; mais c'était de l'histoire de France; mais la révolution allait être là et, représentés par Charles IX, les rois venaient, devant tous, se poser sur la sellette; et c'était un mauvais rôle!

Qu'est-ce à dire? croit-on que la belle manière de Talma dans ce personnage fut pour nous comme l'est pour le peuple la muscade de l'escamoteur? que nous fûmes la dupe d'un sublime coup de gobelet?

Certes nous ne pouvions pas savoir que ce tragédien enfant y produirait un tel effet; nous n'avions pas deviné surtout la sublime expression de ses traits, sa pantomime éloquente, lorsqu'affaissé par le remords, et cachant son visage

des plis du vêtement royal, comme s'il avait roulé sa tête dans la poussière, il se relève tout à coup sous l'anathême, et, parcourant du regard celui qui le maudit, recule par convulsions successives, comme si, à chaque geste de l'homme de bien, ce roi sacrilége secouait les gouttes du sang de ses sujets retombées sur lui; non, nous ne savions pas que Talma irait jusqu'à cette manière grandiose de comprendre et de créer. Mais quel acteur ne compte un peu sur l'inspiration du moment? Il est au théâtre de grands effets produits sans les avoir prévus, autant que d'effets manqués après y avoir compté; mais, pour les comédiens de bonne trempe, la scène déçoit moins qu'elle ne révèle, et nous savions bien du moins que, par le temps qui courait, le rôle de Charles IX renfermait quelques bonnes fortunes.

Ce succès monta trop la tête à Talma, et Dugazon, qui en avait fait son fils en Melpomène, ne contribua pas peu à attiser le feu qui fermentait dans le cœur de ce jeune homme. Dugazon

avait pris l'habitude de s'emparer des élèves un peu marquans de la nouvelle école instituée aux *Menus*, et de les étiqueter DUGAZON, et pourtant Talma n'était pas plus son élève que celui de Dazincour, de Molé, de Larive et de moi, pauvre surnuméraire enseignant. Talma était l'élève de l'école de déclamation, ou plutôt l'élève de la nature. Je dirai même que la nouvelle institution de l'art de faire des comédiens fut fort heureuse en ses commencemens, d'avoir à produire un talent comme celui du jeune Talma. Cette académie théâtrale, où j'ai été long-temps honoré du titre de professeur, sans que jamais personne ait pu dire que j'en sois devenu tout-à-fait le partisan, cette savante institution, où l'art de bien comprendre une virgule ne le cède qu'à l'art, bien supérieur, d'entendre parfaitement un point, prouva du moins son utilité par la force d'un tel élève; mais cette force était bien en lui, et, dans le cas contraire, Dugazon aurait toujours eu quelque tort de se faire l'éditeur responsable d'une œuvre à la-

quelle tous les professeurs avaient contribué.

Mais Dugazon jouait les comiques, et produire un acteur de tragédie était une sorte de gloire dont il paraissait fort jaloux; Talma en prouvant pour lui, prouvait pour son maître qui s'y attachait d'autant, aussi je crois bien qu'on aurait vainement cherché à détromper notre camarade; car faire des élèves est une sorte de paternité qui a ses illusions et ses erreurs, comme l'autre.

Quoi qu'il en soit, le fils d'adoption et le père adoptif voulurent porter la réforme dans notre société, monté sur le succès de *Charles IX*, Talma pensa qu'il pourrait sauter à pieds joints sur nos réglemens et se placer en tête de la Comédie-Française; mais nous qui avions été les martyrs de ces réglemens, nous qui avions laborieusement gagné notre position, nous pensâmes qu'une seule preuve n'était pas suffisante; les annales du théâtre sont pleines de ces acteurs qui, semblables au poète de Piron, n'ont jamais joué qu'un ouvrage, et qui ensuite ont des

dispositions toute leur vie; j'ai dit combien nous faisions fond sur Talma; mais nous ne pouvions voir encore en lui l'homme sur lequel viendrait s'appuyer toute la tragédie; Grammont et Saint-Prix nous semblaient être au moins à sa hauteur, Grammont qui avec son jeu outré ressemblait à Lekain ivre, et Saint-Prix qui avec son jeu parfois trop sage, aurait pu passer pour Lekain à jeun, avaient, l'un quand il ne s'endormait pas, l'autre quand il voulait se modérer, d'assez belles parties de talens, pour qu'il ne nous semblât pas juste de donner de prime abord le rang suprême à un jeune homme : « Il a de la voix, disions-nous, attendons qu'il nous prouve qu'il a de l'haleine. »

Attendre! il fallait de la patience, et Talma n'en avait guère; quant à Dugazon, il paraissait toujours dans l'état d'un homme qui viendrait d'être frappé de l'étincelle électrique. Ce n'était du reste pour personne le temps de la patience; je crois, en vérité, que MM. Charles et Robert avaient laissé échapper dans l'atmosphère tout

le gaz inflammable de leurs ballons, et à la Comédie-Française nous respirions à pleins poumons ce gaz irritant.

Personne ne voulut donc reculer d'une semelle; mais s'il y eut combat il n'y eut jamais injustice.

Nous avons été accusés d'avoir mis *Charles IX* hors du répertoire, dans le but coupable d'arrêter l'essor trop prompt de notre nouveau camarade; c'est encore une erreur à relever; la pièce fut interrompue par ordre des gentilshommes de la chambre : les évêques effrayés de l'influence que pouvait avoir sur les esprits les représentations suivies d'un ouvrage qu'ils regardaient comme dirigé contre eux, avaient sollicité à la cour pour que l'*École des Rois* (qui leur semblait encore plus la satyre des prêtres) fût défendue; Louis XVI leur accorda leur demande. Si, de notre chef, nous avions empêché la pièce d'avoir la suite de ses succès, nous aurions été bien mal avisés; car *Charles IX* attirait un concours de monde prodigieux; avec

Charles IX nous venions de retrouver les jours fructueux du *Mariage de Figaro*, et repousser l'œuvre de Chénier eût été bouder contre notre coffre-fort.

On nous a donc mal à propos accusés d'avoir voulu priver Talma du seul rôle où il pût déployer son talent. Quand nous attaquions ce jeune comédien, nous n'usions point de manœuvres, nous allions à lui à visage découvert, et ce fut cartes sur tables que nous parlâmes de la rentrée de Larive.

Ici, puisqu'on ne l'a pas écrit, et qu'il faut être impartial, je dirai que cette rentrée fut notre tort réel; bien entendu que je ne veux pas nier la puissance du talent de Larive qui ne fait pas question; mais à cause de l'esprit de cette rentrée, résolue moins dans le but du talent que dans celui de l'influence et du contre-poids; avec le secours du tragédien retiré nous voulions opérer à la comédie le grand effet que les politiques nomment *la balance des états*. Mais nous n'avions pas réfléchi qu'il faut sui-

vant les temps changer de diplomatie, nous marchions toujours sur de vieux erremens, et quand nous appelions Larive pour opposer le despotisme d'antiques réglemens à la jeune tyrannie qui nous menaçait, nous ne pensions nullement (ce dont il fallut bien se convaincre plus tard), qu'avec une autre nation un autre théâtre allait apparaître, qu'à cette nation nouvelle il fallait des acteurs nouveaux, des acteurs jeunes comme elle, ayant mal aux nerfs comme elle, n'ayant pas eu affaire au passé, s'élançant en avant à tous risques. Larive revenait avec son jeu réglé et harmonieux; il fallait un jeu tout neuf, plein de fougue, de verve et de désaccord; Larive avait appris, en quelque sorte, son talent par cœur, il fallait un talent qui eût l'air de se chercher et de se trouver chaque soir au milieu de tâtonnemens vigoureux; nous avions bien Grammont qui possédait beaucoup de ces qualités là, mais à part quelques rares momens, l'ame manquait à Grammont, ses énergiques échappées étaient connues d'avance, on savait

qu'il prendrait toujours l'air d'un possédé ayant appris un rôle et se débattant avec méthode sous le goupillon de l'exorcisme ; le public nouveau demandait du sombre , de l'énergique, et, si l'on veut, de l'évaporé ; mais il exigeait avant tout de la passion , du foyer ; le siècle semblait vouloir ôter à tout l'odeur du moisi et le fade du trop-souvent ; le siècle était en quête de l'inconnu : la politique cherchait, la science cherchait, la peinture demandait de nouvelles inspirations, tous les arts cherchaient, le théâtre devait en faire autant ; on allait bientôt entendre une langue qui n'avait jamais été parlée ; des pièces tragiques sans noms allaient venir : à ces nouveaux goûts du public, il fallait un comédien sans mesure, mais puissant ; imposer Larive, c'était en quelque sorte reculer vers le passé et présenter l'acteur avec ses titres de noblesse , Larive était un Montmorency théâtral , un comédien pour les loges ; Talma jeté sur la scène avec *Charles IX*, devint l'acteur d'un

peuple en révolution, c'est ce que nous ne pûmes comprendre, et nous continuâmes nos démarches auprès de notre tragique camarade.

Larive résista d'abord; il aimait beaucoup son état; mais nous avions contre nous un de ces déchirans souvenirs qui sont comme une plaie vive au cœur des comédiens.

Vers cette époque où le parterre se gâtait, ou plutôt vers cette époque où la foule tâtant le pouls à sa propre puissance, brûlait, dans les rues de la capitale, le mannequin de l'archevêque de Toulouse, cette même foule enivrée du nouveau pouvoir qu'on lui laissait exercer imprudemment, essayait de le prolonger encore dans les lieux qu'elle savait être de son domaine: après la place publique, les spectacles devinrent les endroits où se rassemblèrent le plus volontiers tous ces bilieux du temps qui se faisaient un jeu cruel de faire tomber les pièces et d'opprimer les artistes.

Orosmane était l'un des rôles les plus favorables à Larive. Outre la chaleur de sa réci-

tation, ce comédien était la plus belle parure de théâtre qu'on pût trouver ; et dans ce rôle, la robe turque, le turban et l'aigrette rehaussant encore tout le luxe et le bel appareil de ses qualités d'acteur, on voyait réellement en lui le scythe-oriental du poète. Eh bien ! dans ce même rôle, son triomphe, Larive fut injustement et outrageusement sifflé.

Il ne le fut pas deux fois ; le lendemain il nous signifia qu'il se retirait.

Un outrage qui n'est pas mérité doit s'oublier, et la Comédie-Française pouvait espérer encore ; mais vainement lui représenta-t-elle que quelques centaines d'étourdis et de sots en cabale ne font pas le public, il répondit qu'au moins ils y tiennent et que lorsqu'ils arrivent à faire la centaine, non-seulement ils peuvent désoler un homme de cœur, mais encore le faire douter de lui-même ; nous persistâmes, et comme nous voulions nous appuyer de nos puissances pour éloigner une retraite qui nous laissait un trop grand vide. Larive, dont l'es-

prit s'était tourné aux idées religieuses, alla, pour en finir, se mettre sous la protection de l'archevêque de Paris.

La position était difficile à tourner, et nous ne l'essayâmes que lorsque, excités par la crainte de voir Talma nous dicter des lois, il fallut prendre un parti décisif. Desessarts, homme de rare imaginative, nous trouva un biais : Larive nous avait opposé l'église, nous nous servîmes de l'église pour le ramener au bercail dramatique.

Il demeurait alors au Gros-Caillou, et là il s'était lié d'amitié avec M. l'abbé Gouttes, alors vicaire dans ce quartier. Cet ecclésiastique, réputé pour son talent et ses lumières, avait pris un grand empire sur Larive. Ce fut lui que Desessarts nous conseilla d'aller voir. L'abbé Gouttes était l'intermédiaire qu'il nous fallait; c'était l'homme qui savait le mieux concilier l'esprit de son état avec l'esprit des circonstances : l'abbé Gouttes connaissait l'art de faire faire alliance aux choses extrêmes, sans qu'elles

hurlassent de se rencontrer ensemble. Prêtre, homme du monde, et homme politique à la fois, il appliquait à la science de la vie la science de Frosine de l'*Avare*, qui, comme on sait, aurait trouvé le secret de marier la république de Venise avec le Grand-Turc, à telles enseignes que plus tard, m'a-t-on raconté, on le vit (l'abbé Gouttes, et non le Grand-Turc), fidèle à sa mission pieuse, aller consoler les mourans en uniforme de garde national, et leur porter le *bon Dieu* dans sa giberne.

Quand la Comédie commença ses démarches auprès de cet abbé, il était président de l'assemblée nationale. La députation qu'elle lui envoya fut parfaitement reçue : il alla au devant des raisons des comédiens, et comme il était, autant que personne, imbu des idées qui avaient cours alors, ce fut sans beaucoup de peine que nos représentans le laissèrent convaincu qu'il était de l'intérêt de l'assemblée, notre nouvelle providence, de ne permettre point qu'on pût lui reprocher la triste déca-

dence du théâtre national. En conséquence, à l'issue d'une loi et d'une messe constitutionnelles[1], il se rendit chez son ami, et s'employa de bonne et franche amitié et d'éloquence pour le déterminer à contribuer de la supériorité de son talent à relever la gloire d'un théâtre, qui, d'après lui, abbé Gouttes, devait plus que jamais devenir le théâtre français.

On ne saurait dire combien on faisait de choses alors, en profitant de la chaude ferveur des ames : l'impossible d'autrefois était le possible du moment; tout s'enlevait à la pointe de l'enthousiasme. Larive était pieux, et c'était un prêtre qui lui disait de reparaître sur la scène; Larive était sensible, et c'était un ami qui l'en priait; il avait de l'amour-propre, et le président d'une assemblée illustre le sollicitait. Il consi-

---

[1] Fleury fait une erreur de date quant à la messe constitutionnelle, si la rentrée de Larive eut lieu en mai 1790; le serment n'eut lieu pour les ecclésiastiques qu'en novembre de cette année.

(*Note de l'Éditeur.*)

déra sa rentrée comme un véritable acte de civisme digne des vertus d'un citoyen zélé et du juste orgueil d'un artiste: il reparut dans le rôle d'*OEdipe*.

Jamais je ne fus témoin d'un triomphe plus éclatant : la résurrection de Lekain n'aurait pas produit un plus grand effet. Tous les anciens amateurs de la tragédie, qui s'étaient éloignés, reparurent avec leur acteur de prédilection; la foule fut grande : nous eûmes des spectateurs jusque dans les coulisses. Larive se surpassa, et fut applaudi avec fureur, et notamment par l'abbé Gouttes, qui se montra dans la salle en grande loge, et qui, pour pouvoir assister au triomphe de son ami, se fit remplacer de ses fonctions de président.

Cette rentrée eut lieu en mai de l'année 1790, et elle porta le coup que nous avions attendu.

Cependant les succès de Larive continuaient. Le bruit s'était répandu que le président de l'assemblée nationale avait conduit cette affaire et l'avait menée à sa fin ; on ne pensa donc pas à

troubler un triomphe si légal, et qui avait une couleur de patriotisme si belle; mais on résolut de lever l'interdit jeté sur *Charles IX* avec un moyen analogue, et, pour riposter à notre puissance de l'assemblée nationale par une puissance parallèle, on nous jeta à la tête le dominateur de l'assemblée nationale : pour l'abbé Gouttes enfin, on nous donna Mirabeau.

Il fallait qu'il y eût du Mirabeau dans tout en 90. Quelle réputation! quelle vogue! Ce fut peut-être le seul homme en France qui réveilla, nourrit et soutint sa renommée. Ceux qui ne l'ont pas vu, ceux qui n'ont pas fréquenté le monde et Paris à cette époque ne peuvent se figurer l'effet de ce nom suprême : Mirabeau était la première et la dernière raison de tout, Mirabeau pouvait tout, même mettre en crédit le café chicorée [1]. Le voilà dans une intrigue de

---

[1] Il vantait partout cette racine, et écrivit même pour conseiller de la faire passer dans l'usage en France; c'était une

comédie maintenant ! où ne le trouvait-on pas? C'était le factotum national, l'Atlas du mouvement, l'homme fée, l'homme miracle. Le roi tremblait devant lui, la reine le craignait, les grands le haïssaient, l'assemblée des représentans lui obéissait; les femmes l'adoraient, la France l'admirait, on l'applaudissait jusque dans les rues. A la Comédie-Française, paraissait-il placé modestement aux secondes, le parterre, pour lui faire respirer l'encens de plus près, le forçait de venir triompher aux premières, dont (il faut bien rendre à chacun ce qui lui revient) ni lui ni le parterre ne songeaient à payer le supplément. Mais quelle chose n'appartenait à Mirabeau ? A l'assemblée nationale, à Versailles, aux Français, députés, princes et sociétaires avaient l'apparence d'humbles fermiers se soumettant au propriétaire de la maison. Je

---

denrée du duché de Brunswick, où Mirabeau en avait essayé et s'était convaincu qu'elle faisait l'objet d'un commerce considérable.

(*Note de l'Editeur.*)

l'ai vu à la tribune un jour de tempête : il avait l'air de tenir au sol par les racines ; la tête haute, le regard fier, la poitrine en bouclier, jetant l'œil du maître sur tout et sur tous, je l'ai admiré broyant la phrase éloquente dont il lapidait ses adversaires. Quelle illusion ! quelle fascination ! sa voix allait faire éclater la voûte, entre ces murailles son geste semblait à l'étroit, autour de lui tout paraissait petit et écrasé : c'était un éléphant dans un entresol.

Je compris sa puissance ; je compris comment, en gouvernant par la parole et par l'imagination, il eut, non pas des admirateurs, mais des dévots : par exemple, ce que je ne pus concevoir, c'est qu'il trouvât des dévotes ; et pourtant, malgré sa figure, ce fut le galant dont le cœur fut le plus employé ; mille femmes lui avaient été des Sophies ; toutes le prônaient ; aucun homme en France ne fit porter plus de médaillons à son effigie ; Molé, qui ne le cédait à personne sur ce point, prétendait qu'à calculer un pouce de surface par portrait, il avait

jeté dans la circulation près de deux cents pieds carrés de miniatures ; s'il a compté juste, je parierais pour un arpent en faveur de Mirabeau.

Je voudrais pouvoir placer ici une anecdote assez originale sur l'orateur célèbre ; mais cela dérangerait le cadre, peut-être un peu complaisant, que je me suis tracé. Je retournerai donc, pour la dire, dans les lieux où je l'entendis d'abord ; d'ailleurs, l'histoire de nos dissentions m'est pesante, et qui porte plus que ses forces a besoin de se reposer souvent. En attendant que je rende compte de ce que nous nommâmes à la comédie : LES INTERMÈDES DE CHARLES IX, j'irai reprendre haleine dans un salon où mon inclination me rappelle.

III

Galerie.

Salon de madame de Sainte-Amaranthe. — Amour de seconde main. — Le chardon académique. — M. de Condorcet. — M. de Tilly. — Le chevalier Richard. — Singulier système. — Charlotte Corday. — L'art de tisser la toile et la bataille de Salamine. — Le chapeau-escabeau.

C'était une aimable et tout à la fois une singulière femme que madame de Sainte-Amaranthe : Quelle pauvre tête ! quel excellent cœur ! Et sa figure ! que ceux qui l'ont connue

disent si jamais cette figure a eu un lendemain, si jamais sa physionomie du lundi fut celle des autres jours de la semaine. Ses traits étaient vifs, animés, dociles à toutes les impressions, c'était une sorte de glace où tout venait se reproduire; ce peintre, mon ancienne connaissance, ne put jamais parvenir à attraper parfaitement sa ressemblance, Gossec, celui qui nous fit les beaux chœurs d'*Athalie*, Gossec le lui reprochait : « Que veux-tu, lui répondit celui-ci, le visage de notre amie fait continuellement la gamme. » Quelquefois madame de Sainte-Amaranthe avait quarante ans, quelquefois trente, souvent aussi elle n'en paraissait pas vingt; j'étais au fait; je regardais alors et les gens et les objets qui l'entouraient, et je voyais ou qu'un meuble de Boule avait été écorné, ou qu'un nouveau convive était admis, ou qu'un ancien de la société avait déserté, ou, ce qui arrivait assez souvent alors, qu'une brochure nouvelle, contraire à son opinion, venait d'être trépignée et gisait à terre. Véritable femme

à giboulée, les sentimens de madame de Sainte-Amaranthe n'étaient pas à la journée, ils étaient à l'heure; disparaissaient-ils, on n'avait qu'à prendre patience, ils revenaient après le tour du cadran : c'est qu'il y avait quatre saisons par jour dans cette tête là; je dis par jour, car le soir c'était autre chose. Madame de Sainte-Amaranthe était la femme des bougies; elle ne vivait, elle ne respirait, ne s'animait qu'aux bougies; elle ne tolérait le soleil dans ce monde que par égard pour ses fermiers; elle avait raison quand à elle; car à l'aurore de sa cire parfumée, on la voyait renaître, se redresser, quitter la terre, voltiger et étinceler; je l'ai beaucoup vue, beaucoup entendue, et encore plus écoutée; je n'ai jamais su précisément si elle avait de l'esprit; mais j'ai bien vu qu'elle en faisait avoir aux autres : force gens à qui j'ai entendu dire chez elle des choses charmantes, passaient pour être très-médiocres ailleurs et n'avaient certes pas une réputation usurpée; mais sa parole mon-

tait à la tête, et Marivaux aurait dit que son regard versait du Champagne.

Cette femme tout aimable était la plus jolie machine à salon qu'on pût trouver à cette fin du bon temps : elle marchait, parlait à tort et à travers, faisait une révérence, une mine, une grimace, déridait un sourcil, fronçait l'autre, jetait un sourire, un coup d'œil, accueillait, dédaignait même avec un charme indicible, une grace parfaite, une vivacité charmante. Voulait-elle dire un mot et le faire remarquer, on était tenté de mettre ce mot sur des tablettes tout le temps qu'elle parlait; puis après, on n'osait plus l'inscrire croyant l'avoir mal retenu, ce qui n'était pourtant pas un défaut de votre mémoire; mais c'est qu'il aurait fallu écrire son expression et non pas ses paroles. Ses convives étaient variés et de bon choix; ses salons grands et de bon goût; il y fallait parler beaucoup, parler haut, plutôt bruyamment qu'à voix basse; elle aurait pu to-

lérer la dispute, jamais le mystère. Au centre de tout cela on la voyait dominant les groupes; quand il y en avait de silencieux, elle s'élançait de sa place, allait à droite, à gauche, dans tous les sens, et bientôt tout éclatait: elle me faisait l'effet alors de ces lances à feu que tiennent les artificiers; on n'entend rien, on ne voit rien, seulement une petite lumière vive, scintillante, une étoile mobile parcourt l'espace noir, décrit des lignes lumineuses sur le fond obscur, fait un temps d'arrêt en quelques endroits, et au bout d'un instant tout est bruit, feux et flammes, tout est fracas et lumière.

Elle formait avec sa fille, le contraste le plus complet; j'ai parlé d'Émilie enfant, qu'en dirai-je de plus, sinon que cette belle nature avait tenu toutes ses promesses. Pendant ces huit années d'intervalle elle avait acquis la vraie séduction des femmes : ces formes douces, attirantes qui provoquent les passions profondes; mais comme pour provoquer de telles passions il faut trouver des cœurs de riche étoffe, Emilie,

malgré son âge, faisait moins d'effet que sa mère, ou, pour être plus juste, elle faisait un effet moins général; il est des médiocrités de cœur comme il est des médiocrités d'intelligence, et en tout le joli est plus à portée que le beau. Un mot de Gossec les peindra toutes deux et d'un seul trait : — Quand je regarde la mère, disait-il avec son air de tête si animé, *allegretto!* il me vient les plus gais refrains du monde; mais si j'aborde la fille, *largo! largo!* je sens dans mon ame quelque chose qui chante comme une hymne.

Ainsi que c'étaient deux beautés diverses, elles avaient deux caractères différens; leur façon de penser était rarement la même, et, hors un point (la politique), elles montraient souvent des opinions contraires; mais toutes deux se touchaient par le cœur. Elles étaient bienfaisantes aussi naturellement qu'elles étaient l'une belle et l'autre jolie.

On a diversement parlé de mesdames de Sainte-Amaranthe; mais quelle vertu annonce

autant de qualités que la générosité ? et, si c'est en effet la passion des grandes ames, quelle vertu exclut autant l'imperfection morale ?

Pour louer ou pour blâmer quelqu'un, il faut être bien instruit des circonstances de sa vie ; je ne veux pas avancer que les circonstances excusent toujours, mais toujours elles expliquent, et cela suffit pour porter un cœur bien fait à l'indulgence. J'ai dit comment il m'a été raconté que madame de Sainte-Amaranthe fut jetée dans le monde ; son intimité avec M. le prince de Conti lui fit prendre le goût du mouvement, de l'éclat, des réceptions : de là ses fautes, ou plutôt de là ses besoins.

C'est une chose étrange qu'on ne puisse parler des femmes sans modération, et que précisément la vertu que nous tâchons de ternir le plus en elles soit celle dont nous leur reprochons de manquer le plus. Je n'entreprendrai pas ici une défense toujours difficile ; car, outre qu'on ne croit pas aux preuves d'un avocat ami de la maison, en fait d'accusation de coquetterie, la

vraisemblance est réputée pour la vérité. Madame de Sainte-Amaranthe aimait les hommages; elle les recherchait, elle savait les faire venir avec adresse; mais je n'ai jamais eu de preuves qu'elle les mît à profit, et, maintenant encore, je crois que c'était une femme qui provoquait plus le danger qu'elle n'y succombait.

Pour sa fille, pour celle qui devint l'épouse du jeune de Sartine, oui, elle a eu des amours, oui, elle excitait les passions autour d'elle, oui, et oui mille fois, son ame aimante y répondait; mais il faut s'entendre.

Je ne sais si beaucoup d'hommes ont été à même d'approfondir un des mystères les plus intéressans du cœur humain, j'ai vu, j'ai éprouvé qu'il existe une sorte d'amour sans issue, que je nomme, moi, un amour de seconde main, variété épurée de l'amour, sentiment qui voyage, non pour arriver, mais pour toujours faire route. Quand cet amour vous frappe au cœur, vous savez que ce n'est pas un amour d'usage ordinaire, vous

savez qu'il n'ira jamais au but que se propose cette passion; vous le savez et vous avancez dans sa voie, et vous la grandissez, et vous lui donnez une portion de votre vie présente. C'est une passion toute hors du monde, dont on fera remonter l'origine au temps des Amadis ou des don Galaor, pour peu qu'on veuille s'en moquer; mais elle n'en est pas moins vraie: mille gens, autour de vous, l'éprouvent et n'en disent rien. Vous ne baiserez jamais le bout du gant de la femme qui vous l'inspire, et pourtant vous en recevez des faveurs; jamais vous ne ferez de déclaration, et pourtant elle saura tout; vous ne parlerez jamais avec elle que la langue vulgaire, et, malgré cela, avec elle vous parlerez sans cesse amour. Tout vous deviendra allusion, la famille, le spectacle, l'église, l'ariette du jour, le bouquet de la saison; toute la nature, tous les arts, tout ce qui charme, tout ce qui touche, même tout ce qui égaie. Ici vous emprunterez une phrase, là un mot, ailleurs

un geste, une intention, que sais-je? et votre amour est compris, il est partagé, on se sert de votre langage, on vous répond; vous répli-pliquez; et ces amours-là ont des bouderies, des raccommodemens, des jours heureux, des jours mélancoliques, et ces amours ne sont point de cette espèce qu'on appelle amour platonique, l'amour platonique est égoïste, exclusif. L'amour platonique est le plus usurier de tous les amours; tandis que mon amour, à moi, n'empêche point le cœur d'avoir son courant ordinaire; il n'a pas plus la jalousie de l'amour métaphysique que de l'amour à conclusion; c'est pourtant de l'amour; mais il est fait de sorte qu'il vous permet votre autre passion, votre passion nécessaire, votre sentiment quotidien. Une femme, un mari, un amant, une amie, s'offenseraient de cet amour sans doute et ils auraient tort; car leur tendresse profite de tout ce que l'on ne peut pas donner à celle-là, disons mieux, elle profite de tout ce que l'on ne voudrait pas lui donner; c'est une manière d'en-

voyer son ame en bonne fortune, une espèce de sentiment dévot qui rayonne sans brûler, c'est de l'amour enfin moins la présence réelle. Tout cela est bien mystique, voici ce qui me rend plus clair : N'arrive-t-il pas à ceux qui aiment la musique, excités tout à coup par les accens d'un riche accord, ou par une mélodie qui va à l'ame, d'unir d'intention au motif qu'ils écoutent les êtres chéris qu'ils ont laissés ailleurs? ne leur arrive-t-il pas alors de s'écrier avec le coup d'archet : « Ma femme! mon ami! Adolphe! Honorine? Eh bien! mon amour de seconde main est justement cela; c'est une ame qui chante je ne sais quelle note à l'unisson de la vôtre; c'est l'hymne inspirée, par Amélie au sublime Gossec. Je le répète : une femme, un mari, une amie, un amant, auraient tort de se formaliser d'un tel amour; leur sierait-il d'être jaloux d'une phrase musicale?

Mademoiselle de Sainte-Amaranthe inspirait cet amour-là au petit nombre de ceux qui avaient su découvrir tous les trésors renfermés

dans cette belle ame; elle l'inspira surtout plus tard à l'un des plus charmans comédiens de nos théâtres lyriques, artiste alors fort jeune et devenu depuis fort renommé, beau garçon, homme aimable, ami dévoué et que je vis long-temps après, essayer des amours moins éthérés sans doute; mais sans doute aussi moins tendres et d'un moins précieux souvenir. Si je le nommais ici chacun s'empresserait de ratifier le bien que j'en viens de dire; mais il est des secrets que je respecte, et, quoiqu'à regret, quand j'aurai à peindre les angoisses qu'une fois il souffrit, je ne mettrai pas son nom sous le tableau.

Puisque j'en suis à l'obligation que je devais me prescrire de jeter parfois le voile de l'anonyme sur quelques-uns des personnages qui se sont trouvés en scène avec moi, c'est le moment de tenir une promesse faite depuis bien des pages; elle est relative à ce peintre auquel je suis revenu, dont je parle, que je cite, que l'on connaît depuis mon admission chez M. le ma-

réchal de Richelieu, et qu'on a retrouvé me faisant l'historique de la vie de madame de Sainte-Amaranthe.

Si l'on veut bien rétrograder jusqu'à ce joli souper où se trouvaient la charmante madame de Rousse, Carlin, Caillot, le marquis de Savonnières et d'autres, on y verra pourquoi je me suis tu sur le nom du peintre en question, ou, pour mieux dire, on y verra que je promets d'expliquer dans la suite ce pourquoi là; comme ce fait tient à des mœurs qui vont disparaître, à des personnages que la révolution est près d'engloutir ou de disperser, c'est le moment de solder mon ancien compte.

J'ai dit que ce peintre entra à l'Académie d'une manière inusitée, et bien qu'il ait du talent et beaucoup, comme ce n'est point ainsi d'ordinaire qu'on est admis dans ce corps illustre, on pourra juger si j'ai bien fait de le gratifier des trois mystérieuses étoiles.

J'ai là devant moi quelques notes de mon

journal qui sont assez embrouillées; mais elles servent mon *incognito*, ainsi je ne saurais bien préciser quel peintre venait de mourir; existait-il depuis le laps de temps qui s'écoula de Briard à Challes, où vivait-il entre Challes et Briard? fut-il élève de Natoire? s'était-il formé chez Boucher? Tout ce que je puis préciser, c'est que nous tenions encore à cette période de la peinture où l'afféterie remplaçait la grace, le gigantesque la fierté, et où l'expression était rendue par la grimace : maintenant l'essentiel de l'anecdote, c'est qu'il y a une place vacante à l'Académie de peinture, et que les candidats se présentent en foule.

La voix publique ou du moins l'opinion des peintres et des amateurs distingués de l'art, désigna bientôt ceux sur lequel devait se diriger plus particulièrement le choix de l'Académie, et après que les médiocres furent écartés, deux hommes de talent restèrent; non pas précisément parce qu'ils avaient du talent; car ce ne serait plus une histoire académique; mais parce

qu'un peu de hasard et un peu de faveur se trouvèrent une fois d'accord avec la justice.

Bien que ces sortes de places soient données à la majorité des suffrages, je ne pus jamais me faire expliquer parfaitement comment la protection du duc de Duras et celle du maréchal de Richelieu entravèrent la marche de cette libre élection[1]; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que ces messieurs s'y trouvaient mêlés.

Il fallut en venir à une explication; chacun fit valoir son candidat; nul ne voulut céder, tous deux parlaient de leur protégé avec le plus grand éloge, celui-ci célébrait la couleur vigoureuse de son peintre, celui-là ripostait par la gracieuse composition du sien; je ne saurais dire si M. de Richelieu était pour la

---

[1] Plus tard j'ai su ce comment là. Les gentilshommes pouvaient à-peu-près disposer de la place de peintre de la maison du Roi, et ces Mécènes avaient l'habitude, à la mort du titulaire, de consulter l'Académie et de prendre dans son sein. Ils s'étaient ménagé ainsi une influence dont ils se servaient dans l'occasion.

(*Note de Fleury.*)

vigueur; mais je serais bien étonné que M. de Duras tînt pour la grace.

Cependant il fallait se décider, la docte corporation ne pouvait être toujours veuve. On va voir à quoi tient la gloire ou du moins à quoi tient l'Académie.

Avant tout, une chose essentielle à savoir, c'est qu'alors la Reine était à la première époque de sa grossesse de madame la Dauphine, et que, malgré ce qu'on en a dit et écrit, bien loin de commettre des imprudences, elle poussa l'excès de précautions si loin qu'elle faillit tomber malade de la peur de nuire à son état; on s'en convaincra par ce trait : la mode alors était de surcharger la tête des femmes de plumes tellement élevées que, lorsqu'elles allaient en carosse, à peine pouvaient-elles s'asseoir; il leur fallait se courber beaucoup et même celles qui ne voulaient pas gâter l'édifice du coiffeur devaient se tenir à genoux. En adoptant ce panache exubérant, la Reine contracta peu à peu l'habitude de porter la main aux plumes dont il

était composé, soit pour jouer avec, soit pour le faire jouer; mais aussitôt qu'elle fut convaincue qu'elle était mère, afin d'éviter ce tic qui lui faisait faire au-dessus de la tête, des mouvemens qu'elle crut dangereux, elle supprima sans miséricorde une parure qu'elle aimait : cette circonstance connue fit même changer la mode des plumes.

Mais après cette précaution elle en prit d'autres, qu'elle exagéra au point de s'interdire tout exercice; une apathie réelle succéda à sa vivacité ordinaire. Lassone s'en inquiétait, et malgré ses remontrances, il ne pouvait rien obtenir d'elle; on en parla au Roi, on inventa des fêtes, on chercha des amusemens nouveaux : peines perdues! Enfin, une originalité du temps, tira S. M. de cet engourdissement dangereux.

C'était alors la recroissance de la vogue des courses de chevaux; toute la France comme il faut avait donné dans ce goût. Les jockeis habiles devenaient des hommes importans; les beaux chevaux jouaient un grand rôle; pas de

journal qui ne donnât le nom des coursiers en réputation, leur généalogie, leur âge, leurs qualités ; on n'oubliait point surtout leurs victoires : bref, ces héros à tous crins occupaient les cent bouches de la Renommée. Ce n'est pas seulement du luxe, de la fantaisie, c'est un délire, une rage. Le bois de Vincennes, la plaine des Sablons, Versailles, retentissent des hennissemens des coursiers et des cris des amateurs. Les femmes assistent aux courses ; elles excitent les concurrens ; il n'est plus de bon goût de choisir un amant, s'il n'a des chevaux de pur sang. D'un autre côté, on ne sait si les jeunes gens ne sont pas plus jaloux de leurs montures que de leurs belles; un noble seigneur, interrogé sur ce point, s'écrie d'abondance de cœur : « J'aime mieux les femmes, mais j'estime plus les chevaux. » La capitale en masse vient aux courses. L'exemple est contagieux pour la province ; la passion chevaline a saisi la France. Le parlement de Toulouse confirme le testament d'un paysan

qui institue pour son héritier un coursier chéri. Le prince de Ligne, le brillant, le spirituel, le cité prince de Ligne donne dans la manie générale, et accepte un défi de Jean Pierre Cariboufle, riche boucher : l'écuyer du prince guide six chevaux; Cariboufle conduit un char traîné par six chiens, et les boules-dogues remportent le prix de la course. Ceci est bientôt imité, surpassé; on change la nature des coursiers : tout quadrupède est appelé à faire gagner ou à faire perdre un pari. A Fontainebleau, après une course de quarante alezans, on fait parcourir l'arène à quarante baudets, et le vainqueur obtient un chardon d'or ciselé par le meilleur orfèvre de Paris.

Sur cet exemple, venu de haut, les courses à ânes prennent faveur; il n'est pas d'écurie tenant à sa réputation qui n'ait ses ânes de selle. Le bois de Boulogne se peuple de la désertion de Montmartre; et, ce qui vient enfin à mon histoire, on parvint à amuser la reine avec ce singulier plaisir.

Un jour, à Bagatelle, lieu de plaisance nouvellement inauguré par le comte d'Artois, on entendit un bruit étrange, inaccoutumé, et qui n'était guère en rapport avec l'élégance de ce palais de prince petit-maître. Bientôt des équipages de cour arrivent; des dames en descendent; Marie-Antoinette est au milieu d'elles; le comte d'Artois la reçoit dans une tente décorée avec autant de goût que de richesse. Des fanfares se font entendre; le bois de Boulogne se garnit de curieux et d'amateurs. A un signal donné, les portes des écuries de Bagatelle sont ouvertes; vingt ânes des plus distingués en sortent, la tête inquiète, l'oreille dressée, enharnachés, caparaçonnés; ils attendent; ils sont montés par vingt jockeis adolescens, vêtus aux couleurs de la reine et du prince. Quel appareil! Que va-t-il se passer? Le croira-t-on? dix de ces ânes portent la fortune d'un peintre, et les dix qui se mettent en ligne la fortune d'un autre! C'est, si l'on veut, les partis Pierre et Paul en présence; mais le cœur ne bat ni à Paul

ni à Pierre; ils ne sont instruits de rien. La reine, le prince, ne savent pas non plus qu'en ce moment ils protégent ou oppriment un Raphaël, un Michel-Ange. Voici l'explication : ne pouvant s'accorder, et désirant mettre enfin un terme à leurs discussions, MM. de Duras et de Richelieu ont plaisamment arrêté que cette course célèbre déciderait du sort de ceux qu'ils protégent: au lieu de jouer aux dés une destinée d'artiste, ils la joueront aux ânes; ceux de la reine et du prince vont courir pour la plus grande gloire de la peinture. Abreuvés de liqueurs spiritueuses, nourris d'alimens propres à leur exalter le sang, impatiens du frein, les coursiers vont partir; ils partent, ils courent, ils dévorent l'espace. Dieux, donnez la victoire au bon droit! M. le comte d'Artois reçoit le chardon d'or.... l'académicien est nommé!

Ce trait vaut-il la balance de mesdemoiselles Saint-Marc et Saulin?

Je n'oserai pourtant affirmer que l'histoire soit complètement exacte. Les conteurs de la

petite maison de M. de Richelieu étaient sujets à caution, et peut-être le fait a-t-il été arrangé pour attacher un intérêt scientifique aux courses à ânes. On pense bien que je n'ai jamais été tenté d'éclaircir mes doutes auprès de mon peintre; qu'il ignorât la chose ou qu'il en eût connaissance, je devais m'abstenir. Quoi qu'il en soit, l'anecdote est singulière, et, si elle n'est pas vraie, elle ressemble beaucoup.

Quand je fus admis chez madame de Sainte-Amaranthe, sa société était encore dans toute sa fleur, et, malgré l'éclat et la renommée de mille réunions rivales, la sienne l'emportait, parce que rien n'y était spécial, ni le rang des convives ni les motifs de réunion. Le fonds supposé était le *trente-et-un*; c'était l'enseigne ou plutôt le moyen de rapprocher les distances : « — Tout homme qui met au jeu, disait-elle à ce sujet, prend au-dessus d'un duc et pair le rang que sa carte lui donne. » Mais une fois admis chez elle, une fois le convive bien connu,

bien apprécié, ce n'était plus cela : on aurait pu écrire sur la porte du salon de madame de Sainte-Amaranthe l'énumération comique de tous les objets qui avaient droit de plaire à l'Uranie du vieillard de Ferney.

Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, les biribis, l'optique,
L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal et la physique.

Dans toutes les autres sociétés, il fallait s'enquérir du ton donné et le prendre ; la conversation y portait les livrées de la maison ; il y avait obligation de s'envelopper dans l'esprit du maître : c'était bien, c'était amusant, suivant le maître; mais qu'il fût noble ou riche financier, vous deviez d'abord prendre le mot d'ordre, subir la règle, réciter le poème journalier, sans que, nouveau venu, vous fussiez admis à faire épisode: tout cela plus ou moins tranché, mais toujours assez. Chez madame de Sainte-Amaranthe, premièrement on choisissait ses gens, puis ensuite tout était mêlé, rien ne primait;

on y trouvait Paris en raccourci. Dans ce salon indépendant, image fidèle de nos entretiens rapides, on dissertait peu, on effleurait beaucoup; on y commençait une discussion profonde, et on l'étouffait par une saillie frivole; on donnait un quart d'heure à la philosophie, une heure aux nouvelles du quartier, et les trois quarts de la soirée aux arts. Les savans y faisaient le tour du monde avec la science, et les observateurs *le tour de l'homme* avec la critique bien entendue; et quand, plus tard, la société prit son essor vers les nouvelles idées, la maison de madame de Sainte-Amaranthe devint plus intéressante que jamais à fréquenter. Gentilshommes, savans, lettrés, artistes, riches bourgeois, amateurs, joueurs, oisifs, se trouvaient là comme l'écho de la classe à laquelle ils appartenaient; chacun y venait apporter des nouvelles et en apprendre; c'en était une sorte d'entrepôt; tous les intérêts, toutes les passions y abordaient pour se regarder mieux en face, se reconnaître et se tâter un peu; puis, lorsque ces mê-

mes intérêts grandissaient, quand ces passions changeaient d'objets, au jour des conversions ou des apostasies, on voyait disparaître les inconstans, honteux ou ne pouvant donner raison de leurs voltes rapides; car une fois que la révolution fut entrée dans sa voie, elle ne procéda plus que par changemens à vue.

Lorsque ces mauvais jours furent venus, la société de madame de Sainte-Amaranthe se renouvela sans cesse; c'était comme une galerie où l'on ferait glisser les tableaux sous les yeux de quelques tenaces spectateurs, mais où pourtant jamais les tableaux ne manqueraient. Elle nous appela alors, nous les artistes, « ses fidèles; » nous l'étions en effet : il existait entre elle et nous un échange d'idées et de sentimens qui bientôt n'allaient plus être de mise. Elle comprit que le règne des femmes allait cesser et elle jouait de son reste; nous comprenions que l'influence des artistes allait disparaître, et nous nous étions attachés à la seule patrie qui nous comptât encore pour quelque

chose. Elle nous savait gré de lui conserver un petit peuple à gouverner, et nous lui étions reconnaissans de nous offrir un endroit où l'on pût se rattacher encore à la société civilisée s'échappant devant la société civique, que nous devions aimer moins parce que, toute idée d'opposition politique à part, la société aimable, qui est un théâtre pour les gens du monde, est pour les artistes une école, et que notre science ne peut s'apprendre que sur les fauteuils où se sont assis les Richelieu et les Vaudreuil, et non sur le philosophique escabeau de l'égalité.

Une des désertions qui furent le plus remarquées fut celle de M. le marquis de Condorcet; ce n'était pas un assidu, et des mois se passaient sans qu'on le vît; mais quand il venait il constatait si bien sa présence qu'il fallait encore le remercier du peu d'heures qu'il nous consacrait. J'ai entendu plusieurs de ces saillies brillantes qui contribuèrent peut-être plus à sa réputation que ses écrits. Modèle du grand seigneur

lettré, M. le marquis de Condorcet était l'homme qui savait le mieux donner à la conversation le tour négligé en y souffrant le moins de négligences; il s'était coiffé d'une idée originale qui donnait à son esprit un tour particulier, il croyait à la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine; il ne mettait pas en doute que l'homme ne devînt un à peu près de demi-dieu, immortel moins quelque chose, parfait moins quelques accrocs; avec un plan d'éducation encore à trouver chaque individu devenait un Voltaire; avec un régime dont il donnait les aperçus, tout enfant était un Hercule, tout vieillard un Mathusalem, et ces améliorations commençaient... de la prise de la Bastille.

M. de Champcenetz se moquait, avec son ton ordinaire, de ce rêve philosophique, il prétendait que, si les hommes ne sont pas ce qu'ils devraient, c'est qu'il ne faut pas qu'ils soient autrement, et M. de Condorcet disait : — Le plus fort argument contre la posssibilité de mon système de perfection, c'est Champcenetz.

Mais l'homme qui le contrariait le plus, et certes celui qui le contrariait le mieux, était M. le comte de Tilly (qu'on surnommait dans la maison le *beau Tilly*); j'aimais à les voir aux prises; le plus souvent M. de Tilly me paraissait avoir raison; mais M. de Condorcet n'en brillait que davantage, et pourtant celui-ci ne parlait que pour convaincre, tandis que l'autre ne prenait la parole que pour briller.

C'est que M. de Condorcet prophétisait de si belles choses! Les illusions de sa lanterne magique étaient si séduisantes! son nouveau monde prenait un aspect si différent du nôtre, tout y paraissait si enchanté! Les femmes, qu'elles étaient bien faites et bonnes et fidèles! Les hommes, qu'ils étaient grands, généreux, imposans! Et notre France donc! jamais Mahomet ne rêva le demi-quart de ce que M. de Condorcet plaçait entre le Rhin et les Pyrénées! et ce pays modèle devait donner un si bon exemple aux nations! C'étaient les alouettes toutes rôties de la civilisation, de la littérature, de l'art, de l'a-

griculture ; tout grandissait : quels hommes ! mais quelles fleurs ! quels fruits ! c'était à dédaigner tous les desserts actuels. Les cerises devenaient comme des pêches, les pêches égalaient les melons en grosseur, et le soleil qui mûrissait tout cela ! M. de Condorcet se montrait à son égard plus généreux que le premier créateur: il ajoutait encore à son disque et multipliait ses rayons.

Le comte de Tilly démolissait tout ce bel univers ; il soufflait sur ces châteaux en Espagne comme sur des châteaux de cartes ; eh bien ! le dirai-je ? nous en étions fâchés : pourquoi ? Peut-être parce que la manière d'avoir tort de M. de Condorcet avait du charme, et que la manière d'avoir raison de M. de Tilly laissait du chagrin.

On a beaucoup parlé de M. de Condorcet et notre histoire lui doit une place parmi les gens qui se sont trompés avec de grandes vues d'impossible application ; mais on n'a encore rien dit de M. de Tilly, ce qui m'étonne ; parmi

les opposans d'alors il faisait figure de coryphée, et c'est un caractère bon à connaître.

M. de Tilly avait de l'esprit, quoiqu'il s'en piquât; mais il s'en piquait trop : sur les choses d'opinion comme sur les choses de fait il fallait être de son avis. Les femmes lui avaient fait une grande vanité, et il y avait considérablement aidé. Il marchait un peu des hanches, un peu des épaules, le front et les tempes dégagés de cheveux, pour que l'inspiration eût une plus large place. Son linge était un peu chiffonné, son gilet un peu défait; quelquefois, dans le salon, il mettait par mégarde son chapeau sur la tête, comme un souverain qui ne peut se déshabituer de la couronne; le pouce dans la poche de sa culotte et le restant de la main dehors, il battait la mesure de l'air de la caravane : *Vainement Almaïde encore*, tandis que son beau grand œil noir faisait la ronde sur toutes les femmes : Almaïde, c'était le cercle entier, excepté les vieilles. Quand il parlait, il fallait être seulement de la galerie, et il parlait

toujours ; quand il vous disait : j'ai fait la conversation avec un tel, vous pouviez être sûr qu'il n'avait fait avec ce « un tel » qu'un monologue. Il gâtait son esprit par des maximes et son enjouement par des sentences, divisant la conversation la plus gaie en trois points, et finissant par ce point philosophique : le vide des plaisirs et la certitude de la mort, à peu près comme on a procédé depuis dans les joyeuses chansons de messieurs du caveau, où l'on trouve toujours le couplet de la parque. Il donnait des représentations de lui-même à ses auditeurs ; mais il ne changeait pas assez souvent le spectacle. Jamais il ne manquait l'exercice suivant : léger et profond, commencer par du Gentil Bernard, finir par du Montesquieu ; faire du *requiem* la queue d'un vaudeville ; agiter les grelots au commencement d'une conversation pour amener le tocsin d'une incendie. Mon peintre lui avait donné pour armes un papillon planant sur les pyramides.

Et pourtant M. le comte de Tilly pouvait se

vanter d'avoir une tête forte et surtout un caractère. Homme de résolution et de courage, si sa fureur n'avait pas été de mêler à ses autres prétentions celle d'un galant, sur le modèle de feu le chevalier de Grammont, sans doute, on l'eût cru à la cour quand il proposa un plan pour s'opposer aux envahissemens des révolutionnaires frénétiques; il est vrai que ce projet était un vrai projet de casseur de reverbères, mais, s'il y en avait un à suivre, peut-être était-ce le seul : Bonaparte l'a prouvé. Le comte de Tilly justifiait son plan auprès du roi avec sa façon de formuler des maximes.

« Quand on a été trop bon en détail pour laisser tout faire, il faut être méchant en gros pour tout réprimer. »

Entre autres gens de mérite reçus par madame de Sainte-Amaranthe, après M. de Condorcet, mais bien avant MM. de Champcenetz et de Tilly, apparaissait de temps en temps un homme d'une rare originalité; celui-là aussi est demeuré inconnu et c'est sa faute; s'il avait

voulu, il aurait pu tout comme un autre faire des calembourgs ou des romans, s'étaler glorieusement dans les éphémérides du citoyen ou dans les Mémoires des académies; il aurait pu envoyer de galantes dissertations au journal des dames ou faire des constitutions nouvelles; il possédait toutes les qualités requises pour être prôné, sifflé, bafoué comme le plus sage et le plus éclairé des hommes, et cent écrivains de la force de tel et tel auraient pu convenir tout naturellement que leur mérite était le très-humble serviteur de l'obscurité du chevalier Richard.

Le chevalier Richard, jadis gouverneur des pages de madame Adélaïde, n'avait point gâté son bon naturel à la cour; il s'était fait philosophe pratique avec une manie : il était, à peu de chose près, l'analogue du fervent amateur de Lavater dont j'ai dit un mot à propos de Lemercier; il travaillait depuis longues années à ajouter de nouvelles pièces à la collection de portraits la plus nombreuse et la plus va-

riée qu'un amateur puisse posséder. Bien ou mal dessinés, tous lui étaient bons; il ne voulait avoir qu'une chose : les traits de ceux ou de celles qui avaient rempli la scène du monde ou brillé au foyer domestique n'importe comment. Ses murs étaient couverts de portraits; les portraits étaient rangés en voûte, suspendus au plafond; il en avait des plates-bandes sur son parquet; dans ses greniers, dans ses caves, ils étaient rangés sur leurs cadres comme des bûchettes. A sa mort, et pendant plus de deux grands mois, les ponts et les quais en furent couverts : les marchands les vendaient par tas, comme on vend les poires, et, parce qu'ils ne pouvaient s'en défaire assez promptement, ils les mirent au rabais; vous donniez six sous et l'on vous en remplissait le chapeau : c'était le prix et la mesure.

J'ai dit que ce goût pour les portraits l'avait conduit à devenir philosophe : tant d'images illustres, tant d'exploits, tant de génie, tant de beauté, passèrent sous ses yeux! Et tout cela était

tant moisi, tant roussi, tant fané, qu'il se mit à ne tirer de la vie que ce qu'elle avait de bon, et qu'afin d'être plus heureux que ces gens-là, il ne visa jamais à obtenir les honneurs de la taille-douce.

Par un ricochet facile à comprendre, il fut amené avec les portraits à la connaissance des personnes, et avec la connaissance des personnes à celle des familles. Pour peu qu'on eût été gravé, ne fût-ce qu'en estampe d'un petit travers de doigt, on se voyait inscrit sur ses tablettes, et les aïeux y étaient, et les grands-mères et les mères, et les oncles et les cousines aussi. Pas de maison ayant eu une célébrité sur vélin dont il ne connût les secrets anciens et nouveaux. Par le portrait moderne, il remontait les générations, et il les redescendait par le portrait ancien : sur ce point, le chevalier Richard pouvait se nommer l'incarnation des archives indiscrètes. Il savait des secrets à faire battre les neuf dixièmes de la capitale, mais il gardait pour lui et ses amis tout ce qu'il connut

de scabreux, tandis qu'il aima toujours à répandre les actions inconnues qui pouvaient honorer les familles.

Le fait le plus extraordinaire dans ce genre d'investigations, et celui qui dut me frapper le plus, car, par ses suites, et sans la générosité d'un ami, je portais ma tête sur l'échafaud, est la découverte de la descendance de Charlotte Corday.

Quand cette fille énergique frappa Marat, ce *maximum* du patriotisme de la Montagne, on crut en France à un changement; on crut que le poignard de Corday irait faire transir le cœur de tous les proconsuls, et, dans le premier élan, les opprimés proclamèrent la gloire de celle qu'ils appelèrent la nouvelle Judith.

L'action virile de cette femme taillée à l'antique étonna tous les partis; on vendit son portrait, on s'enquit de sa vie; mais nul ne fut aussi loin dans ses recherches que le chevalier Richard, qui bientôt nous montra en secret les preuves irrécusables que Charlotte Corday ap-

partenait à l'auteur du Théâtre-Français qui avait su peindre le mieux les vertus fortes et les sublimes élans des natures héroïques; j'acquis la certitude que la jeune fille qui tua Marat descendait du poète dont la plume retrouva si bien l'âme des grands conspirateurs.

CHARLOTTE CORDAY EST LA PETITE NIÈCE DU GRAND CORNEILLE.

Ainsi, par une véritable transmission qui se comprend sans s'expliquer, la chaleureuse énergie du vers de Corneille passa dans le sang de Charlotte, et ce fut sans doute sur le caractère de l'Emilie romaine dessiné par le grand oncle que s'alluma cette ardente imagination.

Sous la dictée du chevalier Richard je copiai une généalogie si remarquable : je la donnerai en son lieu : elle appartient désormais aux annales du théâtre, et ne doit plus être omise dans notre histoire.

On voit jusqu'où pénétrait l'esprit du chevalier, pour peu qu'une gravure vînt remonter en lui son amour des investigations curieuses;

c'était devenu une sorte d'appétit insatiable : il lui fallait trouver des faits nouveaux sur chacun de ses portraits, mais il ne se contentait pas d'un seul, mais ce fait, ou ces faits, étaient toujours irrécusables : exact et difficile, il demandait en tout le pourquoi du pourquoi ; c'est de lui cette trouvaille des *Variétés historiques*, contenant le contrat de mariage du sieur des Armoises avec demoiselle Jeanne d'Arc, ainsi que l'extrait baptistaire de ses trois garçons, lesquels documens donnent un singulier coup de canif dans les pages des historiens, et prouvent que la chaste guerrière alla perdre à l'Ile le beau surnom qu'elle avait acquis à Orléans. C'est de lui aussi cette pensée qu'il existe une généalogie des caractères et des tempéramens comme des généalogies de personnes ; qu'il y a un caractère aïeul, grand-père, père et fils ; qu'on peut trouver de même une généalogie des événemens, divisée aussi en deux branches, la branche directe : celle des grands faits qui s'enchaînent naturellement, et

la branche collatérale: celle des circonstances; qu'il est par conséquent des circonstances oncles, tantes, neveux et nièces, et, quand pour le dérouter, je lui contai l'histoire de mon peintre, il prétendit qu'entre un homme de talent comme celui-là et une course à ânes il n'y avait pas la moindre parenté, mais qu'on en pourrait trouver une réelle entre cette même course et les protecteurs d'artistes : ainsi, par exemple, disait-il, le fait du chardon d'or est certainement cousin issu de germain de l'institution des gentilshommes de la chambre.

C'était une amusante théorie, aussi aimions-nous beaucoup les séances du chevalier Richard, d'autant qu'il avait le plus souvent pour auxiliaire dans sa croyance M. le marquis de Condorcet, lequel adoptant ces idées plus au sérieux, leur donnait le beau nom de CAUSES SECONDES; le chevalier Richard n'avait pris que la prose du système dont le marquis de Condorcet avait choisi la poésie; avec ses *causes secondes*, il nous démontrait que l'art de tisser

la toile de Flandre tenait au gain de la bataille de Salamine. Emilie et sa mère se divertissaient fort de cela, et les jours où ces deux convives paraissaient étaient d'agréables intermèdes aux inquiétudes du moment.

Une des brillantes soirées où ce sujet fut le plus développé, précéda de quelques jours la fameuse séance de la renonciation aux titres. Nous avions passé de beaucoup la saison où s'ouvrent les salons; mais il régnait alors une telle anxiété, que la plupart des amphytrions prolongèrent leur séjour à Paris, et continuèrent à recevoir leurs convives. On avait un pressentiment que si l'on se séparait on pourrait bien ne plus se retrouver, et, ainsi qu'à l'instant d'un voyage dont il est impossible de présumer le retour, on retardait les adieux par tous ces artifices que sait si bien trouver l'amitié ou l'égoïsme des habitudes. Ce jour-là, les fidèles étaient venus en foule, soit ceux qui portaient le plus souvent la parole, soit ceux qui d'ordinaire faisaient tapisserie autour des

parleurs : parmi les premiers, on distinguait MM. de Tilly, de Condorcet, le chevalier Richard, et, je me le rappelle aussi, Trial, de la Comédie-Italienne; dans le rang des personnages muets, il en est deux ou trois assez comiques et dont j'essaierai de tracer, en passant, une esquisse rapide.

Le vicomte de Sal***, bossu comme la première lettre de son nom, et, s'il est vrai que tous les bossus aient de l'esprit, malheureusement bossu en pure perte; emprunteur déterminé, sous le prétexte de l'héritage de je ne sais quel oncle, riche, mais gascon comme Toulouse, sa ville natale, lequel, tout en promettant qu'il mourrait bientôt, n'en était encore qu'à la goutte en avancement d'hoirie. Ce pauvre vicomte faisait de temps en temps des salutations intéressées à nos goussets, peut-être parce qu'ils étaient juste à la hauteur de sa taille; il empruntait quatre ou cinq louis d'or à tout le monde, en laissant présumer qu'il pourrait bien aller plus loin; mais on s'en tenait

assez à ce prospectus, malgré les plus tendres billets que, par parenthèse, il terminait toujours ainsi, à cause de la force de l'habitude : Votre très-humble et très-obéissant *débiteur*.

Le chevalier X*** de Mont***, cadet de famille, pauvre par elle, riche par le jeu, où il était heureux; il avait tellement l'usage de tenir les cartes, que jamais ses bras n'étaient balans ou ne glissaient le long de son corps : il portait toujours ses mains à quelques pouces de la poitrine, les doigts serrés, et il regardait dans le vide ce qu'il croyait y voir, avec un air d'anxiété ou de joie, comme s'il avait eu trop de petites cartes ou beaucoup d'as. S'il vous présentait sa tabatière pour prendre une prise, il ne manquait jamais de vous dire d'un air distrait : — Coupez. Quelqu'un lui annonçait un jour la mort d'un de ses meilleurs amis : — Terrible nouvelle! s'écria-t-il, avez-vous du trêfle?

Madame de Jussy d'Achets, femme charmante, si elle n'avait traîné partout sa lente apathie et ses langueurs; femme tout vapeurs,

tout fard, tout cassolette et tout indolence. Ses jambes auraient eu besoin de relais; aussi aimait-elle beaucoup à aller en chaise, parce qu'on se fait voiturer, pour ainsi dire, de plein pied, et, à ce propos, on assure que souvent elle demanda à ses porteurs : — Suis-je assise? Pourtant elle eut de l'énergie en une circonstance : son mari avait un caractère en complète opposition avec le sien; il s'agitait pour deux. Elle s'en désespérait; pour en finir, madame de Jussy se mit à jeûner tous les mercredis, afin que Dieu la rendît veuve le plus tôt possible, et, malgré cela, personne ne peut dire qu'elle n'eût le cœur tendre; car plus d'une fois on l'entendit s'apitoyer sur le sort de ces pauvres chevaux, qui, disait-elle, étaient obligés d'aller à pied.

M. de Poujau, ancien officier dans les gardes de la marine, parent éloigné du fermier-général de ce nom, surnommé *la tache d'huile*, à raison de son talent merveilleux à étendre l'impôt. Celui-ci n'aimait d'huile que celle

d'Aix, avec laquelle il avait inventé un plat succulent. C'était un gourmand qui aurait fait faire la chouette aux mangeurs les plus renommés. Cet homme s'était constitué un estomac comme les autres se font une conscience : large et digérant tout. La révolution passa devant lui sans l'atteindre et sans qu'il y fît attention, parce qu'elle n'avait pu déranger ses quatre repas. Il ressembla, pendant tous ces temps de terreur et d'agitation, à cet Anglais, amateur de bijoux, à qui on montrait la chute du Rhin à Schaffouse, et qui profitait de l'écume du gouffre pour nettoyer sa bague. Je l'ai vu chez Barras ; on y parlait de Robespierre : — Le citoyen tyran avait-il un bon estomac? voilà tout ce qu'il dit. Chaque fois qu'il allait en emplettes, s'il arrivait qu'il sentît l'odeur de quelque ragoût confectionné dans l'arrière-boutique, il ne voulait pas quitter la maison du marchand sans avoir tâté de sa cuisine, de façon qu'on pouvait dire, non pas qu'il venait d'acheter des gants ou des manchettes, mais bien de la gibe-

lotte ou du chapon au riz. Il mourut au commencement de l'empire, dans un essai pour rétablir les soupers; mais, adresse admirable! il s'arrangea de manière à ne pas mourir avant le dessert.

Nous parlâmes donc beaucoup ce soir-là des circonstances généalogiques du chevalier Richard; nous y mêlâmes les causes secondes de M. de Condorcet, et comme madame de Sainte-Amaranthe visait à nous faire tuer le temps sur les questions amusantes, pour détourner les esprits des questions aiguës d'alors, elle nous jeta exprès au milieu de toutes les folies qu'on peut trouver, en admettant une donnée aussi féconde. Je m'avisai de dire, pour mon compte, que la vie de chacun de nous composait une sorte de chapelet, tenu par une main puissante: les actions ordinaires devant être enfilées comme les petits grains, dont les événemens marquans seraient les *Pater noster*. Mon idée fit fortune, et chacun de m'applaudir, de trouver ma comparaison juste, et tous de vouloir défi-

ler le chapelet de leur voisin. On frappe sur les dames d'abord; on cherche le *Pater noster* de celles qui sont présentes : il y en a de divertissans, de tendres, de gracieux, on en trouve même de tragiques; puis on passe à quelques *Pater noster* historiques, à d'autres littéraires, quand tout à coup le comte de Tilly, par une de ces ellipses de conversation qui lui sont ordinaires, tombe sur les hommes politiques de l'assemblée, et, après un exorde très-brusqué, arrive à Mirabeau.

— Oh, cela ne sera pas amusant, s'écria Emilie.

— Mais si fait, si fait, répondit M. de Tilly. En défilant le chapelet de Mirabeau, ne défile-t-on pas celui de Sophie Le Monier? si le *Pater-noster* de Fleury est l'événement qui met un homme en position, certes sans la belle Sophie, Mirabeau....

M. DE CONDORCET.

M. le comte drape assez volontiers notre grand orateur.

M. DE TILLY, *disant peut-être moins ce qu'il pense que le disant pour contrarier M. de Condorcet.*

Réputation usurpée !

TOUT LE MONDE.

Oh ! oh !

M. DE TILLY, *vivement.*

Réputation boursoufflée, si vous voulez. Il n'est pas de femme en France qui n'ait pris un chalumeau pour souffler dans cette bulle de savon et l'arrondir. Sans Sophie, Mirabeau existait-il ? L'audace de son enlèvement, l'éclat qu'en fit M. Le Monier ; cet amour suprême ; ce qu'on a lu d'une correspondance brûlante, tout cela a gagné le sexe, et quand Mirabeau a ouvert la bouche il n'est devenu sitôt un Démosthènes que parce qu'il avait fait du Bussy Rabutin.

MADAME DE SAINTE-AMARANTHE, *attaquant M. de Tilly en douceur.*

C'est peut-être un peu à cause de cela qu'un

particulier fort connu lui en veut ; car enfin c'est chasser sur ses terres.

M. DE TILLY, *s'adressant à madame de Sainte-Amaranthe avec un coup d'œil, un ton de voix et un air à faire rentrer une femme sous son éventail, s'il y avait lieu.*

Est-ce qu'il y a chassé ?

TRIAL, *assez haut pour être entendu, assez bas pour rester poli.*

M. de Tilly lui pardonne plus de chasser sur les terres de la galanterie, que de tirer à bout-portant sur tous les blasons.

M. DE TILLY, *comme si Trial était à une lieue de distance, placé dans une vallée et qu'il fût lui, monsieur le comte, sur une montagne.*

Hein ! Que dit-on là-bas ? M. Trial, avez-vous parlé ?

M. RICHARD *s'apercevant que le rouge monte au visage de Trial et s'interposant.*

C'est votre diantre de système, Fleury, qui

a fait des petits. Je rétablis la question (*à M. de Tilly.*) Vous dites que ce sont les femmes qui ont fait la réputation de Mirabeau... ah ça! et son talent?

M. DE TILLY.

Je dis qu'à Paris il n'est pas mal de commencer sa réputation avant son talent, et que Mirabeau doit beaucoup....

M. RICHARD, *interrompant d'une façon toute doctorale.*

Aux chapeliers.

ÉMILIE, *sans avoir l'air d'y toucher.*

Parlez-vous de ses dettes?

M. RICHARD.

Je parle d'une dette de reconnaissance.

M. DE TILLY, *haussant les épaules.*

Voilà de vos folies!

M. RICHARD, *se tournant froidement vers un jeune homme vêtu de noir, qui sans trop faire attention au sujet de l'entretien, grattait quelque chose de tendre sur les touches d'un clavecin.*

N'avez-vous pas un oncle à Dôle?

LE MUSICIEN, *nonchalamment, le corps à demi tourné, les pieds sur les pédales.*

Oui, monsieur.

M. RICHARD.

Il était conseiller à la Chambre des comptes?

LE MUSICIEN, *de même.*

Vous paraissez bien instruit, monsieur.

M. RICHARD.

Il a été gravé en costume de ville, par un mauvais artiste de province; un drôle qui n'a jamais su tenir le burin! d'après un émail de?.....

LE MUSICIEN, *très-surpris, quittant les pédales et se retournant tout-à-fait.*

Parbleu, monsieur, vous êtes sorcier! Cette gravure n'a pas été plus loin que la famille, et voici l'émail de mon oncle sur ma tabatière.

TOUT LE MONDE.

Voyons. — Passez-moi la tabatière. — Pardon. — Mais il n'est pas mal pour un conseiller! — Il est fort gracieux pour un oncle! — Eh bien, chevalier?

M. RICHARD.

Eh bien, sachez-le tous; c'est le chapeau de ce digne oncle, dont je prie chacun d'admirer l'émail, c'est son chapeau, dis-je, qui a servi d'escabeau à la gloire de l'aîné des Riquetti.

Qu'on juge si, après cet avant-goût, chacun se récria, si chacun demanda l'histoire du chapeau du conseiller de Dôle. Alors le chevalier

Richard, croisant ses jambes, ce qui annonçait qu'il en aurait pour un peu de temps :

— Vous saurez donc, messieurs et mesdames, que le premier président de la chambre des comptes de Dôle, M. Le Monier, dont je possède le portrait sous le numéro huit mille et quelques, que ce premier président, dis-je, est d'un tempérament fort bilieux, qu'il a des principes d'une grande sévérité et des préventions extrêmes ; avec une tournure d'esprit pareille il est d'autant plus implacable dans ses ressentimens qu'il passe sa vie entre les chiffres, qui ne mentent jamais, et le digeste, qui ne doit jamais mentir, ce qui ne l'a pas empêché d'être un excellent père à sa façon, c'est-à-dire qu'il a donné à la patrie une fille bien constituée, *éduquée* avec rectitude, sur l'honneur de laquelle il veillait comme sur les deniers de l'Etat, appliquant à ses fonctions de père l'esprit de judicature et d'arithmétique, regardant la paternité comme une charge à vie, et les enfans comme des cliens à qui on doit

tout, excepté l'indulgence, plaçant enfin le bonheur domestique entre une balance et une équation.

Les chiffres et les codes sont très-bons pour faire sa propre fortune ou régler celle des autres; mais les apporter dans la famille, c'est jeter de la poussière de marbre sur des semailles récentes. Pour former une bonne nature de femme, il est une vie de sentiment qu'il faut lui enseigner, la vie des caresses et des tendres affections. Heureusement mademoiselle Le Monier avait une digne mère : elle en apprit la grace et la sensibilité, qu'elle put mêler à temps à l'énergie rectiligne de son père.

Malgré ses principes, M. le premier président n'était pas tellement hors des choses de ce monde qu'il ne se fût aperçu du caractère complexe de mademoiselle Le Monier, et qu'il ne se fût dit que, si la sensibilité rend l'énergie malléable, l'énergie pourrait bien rendre la sensibilité tenace. Il s'agissait de savoir à quelles proportions sa fille possédait chacune des parties

composées : dans le doute, et pour en finir avec sa responsabilité et obvier à tout inconvénient, il pensa à la marier avec un officier aux gardes françaises.

M. le comte de Bersillain s'était fait présenter chez le magistrat avec des idées d'hyménée. Dans la province nul parti n'était plus distingué; il possédait ces grands avantages de la fortune qui décident assez des qualités personnelles d'un gendre, et il avait ces qualités personnelles comme surcroît : ce fut lui qu'on choisit.

Les paroles étaient données de part et d'autre; mais, au milieu de ces arrangemens de famille, mademoiselle Le Monier n'avait pas encore dit son avis, et jamais fille au monde ne tint plus qu'elle à en avoir un. M. le comte de Bersillain, qui peut-être s'était aperçu de cette circonstance du caractère de sa future épouse, et qui d'ailleurs avait trop de délicatesse pour consentir à devoir la main de la jeune personne seulement à des raisons de convenances,

demanda et obtint d'elle une entrevue à l'insu du père.

Là, s'expliquant en galant homme, il déclara qu'il ne voulait l'obtenir que d'elle-même et non de l'autorité de ses parens; il lui dit que, dans le cas où elle ne serait pas portée à cette alliance, que si même elle pensait que le bonheur de l'un ou de l'autre n'y fût pas attaché, il prendrait sur lui de rompre, en mettant tout le blâme de son côté, pour éviter ainsi à celle qu'il avait choisie dans sa pensée et qu'il aimait déjà, tous les désagrémens de la sévérité trop connue de son père.

Touchée de la franchise et tout à la fois de la tendresse d'un tel procédé, et autant entraînée peut-être par cette démarche estimable que dominée par la crainte de M. Le Monier, la jeune fille répondit :

—J'obéirai à mes parens : le noble caractère de M. le comte me fait espérer que nous trouverons tous le bonheur dans cette union.

Un tel langage, dans la bouche d'une jeune

fille, équivaut à une déclaration en règle chez un homme : M. de Bersillain se mit à presser un mariage désiré.

Le moment solennel approchait, et, la veille de la signature du contrat, M. le président invita à une soirée d'apparat toute la magistrature de Dôle.

LE MUSICIEN.

Mon oncle y était : je sais cela ; mais comment avez-vous pu ?....

M. RICHARD.

Mon Dieu ! il suffit que votre oncle ait eu la fantaisie de se faire graver une fois.... Je sais même que ce soir-là monsieur votre oncle n'était pas chez M. Le Monier avec des intentions qui fussent à votre avantage : il fit le galant tout le temps du bal auprès d'une demoiselle Gardès, proche parente de monsieur le curé actuel de Notre-Dame de la Platrière à Lyon.

(Nous nous regardâmes tous.)

LE MUSICIEN.

Mais c'est que c'est cela ! c'est bien cela ! Heureusement qu'il ne s'est pas marié.

M. RICHARD.

Heureusement pour vous, qui en héritez, mais non pas pour lui; car mademoiselle Gardès fait maintenant le bonheur de....... de....... attendez....... un conseiller d'état qui possède un joli château au petit village de Talans en Bourgogne, et qui s'est fait graver en 1782 par..... Allons, je perds la mémoire aujourd'hui. Bref, je l'ai sous le numéro dix mille deux cent deux.... Ah ! je sais, il s'est fait graver par Frussote.

M. DE TLILY.

Mais le chapeau ? le chapeau ?

CHOEUR GÉNÉRAL.

Oui, le chapeau, s'il vous plaît.

M. RICHARD, *qui avait décroisé ses genoux, les croisant de nouveau.*

L'oncle de la chambre des comptes cherchant à plaire, résolut de se mettre flambant neuf des pieds à la tête : il voulut avoir surtout une coiffure à succès; mais, reconnaissant l'insuffisance de son goût pour les modes, le matin même de l'invitation il alla prier un de ses amis, M. Valdaon, de le diriger dans ces choses importantes.

M. Valdaon, qui savait en quelles intentions son ami songeait à sa parure, compatissant aux faiblesses amoureuses, l'aida dans ses emplettes, parmi lesquelles se trouvait un chapeau galant, de ces chapeaux qui ne sont point destinés à couvrir la tête, dont l'intérieur avait alors une riche doublure de moiré, bleu porcelaine, vermicelé d'or; et, pour être sûr que ce serait tout-à-fait bien, il donna, lui Valdaon, son propre chapeau pour modèle : M. le conseiller eut le pareil.

Or c'était d'autant mieux à celui-ci de se montrer obligeant envers un convive qui devait faire honneur aux salons de M. Le Monier, que la haine héréditaire la plus acharnée, fondée dans l'origine sur des rivalités de succès de Barreau, divisait depuis longtemps les deux familles Le Monier et Valdaon, qui du reste n'avaient que des motifs de s'estimer et s'estimaient en effet, tout en se détestant et en se contrecarrant à chaque occasion favorable.

Mademoiselle Le Monier ne partageait pas cette haine; mais elle n'avait révélé à personne au monde son irrévérence pour l'opinion de famille, si ce n'est à celui qu'elle intéressait le plus, c'est-à-dire que M. Valdaon et elle s'aimaient fort. Où s'étaient-ils vus? Mademoiselle Le Monier était gardée à vue; s'écrivaient-ils? Toutes les lettres passaient sous les yeux du père. Ceci est encore un mystère que les amans seuls peuvent expliquer; quant à leur tendresse mutuelle chacun en comprend le motif par la

vieille et toujours nouvelle raison du fruit défendu.

La fête du président fut magnifique. Outre la magistrature, tout ce que Dôle a de mieux était là. L'épée avait accepté l'invitation de la robe, et la robe et l'épée se piquèrent d'émulation, l'une pour recevoir, l'autre, pour répondre à l'honneur d'être si bien reçue.

Nulle circonstance particulière ne se fit remarquer à cette soirée, seulement quelqu'un observa que mademoiselle Le Monier, après avoir pris à part mademoiselle Gardès (la dame aimée du conseiller), lui parla vivement : ses yeux suppliaient, ses mains se joignaient avec instance; mais au bout d'un moment, il pensa que tout ceci n'était qu'un jeu, mademoiselle Le Monier s'étant montrée aimable, gaie, bruyante, folle même, de façon qu'il dit avec toute la compagnie : — Voilà certes une petite fille bien heureuse de se marier; comme elle est gaie!

Je vous prierai de remarquer en passant, que

ce « comme elle est gaie » n'est pas d'un observateur qui ait jamais su descendre au cœur des femmes : une fille qui se marie et qui est heureuse de se marier, ne rit point, ne fait pas d'esprit; elle n'est pas même aimable. Oh! qu'elle connaît bien mieux tout le petit manège du bonheur! S'il y a une réjouissance autour d'elle, il en est une autre en elle-même qui la surpasse, et alors que le joyeux éclat du dehors trouble la fête qui se donne dans son ame, elle boude à la première; et quand on croit qu'elle lui rit, ce rire est une grimace. Méfiez-vous de la bruyante joie des jeunes filles qu'on va marier. Tenez, dans ma collection de portraits, toutes les figures de ceux qui ont eu la vie heureuse ne rient que de l'œil, les lèvres sont closes comme si elles mettaient le cadenas pour fermer leur trésor à tous.

Je reviens :

La solennité des fiançailles était fixée, le notaire mandé; voici venir le jour de signer le contrat, l'on en est à la veille : M. Le Monier

a dit l'adieu du soir, et madame Le Monier, qui couche dans la même chambre que sa fille, s'est endormie heureuse du bonheur de chacun.

Tout à coup un bruit de porte qui se ferme avec fracas se fait entendre. Madame Le Monier, réveillée en sursaut, se lève à demi : — Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il ? s'écrie-t-elle avec crainte en voyant sa fille debout ; mon enfant, te trouves-tu mal ?

— Non, ma mère, répond celle-ci avec un calme empreint d'une résolution extraordinaire ; le bruit que vous avez entendu vient de M. Valdaon qui a passé la nuit avec moi et qui s'en va, il a même oublié son chapeau ; je vais le lui porter.

Et la jeune résolue tient en effet un chapeau à la main tout en faisant le mouvement d'aller le rendre.

Qu'une mère se figure l'état de madame Le Monier en entendant cet aveu si hardi, en

voyant cette démarche audacieuse; car sa fille paraît en effet marcher après quelqu'un, comme si elle allait rendre le chapeau. Elle se lève et suit cette malheureuse enfant qu'elle croit dans le délire et qui court devant sa mère appelant hautement : « M. Valdaon! M. Valdaon! » Alors, madame Le Monier silencieuse un moment par crainte de son mari, ne peut plus se contenir, elle pousse des cris, sa fille appelle plus haut encore : « M. Valdaon! M. Valdaon! » et M. Valdaon, vous le pensez bien, n'avait garde de paraître, si vous avez deviné la ruse du chapeau. A la voix de la mère, aux appels de la fille, chacun s'éveille; tous sont sur pied : la scène s'éclaire, on apprend qu'un séducteur s'est introduit dans la maison; les domestiques saisissent des armes, et au milieu du désordre arrive M. Le Monier; instruit par la confusion même du motif qui la cause, entendant prononcer un nom détesté, il s'empare d'un fusil, marche devant ses gens, parcourt les appartemens, le jardin, crie,

apostrophe, jette sa voix en vaines menaces, et revient furieux de n'avoir rien trouvé.

Vous vous rappelez tous, mesdames et messieurs, les Mémoires intéressans du célèbre Loiseau de Mauléon sur cette affaire; jamais avocat en renom n'eut à défendre une cliente plus digne de l'intérêt général. Cette fille qui, prisonnière dans un couvent, et voyant son amant accusé d'un rapt, mit autant d'énergie à le défendre que son père montra d'animosité à le poursuivre, attendrit toutes les ames sensibles; et quand ce père sans miséricorde voulait traîner M. Valdaon sur l'échafaud, cette fille consentant à le sauver aux dépens de son propre honneur, se chargeant seule de la séduction, et ne craignant pas d'avouer tout-haut les moyens hardis qu'elle avait employés pour contraindre son père à une réconciliation, cette fille, voyez-vous, fit une sainte cause d'une cause que semblait blâmer la morale. Vous vous souvenez de l'éloquence adroite de ses lettres, de leur touchante sensibilité, de ces expressions

qui auraient dû aller à l'ame d'un père offensé et désarmer sa colère; vous vous rappelez combien cette persévérance audacieuse et digne à la fois, fière et respectueuse en même temps, la rendit l'objet de l'attention de tous, et vous savez si les vœux d'une jeune fille de vingt ans devinrent les vœux de la France entière.

L'implacable président résista seul, et, pendant l'espace de plusieurs années il traîna de tribunaux en tribunaux ce procès scandaleux. Vainement la bonne madame Le Monier saisit-elle toutes les occasions d'adoucir la colère de son mari : partagée entre ses devoirs d'épouse et son amour de mère, torturée par les douloureuses secousses qu'elle eut à éprouver, elle succomba après une longue maladie....

M. DE TILLY *impatienté.*

Mais, chevalier, vous nous aviez promis autre chose. (*Montrant Emilie.*) Voyez ! vous faites pleurer cette enfant; vous attendrissez ces dames, et quant à nous, qui attendons com-

ment du chapeau vous en arriverez au fait de la réputation de Riquetti....

M. RICHARD.

Quoi! vous ne voyez pas, vous ne devinez pas le reste? Madame Le Monier est morte; le père s'acharne plus que jamais; il ose outrepasser dans sa résistance le terme que la loi met à son autorité sur sa fille. Le parlement de Paris intervient, et, suppléant au consentement paternel, permet le mariage entre les jeunes gens alors majeurs; il règle même sur les biens du père la dot de la demoiselle. Ce père *impardonnant* cherche une vengeance : il se remariera; il aura des enfans : il sera vengé! il sera heureux!... mais il se trompe sur les enfans, sur la vengeance, il se trompe plus encore sur le bonheur : il épouse Sophie; Sophie sera séduite par Mirabeau.

Or déduisez :

Mademoiselle Le Monier va se marier, elle s'est témérairement engagée, elle veut rompre;

comment s'en tirer ? un chapeau intervient. S'il y avait un drame à faire, intitulé : *Le Monier et Valdaon*, le chapeau n'en serait-il pas la péripétie ? N'est-ce pas le pot de fleurs dans le *mariage* ? Ce chapeau n'est-il pas aussi nécessaire aux secondes noces de M. Le Monier que le bandeau, le sceptre et le billet de la *Sémiramis* de Voltaire ? Quelle scène que celle du chapeau ! Quelle nuit ! Quel appel que celui de la fille ! Quel audacieux cri que celui-ci : « M. Valdaon ! M. Valdaon ! » Et ce témoin qu'elle tient, ce feutre qui l'accuse et qui la sauve ! quel pittoresque ressort ! Le chapeau est entré dans la destinée de Mirabeau, puisque de déduction en déduction le chapeau conduit à Sophie. Sixte-Quint n'eut pas de *Pater noster* plus avéré ; ni Albéroni embrassant le fémur du duc de Vendôme. Avouez du moins que c'est un grand fait collatéral de la destinée, et...

M. DE TILLY *vivement*.

Quand je vous disais qu'il conterait des folies.

M. DE CONDORCET, *moitié riant d'abord, puis plus sérieusement :*

Mais non pas, non pas ! l'œuf de la réputation de Mirabeau est dans l'achat de M. le conseiller de Dôle. Les incidens sont peu de chose dans la vie commune; ils deviennent les ennemis ou les protecteurs des hommes extraordinaires. A la loterie de ce monde, le génie obtient le quine où le vulgaire ne gagnerait que l'ambe : ce qui n'est qu'un faible roseau dans la main de celui-ci, est la verge de fer qui soutiendra cet autre. Tout est réglé d'avance dans la vie terre à terre : pour l'homme ordinaire, un caillou est un caillou; il s'y heurte, il rentre chez lui, il s'empaquette de linge, il souffre ou il guérit, qu'importe ! Cervantes est esclave; il s'ennuie, il marche, une brique le blesse au pied, il rentre, il écrit : il a fait *Don Quichotte!* Christophe Colomb, qu'une exacte observation de la longitude guide dans sa route, à quoi

doit-il le Nouveau-Monde ? à une théorie qui, par une chaîne de vérités non interrompue, remonte à des découvertes faites dans l'école de Platon. Pour un autre que Mirabeau, un président est un magistrat qu'on salue, un chapeau, un objet avec lequel on le salue; pour Mirabeau c'est le germe d'un grand scandale, qui le poussera à la Bastille, qui lui fera ronger son frein de colère, qui le révoltera contre l'autorité dont il sondera les fondemens, qui lui composera un trésor de fureur et de verve; et Sophie et Valdaon, et la fille et le père, et la femme et le parlement, et les plaidoyers scandaleux, et les lettres d'amour, et les requêtes au conseil et l'oncle de Dôle et le chapeau, tout cela est la mixture broyée au grand pilon pour Mirabeau, pour l'orateur populaire.

M. DE TILLY.

Mettez au grand pilon, et, pour faire corps avec la sublime mixture, cette épitaphe par anticipation :

Passans, plaignez le sort de Mirabeau l'aîné,
Plus de discours, plus de harangue,
Il va mourir empoisonné;
En dinant, l'autre jour, il s'est mordu la langue.

M. DE POUJAU, *qui n'a rien dit jusqu'à présent.*

Voilà qui est un peu au jus de citron, par exemple.

TRIAL *se possédant à peine.*

Monsieur! monsieur!.... cette épigramme,... ce n'est pas devant M. de Mirabeau qu'on oserait....

M. DE TILLY.

Mirabeau!... Mirabeau!... mais c'est comme une terre sablonneuse: ça boit l'injure.

M. DE CONDORCET *avec force, donnant du corps à son filet de voix et espaçant ses syllabes.*

Pour-vous-la-ren-vo-yer-en-vol-can!

M. DE TILLY *agitant ses mains et s'efforçant de rire.*

Au feu! au feu!

MADAME DE SAINTE-AMARANTHE *au chevalier Richard.*

Ma foi, mon pauvre ami, votre chapeau n'a rien racommodé.

M. RICHARD.

En ce cas, adieu; je vais prendre mon bonnet de nuit.

C'était le moment de partir : tout le monde s'en alla. Depuis cette soirée, M. de Condorcet ne parut plus dans la maison, et je crois que M. le comte de Tilly et lui se voyaient de très-mauvais œil.

IV

—

Les intermèdes de Charles IX.

—

Quelques jours avant la célèbre fête du Champ-de-Mars nous eûmes la visite du grand orateur; visite officielle en compagnie d'amis ou plutôt d'admirateurs dévoués qui lui servaient d'aides-de-camp.

Nous savions à l'avance qu'il venait nous demander *Charles IX*, et, au premier moment, toute la Comédie-Française voulut se trouver à cette séance, nos dames surtout y tenaient; le grand costume était préparé, et peut-être même les palmes étaient prêtes; car à toute cette première phase de la révolution, la France avait un grand esprit d'apparat, de procession, et de mise en scène; Molé d'ailleurs, Molé était saisi d'enthousiasme pour Mirabeau, et qui n'a pas été sous l'impression de l'enthousiasme de Molé ne peut se rendre compte de la puissance de ce diable d'homme quand il s'avisait de monter sur le trépied. Molé regardait Mirabeau comme un artiste en paroles, comme un admirable fabricateur de sons, comme un sublime musicien sans notes: le Gluck du discours parlé, et je suis sûr que s'il n'avait été Molé il aurait voulu être Mirabeau; son compliment au célèbre comte lors de l'immortel discours sur la banqueroute prouve cette pensée. Il était à l'Assemblée

nationale le jour où fut trouvé d'inspiration ce beau mouvement d'éloquence; la voix, les gestes, l'organe de Mirabeau, ce feu, cette phrase abondante, cette grande et terrible image du gouffre entr'ouvert, cette main qui, roidie et effrayée, se portait en avant pour désigner les profondeurs de l'abîme, tandis que l'autre s'attachait à la tribune avec l'action d'un homme qui saisit sa planche de salut; enfin, ce qu'avait d'habile ou d'inspiré cette entraînante action oratoire, tout frappa le grand comédien d'étonnement et de stupeur; quand Mirabeau descendit de la tribune, Molé trouva le moyen de s'approcher de lui : — Ah! monsieur le comte, lui dit-il, quel discours! quelle voix! quels gestes! mon Dieu! mon Dieu! que vous avez manqué votre vocation!

Mais malgré l'en-train de Molé et malgré le désir de la plupart de nos jolies camarades, un avis sage et prudent dut prévaloir. La position de la Comédie-Française devenait de plus en plus délicate, et de plus en plus difficile : nous

ne pouvions être rien de tranché, mais quelque chose de toutes nuances. Il fut convenu que l'honneur que nous faisait monsieur le comte serait tout simplement regardé comme une démarche d'amateur aimant le spectacle; que les comédiens de semaine le recevraient et lui répondraient sur ce pied-là, afin que les paroles dites de part et d'autres, n'eussent ni la solennité ni la portée qu'évidemment on voulait leur donner, et qu'elles n'engageassent pas au-delà d'une simple conversation.

M. de Mirabeau vint donc et demanda *Charles IX* pour ses députés provençaux, et cela à l'occasion de la fête de la fédération.

Sans entrer dans les détails d'une conversation où je n'assistai pas, voici l'à-peu-près de la réponse de la Comédie-Française.

Nous nous étions mis en règle de pièce de circonstance, nous devions jouer *le Journaliste des Ombres* ou *Momus aux Champs-Élysées*, du jeune Aude. *Charles IX* n'avait aucun rapport à la fête, bien loin de là, *Charles IX* causait

du désordre, alimentait le scandale, irritait les passions : la cérémonie du Champ-de-Mars devait être un jour de fraternité et de réconciliation; il fallait éviter tout ce qui pouvait réveiller l'esprit de parti; il était donc sage de supprimer, précisément ce jour-là, l'ouvrage de Chénier, d'autant que l'auteur avait manifesté l'intention de ne point laisser jouer sa pièce pendant l'été. En dernière raison, la Comédie-Française étant responsable des ouvrages qu'elle offrait, devait être juge de l'opportunité d'une partie de son répertoire, à moins qu'elle n'eût la main forcée et qu'elle ne pût répondre à l'accusation de scandale dont une de ses pièces pourrait être le motif, par l'inflexibilité des désirs du public, bien péremptoirement manifestés.

On voit que nous évitâmes de parler de l'interdit de la cour, c'eût été mettre le feu aux étoupes; la cour! quelle occasion de tonner pour l'orateur!

— Mais, messieurs, dit Mirabeau impatient

d'en terminer, et s'adressant plus particulièrement à Dazincour, pensez-vous être en droit de refuser ainsi la pièce que je suis chargé de vous demander.

A quoi notre camarade répondit :

— La démarche que monsieur le comte fait auprès de nous atteste notre droit. Il n'y aurait point de demande à nous adresser si l'on ne nous regardait comme juges en cette affaire.

— Et d'après ce droit, vous refusez *Charles IX* aux fédérés provençaux ?

— Nous ajournons *Charles IX* pour des motifs que doit apprécier monsieur le comte et que nous le supplions de soumettre à messieurs les fédérés; nous offrons à eux et au public, une pièce pleine de nobles sentimens, de sentimens français, de patriotisme... .

— Votre dernier mot sur la pièce de Chénier, je suis ici pour avoir la pièce de Chénier; refusez-vous *Charles IX*..

— Ma foi, répondit Bellemont, semainier

pour un de nos camarades, nous ne jouerons l'ouvrage que si le vœu du public se manifeste.

— Cela suffit, dit M. le comte de Mirabeau en s'en allant.

En effet, deux jours après le vœu du public se manifesta.

La veille du 14 juillet 1790, les députés provençaux envoyés à la fête de la fédération, nous écrivirent eux-mêmes pour nous demander *Charles IX*; nous n'avions pas d'autre réponse à faire que celle donnée à leur commettant: nous leur en offrîmes une seconde édition avec toutes les précautions de politesse, de respect et d'ornemens que put fournir le vocabulaire du comité.

Nos fédérés étaient un peu gâtés par les civilités que toutes les corporations de Paris leur avaient faites; ils crièrent à la mauvaise volonté, et promirent d'en venir demander raison à ciel découvert; mais en convives trop fêtés ils furent obligés de remettre.

Le 21 de ce mois mémorable, au moment

où le rideau se levait pour jouer *Epiménide*, Naudet, Talma et mademoiselle Lange étant en scène, MM. de Provence se trouvèrent à leur poste, et nous tinrent parole. La toile n'était pas à dix pieds au-dessus des planches, qu'ils s'écrièrent de plusieurs points, demandant *Charles IX*. Un de ces députés ne s'en tint pas même à l'improvisation; il avait rédigé tout un discours; il demande le silence, l'obtient et fait une lecture de deux pages; tout cela était bien tourné, bien patriotique, bien oriental, aussi à peine conclut-il que dans toute la salle on reprend en chœur : — *Charles IX! Charles IX!*

Naudet, en homme qui comprend combien la circonstance est difficile, donne au public de respectueuses, mais de dignes explications. Les cris augmentent; on accuse le patriotisme des comédiens. Naudet réplique qu'une indisposition de madame Vestris empêche de jouer la pièce, et que Saint-Prix est retenu par un érésypèle à la jambe. Le public ne se paye point

de cela : les cris redoublent. Il faut rendre justice à Talma, il resta calme jusqu'au moment où plusieurs voix prononcèrent le nom de ceux qui, disait-on, réglaient la conduite du Théâtre-Français, et faisaient du répertoire un instrument de leurs passions. Naudet, homme de cœur, mais qui, ayant servi en brave, avait pris les habitudes de supporter moins patiemment le tumulte, allait peut-être s'emporter, et Dieu sait où aurait été la colère de la foule, cette grande colère, qui met dans chaque individu le courroux de tous, lorsque Talma s'avançant :

— Messieurs, madame Vestris est en effet incommodée ; mais je pense qu'elle jouera, et qu'elle vous donnera cette preuve de son zèle et de son patriotisme. Quant au rôle de Saint-Prix, on le lira.

Après ces paroles et cette promesse, le tumulte s'apaisa ; on put continuer *Epiménide*, et ce fut le premier intermède de *Charles IX*.

La comédie, ainsi acculée, se mit en disposi-

tion de donner aux amis de Mirabeau la pièce tant désirée. Madame Vestris, sœur de Dugazon, fit un effort sur elle-même, et Grammont étudia l'ensemble du rôle de Saint-Prix, pour s'en tirer du moins en passable lecteur.

Le 24, nous affichâmes la pièce litigieuse.

Peut-être ici se présentera-t-il un doute à l'esprit de ceux qui parcourent ces souvenirs; peut-être quelques objections seront-elles faites à la Comédie-Française opposante. Je vais au devant de tout : j'ai à cœur de répondre, et particulièrement à cœur d'éclaircir une partie si embrouillée de notre histoire, et dont il est impossible de se rendre compte, si l'on n'a pas été de la Comédie-Française, et même de la partie agissante de notre société.

Quoi, dira-t-on, vous avez un ordre du roi de ne point jouer *Charles IX*, cet ordre est votre grande raison, et vous ne l'opposez point à Mirabeau? Et quand le public, ou, si vous l'aimez mieux, les fédérés vous demandent *Charles IX*, malgré l'ordre obtenu par les évêques,

vous vous mettez en disposition de jouer la pièce, et cela sans avoir recours aux gentilshommes, sans vous retrancher devant la volonté du souverain?

L'objection est juste. Voici maintenant le tableau de notre situation et ce tableau est notre réponse.

Naguère nous étions comédiens ordinaires du roi; une loi nouvelle venait de nous placer sous le gouvernement de l'Hôtel-de-Ville; mais nous ne cessions pas cependant d'appartenir à Sa Majesté, qui nous donnait encore ses ordres par l'intermédiaire des gentilshommes de la chambre. A qui devions-nous obéissance? A la municipalité, notre nouvelle maîtresse? Mais jusqu'où l'était-elle? Quelle était sa part dans ce compte à demi avec le roi? Comment expliquer notre double position? Quel embarras pour des comédiens, de tous les hommes les hommes les moins légistes! Quel embarras que celui d'une société placée entre le pouvoir nouveau du maire de Paris et l'ancien pouvoir de M. de Duras! Et

s'il y avait hésitation, comment dire au public en fureur : La pièce est défendue par ordre de la cour? Mais l'Hôtel-de-Ville, pensera-t-on, pouvait nous tirer de cet état perplexe; en se prononçant il mettait à couvert notre responsabilité. Justement, nous savions la pensée de l'Hôtel-de-Ville : c'était d'obéir aux intimations du parterre, et alors nouvelle difficulté! Comment aller porter le répertoire à la cour? car porter le répertoire, c'est demander s'il agrée ou s'il faut le changer; comment, dis-je, porter le répertoire au roi, avec l'inscription de l'ouvrage défendu par lui? N'était-ce pas dire à Louis XVI : Nous ne sommes plus à vous. Encore une fois, pour S. M. recevoir le semainier, c'était faire acte d'autorité sur le choix de nos pièces; c'était du moins aimer à entretenir un reste d'illusion : qui de nous aurait osé la détruire? Plusieurs comédiens tenaient leur état de la cour, d'autres y avaient placé leurs épargnes; si ces derniers pouvaient se moquer de leur fortune, les autres pouvaient-ils manquer à la

reconnaissance ? Entre les prescriptions d'une loi que nous ne comprenions pas bien et des usages anciens et des affections dues, comment nous décider ? Ces deux pouvoirs rivaux ne semblaient pas eux-mêmes avoir une idée bien nette de leurs droits respectifs. Notre situation nouvelle donnait donc large matière aux interprétations : par exemple, comment résoudre cette difficulté ?

Si le roi demandait à ses comédiens une pièce pour Versailles, le roi était dans son droit ; mais si la municipalité était aussi dans le sien en exigeant une des pièces de circonstance d'alors, et que le comédien jouât dans les deux pièces, supposez-les demandées en même temps, comment faire ? Où aller ? Le roi prierait-il M. Bailly de vouloir bien lui prêter un de ses comédiens ? La question paraît toute résolue aujourd'hui ; mais elle ne l'était point alors ; elle ne l'était pas pour le roi lui-même ; on sait s'il fut docile, et cependant il ne levait pas la défense de *Charles IX*. Pour nous, c'était plus

qu'un conflit, c'était un chaos, et, en attendant la lumière, nous étions dans la situation de ce personnage de Molière, qui, croyant que le cœur bat toujours à gauche, est fort étonné quand la médecine nouvelle lui dit : — Nous avons changé tout cela.

Notre système était donc et devait être de temporiser, de louvoyer même dans les cas difficiles, de faire enfin de l'opposition expectante; et, en attendant qu'il fût loisible aux grandes autorités de se dessiner en souveraines maîtresses, il fallait bien chercher une excuse dans le cas de force majeure.

La reprise de *Charles IX* eut le succès qu'on peut imaginer. Grammont lut avec intelligence le rôle du cardinal, et Talma, plus beau que jamais, demandé après la pièce, emboursa triple salve.

Il ne faut pas croire cependant que la soirée allât sans un peu de tempête. L'ouvrage de Chénier avait le privilége de la déchaîner, et,

bien que les vœux d'une grande partie du public fussent remplis, l'orage gronda plus d'une fois. L'ancien et le nouveau parterre avaient souvent des prises ensemble : ce soir-là, plusieurs vers furent ballottés entre les deux camps; mais ce fut particulièrement à propos d'une loi de théâtre que toute la salle trouva maille à partir.

Cette loi exigeait que les hommes restassent découverts pendant toute la durée du spectacle; c'était une loi bien entendue de politesse et de commodité; mais les civiques chapeaux ronds ne l'entendaient point comme les gothiques chapeaux à trois cornes, et il était dans les droits de l'homme de gêner ses voisins. Aussi plusieurs entêtés s'obstinèrent-ils à ne point se découvrir; on leur en fit la guerre. C'était à ne pas s'entendre : plusieurs fois la pièce fut interrompue.

— Attendez un peu, M. le cardinal, il est question d'ôter la barrette à celui-ci, — disait

quelqu'un en désignant une large figure à l'œil vigoureux, et dont l'imperturbable coiffure ne bougeait pas; — attendez.

— Est-ce vous qui devez me faire faire le salut? répondait la fière masse de visage.

— Moi-même.

—Nous tous, s'écrièrent plusieurs personnes ensemble en menaçant.

Et alors on vit s'ébranler, s'élever et grandir un buste audacieusement ample, un rempart humain. Quelqu'un le connaissait : ce n'était encore que *le nommé Danton*; il fit le geste d'enfoncer son chapeau davantage, de le clouer à demeure.

—Ferme comme le chapeau de Servandony! s'écria-t-il avec l'air d'un nageur vigoureux qui fait la coupe dans une lame.

Or il faut savoir qu'alors on nommait une des tours de Saint-Sulpice le chapeau de Servandony.

Toute la salle éclata, et *le nommé Danton* fut conduit à l'Hôtel-de-Ville.

Nous donnâmes à cette soirée le titre de second intermède de *Charles IX*.

Chénier fut fort étonné de voir remettre sa pièce, et, ne sachant pas que nous avions eu la main forcée, il se plaignit hautement de nous, qui, malgré ses prières, l'avions joué pendant les chaleurs de l'été. Nous lui dîmes de s'en prendre aux instigateurs de troubles, qui nous étaient venus faire à leur tour un genre de prière auquel on ne résiste pas. Talma crut que nous voulions le désigner; il pensa qu'on le regarderait dans le public comme ayant monté cette tumultueuse comédie du 27 juillet, et, pour s'en disculper, il écrivit à M. de Mirabeau.

Voici sa lettre :

« Je recours à vos bontés, monsieur, pour
» me justifier des imputations calomnieuses que
» mes ennemis s'empressent de répandre. A

» les entendre, ce n'est pas vous qui avez de-
» mandé CHARLES IX, c'est moi qui ai fait une
» cabale pour forcer mes camarades à donner
» cette pièce. Des journalistes vendus affirment
» au public tout ce que leur malignité leur
» dicte. Si vous ne me permettez de dire la
» vérité, je resterai chargé d'une accusation
» dont on espère tirer parti. Je vous supplie
» donc, monsieur, de me permettre de détrom-
» per le public, que cent bouches ennemies
» s'empressent de prévenir contre moi.

» *Signé* TALMA. »

Mirabeau s'empressa de faire cette réponse :

« Oui, certainement, monsieur, vous pou-
» vez dire que c'est moi qui ai démandé CHAR-
» LES IX au nom des fédérés provençaux, et
» même que j'ai vivement insisté; vous pouvez
» le dire; car c'est la vérité et une vérité dont
» je m'honore. La sorte de répugnance que
» messieurs les comédiens ont montrée à cet

» égard, *au moins s'il fallait en croire les bruits*[1],
» était si désobligeante pour le public, et même
» fondée sur de prétendus motifs si étrangers
» à leur compétence naturelle ; ils sont si peu
» appelés à décider si un ouvrage, légalement
» représenté, est ou n'est pas incendiaire ; l'im-
» portance qu'ils donnaient, *dit-on*[2], à la de-
» mande et au refus était si extraordinaire et si
» impolitique ; enfin ils m'avaient si précisé-
» ment dit à moi-même qu'ils ne voulaient
» céder qu'au vœu prononcé du public, que
» j'ai dû répandre leur réponse. Le vœu a été
» prononcé et mal accueilli, à ce qu'on assure ;
» le public a voulu être obéi ; cela est assez
» simple là où il paie, et je ne sais pas de quoi
» l'on s'est étonné. Que maintenant on cherche

---

[1] Je ne puis comprendre ce « s'il fallait en croire les bruits. » M. de Mirabeau avait eu par lui-même connaissance de nos motifs : sans doute ce, on dit, est une manière d'atténuer son accusation.

(*Note de Fleury.*)

[2] Même remarque.

(*Note de Fleury.*)

» à rendre, vous ou d'autres, responsables » d'un événement si naturel ; c'est un petit » reste de rancune enfantine, auquel à votre » tour vous auriez tort, je crois, de donner » de l'importance. Toujours est-il que voilà » la vérité que je signe volontiers, ainsi que » l'assurance des sentimens avec lesquels, etc.

» *Signé*, MIRABEAU aîné. »

Voilà Talma bien justifié, bien blanchi, tout s'apaisait, quand une malheureuse phrase du journal intitulé : LES RÉVOLUTIONS DE FRANCE ET DE BRABANT, accusant notre camarade Naudet de gêner la liberté du théâtre et de frapper sur MM. Talma, Chénier et autres, va réveiller la colère de cet auteur ; il publie une lettre, une fort longue lettre, dans laquelle il parle d'outrages, de libelle, de lettres anonymes, ce qui ne nous concernait pas du tout, et ce qui ne pouvait concerner Naudet, garçon loyal et allant de franc-jeu, qui n'écrivait jamais rien sans si-

gner; il parle de calomnies auxquelles il n'opposera que sa conduite et ses ouvrages, ce qui est fort bien fait à lui et la méthode d'un honnête homme; mais ce qui pour la deuxième fois ne va pas à notre fait; et enfin il assure qu'il s'est vu contraint de porter des pistolets pour sa défense personnelle; ce qui est encore très-prudent et ce que nous ferions comme lui si, ainsi qu'il le déclare, nous étions menacés de coupe-jarrets; mais en quoi la Comédie-Française était-elle là-dedans pour quelque chose?

Et voilà cette lettre qui en provoque une autre de Talma, toujours à propos de cette même malheureuse phrase des RÉVOLUTIONS DE FRANCE ET DE BRABANT; mais cette fois notre camarade a le tort de rappeler une affaire vieille de six mois et qui devait être d'autant plus mise dans l'oubli que tout s'était terminé à la manière des honnêtes gens.

C'était agir imprudemment; mais Talma bon par lui-même autant qu'il était faible de caractère, recevait le pli qu'on voulait lui

donner. J'ai vu quatre ou cinq de ces hommes remarquables, qu'on pourrait appeler des emmagasineurs d'émotions ; nul d'eux n'était doué d'une volonté à lui. Tout à leur travail de recherches, ils y absorbaient les forces de leur nature sans en mettre rien en réserve pour l'usage ordinaire. Le réveil des grandes facultés de l'ame est presque toujours le sommeil du caractère, et sous ce rapport, Talma était un grand dormeur ; mais on se chargeait de le diriger dans son demi-sommeil ; sa bonne étoile ne l'avait pas encore guidé de ses clartés vers l'intéressante fille de Vanhove ; il venait de contracter ce premier mariage qui le mit d'abord dans une belle situation de richesse : trop belle ; car à ses amis dévoués se mêlèrent les courtisans ; il tenait table ouverte, on chantait ses louanges. Ceux qui peuvent se préserver des envieux ne se préservent pas si facilement des flatteurs : son faible était la réputation, on le poussa à faire du bruit ; le bruit a besoin d'échos, et pour chaque parasite c'était perpétuer

un couvert; il n'est pas un de ces messieurs à qui on donne le droit de salir sa nappe, qui ne se dise fondé de pouvoir de la renommée : la renommée ! Talma en rafolait, et certes il était louable de la chercher ; mais il ne devait pas publier sa lettre.

On porta cette malheureuse missive en assemblée générale. Pour moi, je n'en eus connaissance que quelques heures avant de délibérer, aussi comme ma colère était toute fraîche, elle fut la plus forte. J'ai toujours eu pour principe de ne jamais donner au public la connaissance de nos affaires ; je sais dans quelles malheureuses dispositions il est pour juger les comédiens : tout ce qui part d'eux est spectacle, c'est au théâtre qu'il nous faut des auditeurs et non dans nos maisons ; jouer devant le public et se démêler entre soi, jeter le rideau d'avant-scène sur nos querelles particulières comme sur les péripéties de nos auteurs, voilà ma règle de conduite.

J'attachai donc le grelot, et sur cette lettre,

bien que je regrettasse un comédien d'un riche avenir, je proposai l'expulsion de Talma, et à la presque unanimité un arrêté conforme à ma proposition fut pris à l'instant.

Je vais ici relever une erreur qui s'est glissée dans *l'histoire du Théâtre-Français pendant la révolution;* les deux écrivains à qui nous devons cet ouvrage, d'ailleurs si estimable, ont eu de mauvais renseignemens sur un fait qui me concerne et qui est aussi relatif à Dugazon.

On y raconte que lors de cette séance décisive, je pris la parole pour provoquer la mesure qui devait frapper notre camarade en commençant ainsi mon acte d'accusation :

Messieurs, je vous dénonce une CONSPIRATION *contre la Comédie-Française.*

Sur quoi, ajoutent les mêmes écrivains, Dugazon entendant ce terrible exorde, se prit à imiter la voix rauque des colporteurs de journaux, et s'écria :

Voilà la GRANDE CONSPIRATION *découverte; c'est du curieux! c'est du nouveau!*

Certes, un début oratoire comme celui qu'on m'attribue, aurait mérité l'à-propos burlesque de Dugazon; mais je ne montai pas mon style si haut, je ne dénonçai point de CONSPIRATION, je n'ai jamais été pompeux en paroles, on le sait, et si quelqu'un parmi nous avait choisi ce style d'assemblée nationale, ce n'aurait pas été moi bien certainement. J'étais fort en colère; la discussion devait être sérieuse, très-sérieuse; Dugazon ne fit point de lazzi, ce fut avec zèle, ce fut avec force qu'il défendit la cause de Talma, et nous, parce que ce nouveau sociétaire nous parut un mauvais associé, nous l'attaquâmes franchement, en prose bourgeoise; nous devions croire que son existence à la Comédie-Française nous compromettait, et lui-même serait venu nous dire : « Vous avez raison, je le reconnais et moi j'ai grand tort, » que la même délibération eût été prise; le motif en est bien simple : quelques partisans de Talma avec leur zèle mal entendu, et une partie du public visaient à faire de l'artiste la cocarde

d'un parti qu'ils auraient arborée malgré lui-même; cette délibération nous parut juste pour ce qui s'était passé, indispensable pour ce qui pourrait se passer encore; notre séance fut animée, mais grave; Dugazon d'ailleurs, n'aurait point voulu plaisanter dans un pareil instant, et s'il l'eût essayé, je lui aurais proposé, ce jour même, ce que je lui proposai plus tard, pour un fait qui est la suite de celui-ci: or si Dugazon et moi ne mîmes pas l'épée à la main, on peut le croire, et Talma, aujourd'hui mon camarade et mon ami, est là pour le dire, Dugazon ne cria point : *Voilà la grande* CONSPIRATION *découverte, c'est du curieux! c'est du nouveau!*

De la première lettre de Talma, de la réponse de Mirabeau, de la lettre de Chénier, de la deuxième lettre de Talma, de notre délibération à propos de la lettre, se composa notre troisième intermède, intitulé : l'INTERMÈDE ÉPISTOLAIRE.

Nous avions prévu l'effet que produirait la

mesure vigoureuse que nous venions de prendre : l'Hôtel-de-Ville en fut bientôt instruit, et un ordre du maire de Paris, regardant notre arrêté comme non avenu, nous enjoignit de ne point nous séparer de notre camarade. On sait notre hésitation à propos de nos municipaux et de leur pouvoir récent : cette fois nous n'y voulûmes point croire. Quel était donc ce M. Bailly qui nous tombait ainsi des nues? Quel rapport pouvait avoir *l'Essai sur la théorie des satellites de Jupiter* et l'entente des affaires théâtrales? C'était se moquer! La Comédie avait ses règlemens; le droit d'expulser ses membres, en cas urgent, lui était acquis comme l'avait été le droit de l'admettre : le roi seul, ou les gentilshommes de la chambre pour le roi, pouvaient nous demander compte de nos délibérations, les sanctionner ou les modifier : c'était la route de Versailles que nous devions prendre, et non celle de l'arcade Saint-Jean. D'ailleurs nous aussi nous nous mîmes dans l'enthousiasme de l'opposition, et

ce n'est pas une des choses qui donne le moins de ressort au cœur de l'homme. L'opposition se chauffe aussi au feu de l'orgueil humain, et j'y ai vu se ranimer des cœurs de glace; l'opposition est un petit compliment que la vanité fait à l'énergie : il y a du ragoût; nous nous y plûmes. Le conseil de la commune nous attendit.

Mais le public prit plus vivement la chose. Nous pensions que Talma avait des partisans; nous lui découvrîmes un peuple : tout Paris s'occupa de nous. Le ton du jour était à la haine du despotisme : mille voix nous en accusèrent. On passait devant la Comédie-Française; on s'accostait avec la nouvelle; on se montait la tête, on s'agitait; tous nous désignaient avec les funestes adjectifs : d'*aristocrates*, d'*inciviques*; tous criaient à la jalousie; la plupart parlaient de s'adresser à l'assemblée nationale; on alla même jusqu'à faire une publique distribution de sifflets; des orateurs montaient sur les bornes de la place de la Comédie pour haranguer contre

nous. Quelques-uns de ces inquiets étaient de bonne foi ; d'autres jouaient un rôle. Les meneurs politiques voulaient du bruit, n'importe comment, n'importe où : celui-ci promettait quelques mois d'existence, on l'alimentait ; puis certaines têtes fortes avaient besoin d'un cirque, et non d'un théâtre : on battait en brèche le théâtre. Une franche réconciliation entre nous et Talma eût été un bon tour à jouer à tous ces gens-là; nul n'y songea.

Le 16 septembre, notre salle se trouva garnie comme un jour de gratis. Nous ne pouvions nous dissimuler qu'on s'y était donné rendez-vous; quelque chose nous avertissait qu'il y aurait un rude assaut à soutenir; aussi chacun de nous était-il à son poste. Pour moi, semainier, je pris le mien où je devais : à la bouche du canon.

Avant que la toile se lève, quelque bruit, des appels, quelques sifflets, c'est ordinaire: nous serions-nous trompés, ou n'est-ce qu'une hypocrite manière de prendre le LA? Les trois

coups se font entendre : notre orchestre part. Nous écoutons à travers la note : profond silence; seulement un long et sourd murmure qui ne nous présage rien de bon ; c'est le vent qui souffle dans les feuilles avant de briser l'arbre. Nous étions tous en noir, prêts à mourir sur nos chaises curules. Nos adversaires, quelques-uns des principaux du moins, se trouvaient aussi là. Dugazon, pâle et les cheveux un peu en désordre, pour y avoir porté fréquemment la main, se place près du manteau d'arlequin à droite; je suis posté à gauche. Aucun de nous ne se regarde d'un mauvais œil; dans l'anxiété d'un jugement suprême, toute colère est suspendue. Si nous parlons, nous parlons bas; c'est une voix comme celle qu'on prend dans un temple; une voix au diapazon du murmure : cela sert à faire mieux comprendre le terrible silence. Enfin l'archet pèse sur le dernier accord; heure suprême ! mon cœur bat : le signal est donné. Le rideau se lève.... non, l'aiguille à secondes n'est pas plus prompte :

mille voix, ou plutôt une seule, une formidable voix ébranle la salle : TALMA ! TALMA !

Ce fut un tonnerre ; je vins le braver : je parais, on fait silence ; je salue, on écoute ; je dis :

— Messieurs, ma société, persuadée que M. Talma a trahi ses intérêts et compromis la tranquillité publique, a arrêté à l'unanimité qu'elle n'aurait plus aucun rapport avec lui, jusqu'à ce que l'autorité en eût décidé.

A la façon dont j'ai laissé présumer que la salle était composée, on peut imaginer comment ce public-là reçut mon explication. Quelques rares amis m'applaudirent ; mais la multitude cria haro sur moi, haro sur la Comédie opposante, avec un bruit et des éclats qu'il me serait impossible de rendre. Les voix arrivaient à mon oreille, confuses, mais terribles ; tous ces mots entremêlés n'avaient qu'une menace. Je restai cependant pour écouter et répondre, lorsque Dugazon, qui trépignait de me voir là, s'élance du manteau d'Arlequin devant les

rampes. Le tumulte est suspendu : — Paix-là ! chut ! Eh bien ! eh bien ! nous rendez-vous Talma ? — Non, messieurs, non ! s'écrie Dugazon ; mais je viens déclarer que la comédie va prendre contre moi la même délibération. — Puis, se montant à mesure qu'il parle : — J'accuse toute la Comédie ; il est faux que M. Talma ait trahi sa société et compromis la sûreté publique ; tout son crime est de vous avoir dit qu'on pouvait jouer Charles IX, et voilà tout !

Ce coup de tête fut loin d'apaiser le désordre : à peine Dugazon a-t-il jeté son imprudent déni, qu'on se met à parler dans toutes les parties de la salle ; on se penche des secondes sur les premières pour se donner des explications ; un individu du coin de la reine dialogue avec un autre du coin du roi. Les mots se croisent, les menaces m'arrivent ; feu de peloton, feu de file ! les femmes s'épouvantent, elles crient ; on les rassure avec des accens à faire rentrer une meute ; chacun veut dire ses raisons ; on ne

s'entend plus : quel sabat! Un monsieur bien mis se place sur une banquette; c'est Sulleau, rédacteur d'un journal récent; il prend un air magistral, il parle, et, de sa voix de clairon il commande au silence de se faire; il contrefait les gestes, l'attitude et la mine grave des présidens de l'assemblée nationale, donnant la parole à l'un, l'ôtant à l'autre, criant à tous : — A L'ORDRE! A L'ORDRE! Je ne sais en vérité où il trouva la sonnette qu'il agitait! elle aurait pu servir à appeler les citoyens au feu, et c'était le cas.

Néanmoins je demeurai : je ne bougeai pas de la planche où j'avais arrêté le troisième salut, cherchant à démêler cet écheveau de paroles confuses; enfin je puis entendre que l'on me demande lecture de la délibération de la Comédie-Française. Je dis un mot à Delaporte; il était au trou du souffleur : en un clin d'œil j'ai notre délibération motivée; j'en donne connaissance; mais je ne vais pas jusqu'au bout : les éclats recommencent comme de plus belle,

et cette fois les voix ne restent plus en place, elles parcourent la salle. On comprend que la parole hostile, qui a été entendue en face, vient vous menacer de côté; on voit les loges se dégarnir, et se grossir l'orchestre; on voit le parterre se pousser vers la barrière et le vide se faire au pourtour. Je prévois une irruption; je crie à tue-tête : — Cherchez Dugazon! Commençons l'*Ecole des maris!* Dugazon ne se trouve pas; il a disparu. La salle est sens dessus dessous : toutes les femmes ont fui. Je distingue au milieu du parterre un point noir d'hommes amoncelés dont la tête disparaît : qu'est-ce donc que cela? Ce point noir s'ébranle, ondule, se creuse, se renfle, se creuse encore, se relève; un craquement de meubles brisés se fait entendre!!! J'ai deviné; je ne fais qu'un saut des rampes dans les coulisses, un saut que j'ai peine à concevoir encore : le saut de la barque de Guillaume Tell. Un éclat de banquette siffle dans l'air.... Je modifiai mon opinion sur le parterre assis; de ce moment là je trouvai

que ce n'était pas toujours une bonne chose.

Cependant le théâtre est escaladé; mais la force armée arrive assez à temps pour dénouer cette tragi-comédie et donner fin au quatrième intermède de *Charles IX*.

Je ne dois pas omettre une circonstance, qui prouve à quel excès fut porté le tumulte après cette harangue imprévue de Dugazon. Il resta assez long-temps en scène à côté de moi, et nous pûmes conférer ensemble à voix libre, sans qu'on entendît un mot de nos accords pour une petite promenade hors ville le lendemain matin.

Mon contradicteur accepta le cartel comme un homme qui a grand soif accepte un verre d'eau. Jamais Dugazon ne bouda devant le fer : le lendemain, à l'aurore, et pour la troisième fois, nous croisâmes l'épée.

Notre combat fut sérieux; je ne me le rappelle pas sans cette espèce de vertige qu'on éprouve quand on vient d'éviter un précipice,

et que l'œil peut encore en mesurer le bord : mon camarade faillit tomber sous mes coups.

Avec de courageuses dispositions, Dugazon apportait ce mouvement de verve et de nerfs qui le mettaient toujours au-delà du sang-froid, et, cette fois, il ne changea pas de nature. Il aimait à engager l'épée en tierce ; je le savais, et constamment j'évitais par des dégagés qu'il se mît dans cette position qu'il recherchait avec tant d'ardeur et de persévérance. Je vis à sa figure que je le contrariais assez vivement ; je le priai de se remettre, et lui offris, s'il y tenait beaucoup, de consentir à cet avantage auquel il attachait tant de prix ; aussitôt il se remit à sa tierce favorite : — Maintenant je vous attends, lui dis-je. A peine ai-je achevé qu'il m'attaque par un battement d'épée ; il se disposait à courir sur moi, mais j'avais dérobé le fer, et il se serait infailliblement jeté dessus. J'eus peur ; je le prévins, mais lui, saisi de cette faconde audacieuse qu'il apportait en tout et toujours, me presse vivement : ses coups se succèdent

avec rapidité, l'un n'attend pas l'autre, et le tout sans effet; car il ne songeait pas à voir quelle parade j'employais : c'était un contre de quarte qui, constamment, rencontrait son épée dans toutes les lignes. Il se désorienta au point qu'il ne lui vint pas à l'idée de tromper cette parade, ce qui était un coup d'écolier. Je le vis fatigué; un peu de repos lui était nécessaire : je le lui proposai; il accepta. Je piquai mon épée en terre, m'avançai vers lui, et lui dis avec beaucoup de sang froid que j'espérais qu'à cette seconde reprise il y aurait un résultat quelconque.

— *L'École des Rois* te portera malheur, ajoutai-je.

— Voyons si cette *école* ne sera pas celle des semainiers, répondit-il, en m'intimant de remettre l'épée à la main.

Je fus obéissant; et le voilà avec son éternelle tierce. Ma foi! je m'impatientai : j'aurais pu encore prolonger le combat; mais enfin, pour mettre un terme à ces attaques simulées,

à ces feintes auxquelles je ne répondais jamais, je l'attaquai moi-même par un menacé et dégagé dessous.... Je pâlis : heureusement le coup qui devait lui percer la poitrine porta dans son avant-bras. Mon épée s'était engagée dans la sienne. Je fus moi-même légèrement blessé à la naissance du poignet par suite de ce conflit.

Nous cessâmes. Le croirait-on? Dugazon trouva encore le secret de plaisanter; et, prenant son attitude comique, il s'écria avec ce vers d'un de ses meilleurs rôles :

Toutes tierces, dit-on, sont bonnes ou mauvaises.

Je l'aurais battu!

Ce jour-là même la Comédie-Française fut mandée chez M. Bailly. Il faut l'avouer, nous étions fort humiliés d'aller à l'Hôtel-de-Ville : nous, comédiens ordinaires du roi, mandés à la barre des échevins! cela nous passait; et quand ce magistrat, nous parlant de l'inexécution de ses ordres relativement à Talma, nous dit combien il en était étonné, je crois que tous

nous fûmes tentés de lui répondre, comme ce doge de Venise à Louis XIV : « Ce qui nous étonne, nous, c'est de nous voir ici. » Nous ne pouvions nous accoutumer à mettre en présence le théâtre et l'astronomie, le théâtre et l'échevinage.

Nous avions tort légalement parlant pour l'échevinage, et tort littérairement parlant pour l'astronomie. La science de M. Bailly était aimable; et, bien peu de jours après, nous sûmes du marquis de Ximénès qu'avant de courtiser la docte Uranie le savant avait fait quelque séjour chez ses plus jeunes sœurs.

Les Panard, les Piron, les Collé, ces derniers nés de la gaîté française, avaient bercé l'enfance du jeune Bailly; son père, peintre du second ordre, à cette époque où le second ordre passait pour le premier, était l'ami et souvent devenait l'hôte de ces joyeux faiseurs d'abord de refrains. L'astronome futur balbutia le vaudeville.

Le père Bailly lui-même quittait souvent la

palette pour la marotte, et les petits théâtres retentirent plus d'une fois du bruit de ses succès. Son occupation favorite était surtout de parodier des tragédies ; aussi sa colère fut grande quand il surprit son fils s'exerçant à traiter le superbe alexandrin, et, dans la maison de Momus, s'avisant de brûler son grain d'encens à la muse tragique.

Il voulut l'en punir en lui prescrivant une parodie, sorte de gai *pensum* à sa manière. L'enfant racheta sa faute par un burlesque grand opéra dont, vers 1778, l'idée profita à Anseaume pour ses *Adieux de Thalie.*

Voici ce curieux opuscule, avec le léger changement d'Anseaume :

—

Les comédiens sont assemblés ; on délibère sur le compliment qui doit être adressé aux spectateurs. Arrive un musicien : il prétend que mieux vaut divertir le public que le complimenter : il propose de faire entendre un opéra

dont il entonne aussitôt, en beau récitatif, le sujet qu'il annonce être tout neuf.

VERSION DE BAILLY.

Dans Ivelot, d'une aimable princesse
Un jeune prince est amoureux.
L'infortuné périt au bout de l'acte deux ;
Mais la faveur d'un Dieu le rend à sa maîtresse.

VERSION D'ANSEAUME.

Un jeune prince américain
Est amoureux d'une jeune princesse.
Cet amant, qui périt au milieu de la pièce,
Par le scours d'un Dieu ressuscite à la fin.

ADDITION D'ANSEAUME.

Le musicien va vers la coulisse et fait signe à son monde d'entrer.

Peuple, entrez, qu'on s'avance

Quatre chanteurs et quatre danseurs paraissent, les uns en redingote et les autres en veste blanche.

Vous, tâchez de prendre le ton.

Aux danseurs :

Vous, le jarret tendu, partez bien en cadence,
Enfin suivez tous mon bâton.

Il tire son bâton de commandement, l'ouverture de l'opéra commence. Le tout doit durer douze minutes.

(*Tout ce qui suit est de Bailly.*)

SCÈNE Ire ET IIe.

LA PRINCESSE.

Cher prince on nous unit. . .

LE PRINCE.

J'en suis ravi, princesse...
Peuple, chantez, dansez, montrez votre allégresse.

LE CHOEUR.

Chantons, dansons, montrons notre allégresse.

SECOND ACTE.

LA PRINCESSE.

Ariette.

AMOUR!...

Bruit de guerre qui effraie la princesse; elle va dans la coulisse pour s'évanouir; le Prince revient poursuivi par les ennemis. Combat; le Prince est tué. La Princesse arrive.

Cher Prince...

LE PRINCE.

Hélas!

LA PRINCESSE.

Quoi?

LE PRINCE.

J'expire!

LA PRINCESSE.

O malheur!

Peuple, chantez, dansez, montrez votre douleur.

Une marche finit le second acte.

Au troisième, le musicien faisant un bouclier avec son chapeau, et prenant une canne pour lui servir de lance, monte sur un fauteuil et chante :

Pallas te rend le jour.

Vite il descend et revient auprès du fauteuil, tombeau du Prince.

LA PRINCESSE.

Ah! quel moment!

LE PRINCE.

Où suis-je?

Peuple, chantez, dansez, célébrez ce prodige.

Le chœur chante, ou forme des danses, et à la fin on reste en attitude.

—

Quand nous abordâmes le maire de Paris nous n'étions pas instruit de cette particularité dramatique; nous ne savions pas non plus que Lanoue, auteur de *Mahomet II*, de la *Coquette Corrigée*, comédien estimable, et notre prédécesseur sociétaire, avait été comme le parrain de Bailly, et l'avait pour ainsi dire jeté dans la science qu'il cultiva en le guérissant de la tragédie; nous nous attendions à trouver une mine rébarbative et un ton à l'avenant; bien loin de là, et après le premier mot que ce magistrat donna au décorum, tout le reste fut plein d'urbanité. Je me rappelle encore sa figure longue,

carrée et maigrie par le travail, qui, lorsqu'il baissait les paupières (mouvement qui me parut lui être habituel), n'avait d'autre expression qu'une expression élevée et grave; la pensée avait largement labouré son visage, et à partir de ses yeux et de ses tempes, ses muscles me semblèrent retomber, pour ainsi dire, en tenture majestueuse : c'était une véritable tête antique, une tête de modérateur. Jamais cette physionomie si d'à-plomb ne s'est représentée à moi depuis, que, par je ne sais quelle opération de mon entendement, je n'aie vu le noble visage, placé comme ces figures dessinées à grands traits à la proue des vaisseaux, qui au moment où la tempête bat le flanc du navire, font toujours route, calmes et immobiles, promenant au-dessus du bruit et de l'écume, leur silencieuse et imperturbable impassibilité.

L'œil de Bailly rachetait la sévérité de son maintien : sur son regard nous lui donnâmes

quittance de son visage, et cependant nous ne fûmes pas amis jusqu'à la fin.

Les paroles de ce magistrat furent d'abord toutes paternelles; mais quand nous lui parlâmes de notre embarras au sujet des gentilshommes, il sembla piqué; ce ne fût qu'un éclair. Il chercha à nous faire comprendre que nous en avions fini avec la dynastie des Duras et des Richelieu; qu'à lui seul maintenant appartenait la discipline du Théâtre-Français, et qu'il fallait définitivement rapporter notre arrêté sur Talma.

— Mais, M. le maire (c'était Desessarts qui portait la parole), nous avons aussi des réglemens qui font discipline chez nous; nous sommes une association; et depuis quand, lorsqu'un associé devient onéreux aux autres, lorsque les conditions qui le firent admettre ne sont pas remplies, ceux qui sont lésés ne peuvent-ils l'exclure?

— Vous posez la question en homme qui entend les affaires, répondit M. Bailly; mais il y a souvent des circonstances qui font qu'une

proposition n'est pas ainsi tout d'une venue. La Comédie-Française est un établissement national. Vous avez des lois d'intérieur qui règlent et votre fortune et quelques droits relatifs à votre avancement, mais vos réglemens ne peuvent vous faire des droits contre le vœu du public et la prospérité de l'art.

—La Comédie-Française a été grande et glorieuse avec ces réglemens.

—Vous pensez que c'est à eux que vous avez dû Lekain et Dangeville?

— M. le maire nous permettra de lui dire, que ces réglemens empêchent les empiétemens injustes, et, donnant aux artistes de la sécurité, leur laissent cette liberté d'esprit nécessaire pour cultiver un art moral.

— Vous êtes cependant appelés ici pour avoir voulu les suivre trop à la lettre. Tenez, messieurs, ajouta M. Bailly en souriant, je vous conseille de *régler vos réglemens*.

— Mais.....

—Vous êtes avant tout une maison littéraire :

c'est de nobles pensées et d'esprit que vous faites trafic, et, en France, le dernier article regardant tout le monde....

— Ainsi nous obéirons à tout le monde, c'est-à-dire aux caprices de la foule.

— Remarquez que, dans le cas actuel, la foule vous demande d'être les camarades d'un artiste de talent.

— Nous ne pouvons jouer avec un homme qui nous a compromis et que nous devrions haïr.

Nous étions assis : à ce mot M. Bailly se lève; nous faisons le même mouvement. M. le maire nous dit ce qui suit les yeux baissés et avec un calme sans miséricorde : j'appris en cette occasion que la sévérité la plus à craindre est celle des gens qui se fâchent difficilement.

— Remarquez, messieurs, que je ne vous dis pas d'aimer Talma, mais bien de jouer avec lui. Je ne vous demande rien au nom de l'évangile : mon devoir est de vous parler au nom de la loi. Pour vous surtout, messieurs, pour

vous, que les volontés du public soient sacrées.

Les volontés du public sacrées! il n'y avait guère plus de public alors, et le meilleur moyen de le ramener aurait été de s'opposer à cette foule sortie de je ne sais où, et qui se servait de Talma au théâtre comme elle se servait d'autres hommes ailleurs, jamais certes pour ceux qu'elle proclamait, mais dans le but bien évident d'entretenir ses forces sous un prétexte qu'on pouvait avouer. Les volontés sacrées du public! Ah! Bailly! noble cœur digne d'un meilleur sort! vous étiez encore dans tout l'élan d'une croyance sincère; vous étiez sous l'empire d'une illusion funeste, et quand elle fut détruite, cette illusion, quand vous vîtes cette volonté souveraine si horriblement comprise, elle cessa de vous paraître sacrée à vous-même, et votre acte de vertueuse résistance au Champ-de-Mars vous valut le martyre!

A la suite de cette audience, où rien ne fut

conclu, intervint un jugement du conseil de la ville, qui nous prescrivait de jouer avec Talma : on nous le signifia ; on fit plus, on le placarda dans tout Paris.

Mais, et comme pour nous donner une fiche de consolation, la municipalité manda aussi Dugazon au conseil de la commune. Par suite, on le condamna aux arrêts forcés chez lui pendant huit jours, ainsi qu'aux frais d'impression de ce jugement, lequel fut collé de même en plusieurs endroits tout à côté de ce qui nous concernait ; mais seulement au nombre de cent exemplaires : c'est-à-dire qu'on nous fit subir notre confusion en rames, tandis que Dugazon subissait la sienne en simples cahiers.

D'après la commune de Paris, cette sévérité envers notre camarade fut un acte de justice : d'après nous ce fut un acte de faiblesse. Nous pensâmes que le conseil faisait balai neuf de son pouvoir, et se donnait plus de droits qu'il ne pouvait en prendre ; en conséquence, puisqu'on voulait absolument nous attaquer de haute lutte, nous

résistâmes de haute lutte aussi, et, pour donner à nos délibérations le caractère de consciencieuse opposition et de gravité qu'elles devaient avoir, nous nommâmes en qualité de commissaires Bellemont et Vanhove, nos deux patriarches : deux hommes sans passion, tout justice et tout probité. Avec une telle députation, si nous ne parvenions à donner la preuve de nos droits, nous donnions du moins celle de notre bonne foi.

Nos deux envoyés avaient mission de notifier aux officiers municipaux que nous ne reconnaissions point leur compétence, et que, d'après ce motif, nous n'obéirions pas; mais notre démarche toute judiciaire fut traitée d'insurrectionnelle, et nos dignes représentans furent déclarés chefs de rebelles.

Vanhove si bon, si sensible, si paternel; Bellemont si jovial, si gai, si rond, chefs de rebelles! il fallait une révolution pour entendre cela.

Après notre notification, l'Hôtel de-Ville se

mit réellement en colère; en conséquence, nouvel arrêté du conseil qui casse le nôtre avec des termes un peu bien osés; nouvelles injonctions de jouer avec Talma, et de plus, ordre formel, et à nous et à lui, de donner nos Mémoires respectifs et l'exposé de nos griefs, pour que le conseil, définitivement conseil suprême, statuât en dernier ressort.

Il fallut obéir : Talma rentra victorieux dans *Charles IX*. Le conseil avait opéré parfaitement ! il conserva à l'impérieux parterre un homme de talent, mais du coup Raucourt et Contat donnèrent leurs démissions..

On pense bien que tout cela ne se passait pas sans trouble dans nos assemblées, sans prise de parole dans nos foyers, sans agitation chez nos amis : c'étaient des mots à l'oreille, des *a parte*, de vifs dialogues, de piquantes reparties. Nos dames, excepté Contat, Raucourt et Vestris, qui avaient endossé la cuirasse, excepté notre excellente Devienne, qui aurait voulu jeter quelque liant dans tout cela, nos dames,

dis-je, faisaient galerie autour des combattans : dès l'instant qu'il fut reconnu que démocratie et aristocratie n'étaient pas le nom de deux rubans, elles ne s'y reconnurent plus.

— Mon Dieu! mon Dieu! disait la séduisante Desgarcins, c'est bien vrai pourtant que la France est en révolution : madame Josse a mis sur l'étiquette de ses pots, au lieu de rouge végétal, ROUGE NATIONAL.

Dès qu'il fut bien constaté qu'on révolutionnait les cosmétiques, nos jolies associées allèrent un peu où étaient leurs professeurs et leurs affections, et non pas précisément où était la justice. Je m'empresse d'ajouter, pour ne point manquer à la vérité, que la justice avait alors de ce qu'on trouve dans les meilleurs tableaux, qui sont éclairés différemment, d'après le point de vue où chacun se place.

Ceci dit, on comprendra que ce n'est ni pour réveiller de vieilles haines, ni pour rappeler un passé de colère que j'ai parlé de nos

troubles intérieurs; mais j'ai été mêlé à tout ce mouvement, on voit que j'en devins un des personnages actifs : cette partie de l'histoire du Théâtre-Français avait besoin de quelques éclaircissemens; je l'ai écrite pour moi, pour mes enfans; je l'ai écrite aussi pour Talma et pour Dugazon; j'ai dit naguère le dernier adieu à cet ancien camarade[1]; je suis assis tous les jours à côté de notre grand tragique; l'un me serre la main, l'autre avant de mourir me l'a serrée; après avoir été leur ennemi bien franc, je suis devenu leur ami bien sincère; il faut qu'on sache cela, parce que ce qui a été écrit sur eux et sur nous ne s'effacera plus; qu'un livre une fois imprimé c'est l'immortalité du témoin qui, bien ou mal informé, répète toujours la même parole; je viens modifier cette parole; si j'ai dit le blâme on croira à la louange : j'ai toujours cherché à prouver que Fleury ne fut

---

[1] On se souvient que les notes de Fleury furent mises en ordre en 1810; Dugazon mourut au mois d'octobre 1809.

jamais avare que de son estime et, je l'espère, cette garantie me comptera.

Dugazon eut le tort, comme tant d'autres, de prendre un tout petit rôle dans le grand drame de la révolution; moi qui n'ai jamais baisé le cordon bleu d'un sot, mais qui ai été du parti des cordons bleus, qui l'ai dit, qui l'ai publié hautement, et qui pour cela me suis vu à deux doigts de ma perte, j'ai presque partagé l'enthousiasme des premiers temps révolutionnaires, et si, comme le vieil Ulysse de ma traduction, je me suis lié aux mâts du navire pour ne point me laisser aller au charme de la Sirène, j'ai compris l'entraînement des imprudens qui n'usèrent point de la même précaution. Tous ceux qui épousèrent avec ardeur des idées qui parurent d'abord grandes et généreuses, et Dugazon en tête, prirent le commencement pour la fin; puis quand ils eurent fait accueil à la révolution avec les honnêtes gens, comme ils s'étaient mis en vue, il fallut qu'ils s'en fissent les suivans dociles ou qu'ils en devinssent les victimes : l'a-

postasie étant réputée plus préjudiciable au parti que la rébellion. Dugazon fut plutôt détrompé qu'on ne le croit; mais revenir c'était se perdre; il mit un masque double : j'ai connu des gens qui l'ont soulevé. Bien nous en prit, d'ailleurs, que des hommes semblables à lui acceptassent un emploi dans la grande tourmente, ils furent entre nous et les événemens comme ces duvets qu'on glisse entre des porcelaines pour les empêcher de se briser. Les épaulettes d'aide-de-camp de Dugazon ont protégé plusieurs honnêtes gens, et cette écharpe, si coquette en apparence, a mis à couvert plus d'une victime.

Quant à Talma, il fut coupable de jeunesse, de désir de faire son chemin et de faiblesse de caractère sans contredit. Mais il n'aima la révolution, lui, qu'en grand artiste[1]; il crut à la

[1] M. Adolphe Laugier, auteur de la *Galerie biographique des artistes des Thâtres royaux*, publia, après la mort de Talma, une notice sur ce grand comédien, dans laquelle, avec autant de talent que de goût et de mesure, il rapporte quelques

résurrection du Forum, à la résurrection des Cicéron, comme il pouvait croire à celle des Roscius; il crut que l'antiquité s'était versée en

---

traits de sa vie pendant la révolution; nous citerons entre autres celui-ci :

La porte de Talma ne se ferma jamais aux supplians; aussi les héros des partis les plus opposés se rencontrèrent dans ce refuge.

Les contre-révolutionnaires n'avaient pas été moins malveillans pour Talma que les ultra-révolutionnaires. Après la journée de vendémiaire, qui renversa l'espérance des ennemis de la liberté, un d'eux chercha chez l'artiste un abri contre le sort, qui dans les révolutions menace toujours les vaincus. Depuis quatre mois, à la suite d'une conspiration tramée en prairial, dans un but tout contraire, mais par une fureur toute semblable, se cachait chez Talma un autre ennemi du système de modération auquel les bons esprits commençaient à se rallier. Ces deux adversaires habitèrent quelque temps, à l'insu l'un de l'autre, sous le même toit, sous le toit d'un homme dont l'un et l'autre avaient également voulu la perte; ils étaient admis alternativement à sa table, un jour même ils s'y assirent ensemble, à côté de Talma, qui se trouvait ainsi près de ses deux ennemis, avec lesquels leur infortune l'avait réconcilié; mais qu'elle ne réconcilia pas entre eux : ces deux hommes, auxquels il pardonnait, loin de suivre son généreux exemple, recommencèrent la guerre dans l'asile ouvert à leur commun danger, et Talma fut obligé de les sauver l'un de l'autre, tout en les sauvant de la vengeance d'un gouvernement qui les poursuivait tous deux.

(*Note de l'Éditeur.*)

France; il crut qu'en mettant au pilon les talons rouges, les habits à paillettes et les manchettes, il sortirait de ce broiement singulier des toges et des manteaux grecs tout drapés: il fut le parrain de la toge; il la mit au théâtre, il la mit chez lui, il aurait voulu la voir se plisser sur toutes les épaules; son amour de la révolution fut une passion de dessinateur. Il comprenait d'ailleurs son avenir, et peut-être voulûmes-nous d'abord lui gêner un peu les coudes; il sentit tout ce que la révolution apportait d'élémens à son génie tragique : fortement trempé de sombre et de terrible, personne n'agitait mieux le remords que lui et ne secouait avec plus de puissance la chevelure d'Oreste; il nous voyait creusant tout droit notre vieux sillon, il voulut aller à travers champs; nous le tenions en bride: il se dégagea. Eut-il tort? peut-être un pen pour la forme; mais il eut tort avec un ami qui le guidait : chez ce sublime Talma et chez ce comique Dugazon les choses n'apparaissaient pas comme elles étaient en réalité; l'un avec sa

naïveté d'enfant, l'autre avec cet esprit de saillie qui l'empêcha jamais de lier deux idées sérieuses, avaient cru tout d'abord à la sublimité du spectacle révolutionnaire sur l'ostentation de l'affiche; ils avaient pensé l'un l'autre qu'une révolution apparaissait tout d'une pièce comme une machine d'opéra qui descend du cintre; c'étaient de ces ames qui sentent trop vivement pour sentir toujours vrai : illuminés de l'art, d'Orlanges [1] politiques, ils reposaient leur imagination sur l'arc-en-ciel, et comme ceux qui ont la jaunisse voient tout jaune, ils voyaient, eux, tout iris : c'était mal voir, mais c'était voir joli. Ils eurent quelque douleur quand ils furent détrompés; mais ils le furent; et lorsque, bien des années après, nous nous entretenions tous trois de nos batailles passées : — En vérité disait Dugazon, en hochant la tête,

---

[1] D'Orlange est le principal personnage de la comédie : *Les Châteaux en Espagne.*

(*Note de l'Editeur.*)

je vois que chacun fait ses opinions comme les cordiers font leurs cordes; on marche, on marche en regardant toujours d'où l'on part, et jamais où l'on ira.

V

—

Guerre extérieure.

Pourquoi les anciens comédiens sont gênans.—Fabre et Chénier. — Années de neuf mois. — Méthode d'attaque. — Portrait littéraire. — Coiffure mousseuse. — Réparties de madame de G****. — Nouvelles théories sur les bêtes. — Le corset et la dent malade. — Secrets de la comédie livrés au public. — Valse autour d'un monument.—Héroïsme de madame de G****. — Laharpe à la barre de l'assemblée nationale. — Résumé de la cardeuse de matelats.

Les nôtres seuls nous étaient-ils contraires? Non, certes : quand une maison est ébranlée ce qui l'appuyait autrefois finit par peser sur elle. Nous supportions au-dedans la guerre

civile, nous avions au dehors la guerre extérieure; la malheureuse Comédie-Française vit aussi se liguer contre elle une coalition qui des frontières menaçait l'intégrité de son territoire, en même temps que ses ennemis intérieurs parlaient de la fédéraliser.

On avait besoin d'un Théâtre-Français moins tenace que le nôtre, et plus propre à devenir un instrument applicable à la direction des idées qui grandissaient, non pas au jour le jour, mais à l'heure l'heure, si l'on veut bien accepter l'expression. Le Dieu inconnu d'alors semblait pressentir sa grande direction sur les masses turbulentes; il fallait que les théâtres devinssent autant de succursales des assemblées populaires. C'était bien l'entendre : c'est au théâtre surtout qu'un peuple a la peau fine; c'est là qu'il faut se rendre maître de ses émotions; j'ai sur ces matières une expérience de cinquante années, et je suis convaincu que la première opération de ceux qui veulent renouveler un siècle est de changer l'esprit de la scène; car

c'est là spécialement que les vieilles mœurs et les vieilles idées se perpétuent ; la scène est le dernier porte parole des dissidens, il n'est pas d'antique chef-d'œuvre qui ne puisse faire crochet à leurs opinions.

Les exaltés patriotes n'apprirent jamais comment on peut calmer les passions ; mais ils avaient bien deviné par quel art on les agite ; précédemment Voltaire avait fait faire un chemin rapide à la philosophie en la plaçant sur le théâtre ; ils pensèrent, eux, et pensèrent assez juste, que leur politique irait à vol d'aigle avec le même moyen ; pour cela le vieux répertoire avait besoin d'être renouvelé, pour cela les pièces devaient être purgées ; pour en arriver là, enfin, il fallait éloigner ou rendre nuls les anciens comédiens. Les anciens comédiens tiennent à un répertoire qui a fait leur renommée ; ce répertoire est en eux, il est eux, ils s'y enracinent, et toute leur puissance est employée à le maintenir : il fallait écraser cette puissance ou la forcer à courber la tête sous

le nouveau baptême; et nous, il nous fallait dépouiller entièrement le vieil homme ou nous départir : Moncade, le marquis du Lauret et cent autres, hommes d'esprit, gentilshommes de bonne race et fils de nobles maisons, gens d'amabilité, d'excellent ton, de dignité et de beau langage, autant d'aristocrates qu'on poussa vigoureusement à l'extrême parti d'émigrer, sans que, pour eux, il se trouvât quelque part une armée de Condé qui donnât asile à leurs vieux services.

On attaqua cet aimable personnel de la société passée, avec tout le patriotique état-major admis dans les pièces modernes : ce fut aussi la guerre des cadets contre les aînés.

Si les révolutions ont leurs complices elles ont aussi leurs courtisans, et les événemens du jour trouvèrent souvent des parfums à leur service dans la cassolette de grand nombre d'auteurs, ce que je ne dis pas pour blâmer le caractère de ces Messieurs en général, Dieu m'en garde! mais plutôt pour faire hommage

à l'imagination qui les domine; à leur insu l'imagination est chez eux la maîtrese au logis. Sans cesse à la piste du nouveau, dont vit leur esprit et dont ils font vivre le nôtre, peut-on les blâmer de sourire à la nouveauté, et, sans examiner autrement son visage, de l'appeler belle et de la flatter de leur plume? Non, ce serait vouloir qu'un astronome s'affligeât de l'apparition d'une comète menaçante. Jamais le corps poétique ne fera mauvais accueil aux premiers saluts d'une révolution; pour lui n'est-ce pas un thème tout neuf qui donne entrée dans le monde à je ne sais combien de brochures, de livres, de comédies, de drames, de tragédies, d'odes héroïques, patriotiques, pindariques qui sans cela n'auraient pas vu le jour? Dans le sens littéraire, une révolution donne même aux eunuques des velléités d'être féconds, à plus forte raison doit-elle enthousiasmer les vrais auteurs, classe toute de flamme, et toujours sous l'impulsion puissante du sentiment de la maternité.

Fabre d'Eglantine et Chénier se distinguaient entre ceux qui poussaient au plus haut point cet amour de la génération par l'intelligence; Fabre le premier après Molière s'il n'avait voulu être le premier après Danton [1]; Chénier, ce Racine affaibli, qui prit l'assemblée Constituante pour son Louis XIV, paraissaient être les chefs de troupe à qui on voulait livrer le théâtre national; mais, pour les raisons que j'ai données, la Comédie-Française était gênante aux novateurs, gênante surtout à l'égard des réputations qui, au bas des degrés dont Fabre

---

[1] Ce n'est pas après le Danton des massacres de septembre que Fabre aurait voulu prendre place, mais après le Danton, homme prépondérant d'un parti; l'auteur du *Philinte de Molière* et de la romance : *Il pleut, il pleut bergère*, a peint dans ces deux productions disparates le côté énergique et le côté sentimental de son caractère; il était ambitieux, mais son ambition s'arrêtait où commençait la justice d'alors. Fabre et Chénier ne sont point des auteurs de l'orgie révolutionnaire, l'œuvre d'honnête homme du premier et la persécution que valut au second son hardi ouvrage de *Timoléon*, en font foi. Fleury ne parle dans ce chapitre que des temps où il était encore honorable de se tromper.

(*Note de l'Éditeur.*)

et Chénier tenaient le sommet, vivaient seulement de l'à-propos.

Ici se présente une observation qui prouve combien la littérature dramatique est en dehors de toutes les autres littératures.

Les auteurs qui font des livres ont toujours leur place chez les libraires; au milieu de cent écrivains, il y a moyen de trouver un coin pour le survenant : afin que ce nouveau venu soit casé et se voie resplendir sur le rayon, on presse un peu plus les volumes, on met une planche de surcroît: c'est l'affaire du commis et de l'ébéniste. Au théâtre quelle différence! Quand chez le libraire une même journée appartient à vingt auteurs de livres, une même journée n'appartient là qu'à deux auteurs dramatiques, et bien souvent elle ne peut être donnée qu'à un seul: ainsi, lorsque Corneille, Molière, Rotrou, Voltaire, Beaumarchais et Regnard, et Boissy et Destouches, et Dancourt et l'ancienne phalange éprouvée, viennent s'emparer de cette journée, l'auteur dramatique d'aujourd'hui la

perd sans retour : c'est le monopole du mort sur le vivant. Donner dix jours de l'année à chacun de nos vieux hommes de génie, c'est retrancher trois mois de cette même année à l'auteur moderne; c'est faire ses années de neuf mois; c'est réduire ses trois cent soixante-cinq jours à deux cent soixante, plus ou moins; c'est mettre le temps littéraire à portion congrue. Et dans ces mois que le génie et le talent reconnus écornent ainsi au talent qui s'essaie ou au génie qui se cherche, que de pièces peuvent vieillir! que de vers peuvent n'être plus de saison! Ces affreuses années de neuf mois ont causé bien des jalousies, d'amères douleurs et de vives récriminations. La littérature dramatique étant, pour ainsi dire, une littérature à heure fixe, cette heure est enviée, disputée, arrachée, et si les acteurs de bon goût disposent trop de ce temps précieux en faveur du répertoire des poètes morts, on comprend, (surtout à ces époques ou les circonstances font naître une foule de prétendans), comment ces comédiens

peuvent devenir l'objet des vigoureuses attaques des auteurs qui sont impatiens de vivre.

La tirade de Basile est un modèle de tactique même pour toute autre manœuvre que celle de la calomnie : *pianissimo*, *piano*, *crescendo*, *rinforzando*, cela s'applique à cent méthodes d'attaque. Toutes les fois que les auteurs voulurent nous faire brèche, *pianissimo* murmurait et filait doux : c'était l'hirondelle rasant le sol. Lors de la coalition dont Beaumarchais fut le chef suprême, M. Lonvay de la Saussaie se trouva être l'hirondelle en question. Cette fois, ils nous présentèrent madame de G****.

Madame de G**** était une de ces femmes auteurs auxquelles on serait tenté d'offrir en cadeau une paire de rasoirs; une de ces femmes qui sont parvenues avec des peines infinies à se rendre le moins femme possible : sveltes papillons qui battent de leurs brillantes ailes pour descendre, croyant monter; véritables chrysalides au rebours, qui perdent les aimables qualités de leur sexe, sans avoir l'espérance de

jamais obtenir celles du nôtre : toute femme auteur de profession étant dans une position fausse, quelque talent qu'on lui suppose, à moins qu'elle n'ait un de ces talens-femmes, de ces talens sans réflexion où le sentiment prend la place de la pensée, à moins qu'elle n'écrive des lettres, comme madame de Sévigné, qu'elle ne mène paître d'innocentes brebis, comme madame Deshoulières, ou qu'elle ne fasse des équilibres de sentimens, ainsi que madame de Riccoboni.

Shakespeare a dit quelque part : « O vanité! ton nom est un acteur. » Shakespeare comédien pouvait s'y connaître; mais apparemment, à son époque, l'Angleterre n'avait pas de femme auteur; Shakespeare aurait changé de sentiment, s'il avait connu un type comme madame de G****.

Cette dame était tellement friande de saillies, de mots à effet et de paroles sublimes, qu'elle avait des vapeurs, lorsque dans le monde elle ne se voyait pas environnée d'auteurs et d'académiciens, non pas pour se laisser instruire

par eux, mais pour en être entourée, pour jeter sur eux son éclat : elle voulait les avoir à peu près comme un monarque a des gardes du corps.

Ce n'était point de sa science qu'elle était fière, ni non plus de son observation, ni de son acquis en littérature ; c'était de l'absence de tout cela, c'était de ses dons naturels : elle se regardait comme une sorte de produit rare, qui, sans éducation littéraire et sans étude préparatoire, avait été donné à la terre afin de faire honneur à la création :

— Sans prévention de ma part, disait-elle, je serai sans doute un jour considérée avec l'admiration que l'on accorde aux ouvrages qui sortent des mains de la nature : tout me vient d'elle ; je n'ai jamais eu d'autre précepteur ; je suis une de ses rares productions.

Et elle croyait bien sincèrement ce qu'elle avançait. Par exemple, veut-on savoir pourquoi elle était coiffée si singulièrement ? pourquoi la gaze, libre et indépendante, bouillonnait

sur sa tête et lui donnait l'apparence d'une femme qui aurait reçu sur les cheveux toute la mousse du savon d'un plat à barbe? C'est qu'elle ne voulait point gêner la circulation du sang et, sur leur trône, obstruer les idées; n'était-elle pas comptable de tout ce qu'elle en aurait dérobé au monde? Enchantée des découvertes qu'elle faisait en elle, elle s'applaudissait comme si elle avait pu séparer son être en deux parts, une part pour créer, une part pour assister au spectacle de ses créations. Elle avait des jours où chacune de ses phrases lui semblait être un effort de génie; elle la saluait comme une merveille; elle l'honorait comme une trouvaille sublime; elle la savourait comme un élixir précieux, et quand elle croyait en être à l'instant heureux de ces bonnes fortunes, elle levait les yeux au ciel : ses regards semblaient lui faire civilité; on voyait qu'elle était enchantée de vivre avec lui en si bons termes; on serait venu lui annoncer alors qu'il y aurait prochainement une mortalité sur les gens de

génie, qu'elle se serait fort dépêchée d'envoyer quérir son notaire pour faire ses dernières dispositions.

Si elle n'avait eu que la manie d'écrire encore! au moins il y a du répit : on ne peut pas porter en tous lieux sa plume et son écritoire; mais c'était aussi une grande parleuse; elle aurait pu disputer à M. de Tilly le pontificat de la conversation. Elle parlait beaucoup et long-temps, mais toujours dans de bonnes intentions, ce qu'elle avait à dire étant une propriété nationale; elle agrandissait alors le champ de l'entretien par un artifice à elle; elle parlait beaucoup à la fois. Je m'explique : véritable cresselle du Parnasse, elle parlait en triples croches, sans tousser ni moucher, pour ne point avoir d'intervalle; sans gestes et sans ponctuation aussi, ayant calculé, que sur chaque point et sur chaque virgule on pouvait rattraper une syllabe.

Ce n'est pas qu'elle dît toujours de mauvaises choses; au contraire, Languedocienne, vive,

l'œil et l'oreille alertes, la mémoire facile, elle avait ses bons et ses mauvais momens, à peu près comme on a la fièvre quarte : le chevalier Richard aurait trouvé de temps en temps qu'elle n'était parente du bon sens qu'au sixième degré; mais il aurait trouvé parfois aussi, que d'elle on aurait pu dire : — C'est un vieux château où il revient souvent des esprits.

Si, lorsqu'elle avançait témérairement qu'elle avait du génie, elle se surfaisait, elle aurait eu à se vanter à juste titre de quelques mots piquans et de plusieurs reparties ingénieuses. Ainsi, on pourrait citer cette définition donnée à madame de Montesson, à propos de certaines femmes qui se vantaient beaucoup, tout en dénigrant les Ninons modernes :

— La différence qui existe entre ces prudes et les femmes franchement galantes, disait-elle, est celle qu'on remarque entre l'artiste et l'amateur.

Ainsi elle appelait des vertus en *plein vent*, celles qui, naïves et sans apprêt, résistent à

tous les assauts; et les vertus de charlatanisme que les femmes en vue étalent glorieusement aux yeux du public : *vertus en espalier*.

En décembre 1792 elle écrivit à l'assemblée nationale pour être admise à défendre le roi. La convention passa à l'ordre du jour; mais une populace sans cesse avide de désordre, instruite d'un acte de courage dont on faisait alors un crime, s'ameuta devant sa porte. Madame de G**** était audacieuse et fière : une autre se serait cachée; elle descendit; on la ridiculisa; on cria sur elle; on lui dit des injures; puis on en vint aux attaques plus sérieuses. Un plaisant féroce, voyant son impassibilité, la saisit par la robe, la tient, l'enserre, de la main qui lui reste libre fait voler la cornette dont j'ai parlé, et découvrant une tête chenue, s'écrie :

— A vingt-quatre sous la tête de madame de G****! à vingt-quatre sous!.... Une fois, deux fois, personne ne parle? A vingt-quatre sous la tête! Qui en veut?

— Mon ami, dit-elle, montrant la tranquil-

lité d'une personne qui cause dans un salon, mon ami, je mets la pièce de trente sous, et je vous demande la préférence.

On rit; cet homme la lâcha, et, cette fois, elle se tira d'un fort mauvais pas.

Elle s'était logée, pour mieux nous avoir sous sa main; à quatre pas de la Comédie-Française, et quelque temps après qu'on m'en eut fait faire connaissance, me rendant à la répétition, je la remarquai se promenant sous nos arcades avec un monsieur d'un âge assez avancé, et d'une figure toute vénérable; ils allaient et venaient, elle cherchait à s'emparer du bras du vieillard; mais celui-ci esquivait la politesse; je savais par expérience quelle ténacité montrait la dame quand elle poursuivait une idée, aussi n'étais-je pas étonné de la voir insister, je l'étais seulement de la patience du digne homme qui restait et souriait, la regardait, lui répondait et lui faisait un visage tout singulier, et cependant toujours amical. Je crus en vérité, et j'espère que Dieu m'a pardonné cette pensée, qu'ils

entamaient là une passion deux fois sexagénaire, et malgré mes principes de discrétion, je me mis à me promener aussi en prenant le soin de marcher toujours derrière eux pour voir un peu comment autrefois on filait la pastorale.

C'est qu'en effet c'en était une ! J'entendis parler de chien et de fidélité, de mouton et de douceur, de sensibilité et de tendresse.

Je me hâtai d'aller raconter à mes camarades que notre auteur tenace, qui nous poursuivait pour nous faire jouer une de ses pièces, faisait bien mieux le genre de l'idylle que le dramatique.

— Comment l'entendez-vous ? me dit Saint-Fal.

— J'entends que, madame de G**** est là sous nos arcades avec un monsieur qui doit avoir son diplôme de Tircis depuis la minorité de Louis XV ; j'entends qu'ils font de la bergerie à deux : ils parlent moutons ensemble.

—Moutons ! — je sais ce que c'est. Ce Tircis est M. Daubenton, notre grand naturaliste.

Il vient de l'Académie; il se rend au Jardin des Plantes par ce chemin et jamais il ne manque de faire une pause sous notre monument. Madame de G**** le connaît; de chez elle, elle le voit arriver et vient le rejoindre. Ce n'est pas la première fois qu'elle l'interroge sur le grand système qu'elle a rêvé.

— Système dramatique?

— Eh, non! Son grand système de l'ame des bêtes.

— Elle croit aux bêtes?

—Qui est-ce qui n'y croit pas? Vous y croyez; nous y croyons tous; mais cette dame y a foi autrement que nous. Elle y croit en disciple de Pythagore, prétendant que les animaux sont des hommes mis en pénitence; elle a chiens, chats, singes, perroquets, bouvreuils, etc., elle croit en eux, cause avec eux: elle leur fait la lecture. En dehors de sa maison même elle a des hôtes, elle suspend ses vieux pots-au-feu pour y attirer des moineaux; elle les nourrit de sa propre main; elle compte que

ses convives ailés ne seront point ingrats. Elle prétend avoir été reconnue au Luxembourg par un ancien moineau franc qui s'arrêta devant elle.. Chaque matin elle va faire sa promenade dans ce jardin et y dépense un petit sac de chenevis : elle a tellement pris l'habitude de jeter de cette graine qu'il lui arrive, quand son magasin est à sec, de puiser dans sa tabatière et de lancer sa prise de tabac aux jeunes volatiles, puis, distraite qu'elle est, elle reste là, sans doute affligée de ne point les voir manger... à moins qu'elle n'attende qu'ils éternuent.

— La pauvre femme ! m'écriai-je, Dieu la bénisse !

— Oui, dà ! Ne vous avisez pas de lui dire ça de cet air ; car elle a bec et ongles, voyez-vous, et, naguère encore, Sédaine ne s'est pas bien trouvé de se moquer de sa sollicitude.

— Et qu'a-t-elle dit ?

— Qu'elle causait volontiers avec son perroquet, qu'elle s'amusait avec son chien : mes

oiseaux me donnent des concerts assez agréables, a-t-elle ajouté en regardant le faiseur de comédies à ariettes, et leurs chansons me délassent un peu de notre opéra-comique... du moins il n'y a pas de paroles dessous.

Je n'avais pas besoin de l'avertissement de Saint-Fal pour m'abstenir de semblable attaque envers la ripostante languedocienne, et surtout quand j'appris jusqu'où cette femme unique avait poussé sa croyance en la métempsycose. Par exemple, elle prétendait que son chien danois pourrait bien être un ambitieux qui, en punition d'avoir trop aimé les grandeurs humaines, était condamné à jouer le rôle humiliant d'animal jusqu'à ce qu'il eût expié sa faute: c'est-à-dire qu'il n'était chien qu'en attendant.

Il n'y avait pas dans tout Paris d'hôtel plus peuplé que l'appartement de Mad. de G****; elle était là, régnant en souveraine, toujours indulgente, bonne, pleine de clémence, heureuse du bonheur de tout ce peuple qui jouissait de ses bienfaits; que dis-je ce peuple? ce

n'était rien moins que du peuple, c'étaient des célébrités des temps passés! Chiens, chats, bouvreuils et perroquets avaient de beaux noms, des noms fameux; elle se regardait comme donnant asile à bien des grandeurs déchues, à bien des infortunes; comme accueillant la science en fourrure et les arts emplumés; pas de tendre caresse qui n'appelât une faveur, pas d'espiéglerie aimable qui ne valut une pâtée de choix, pas de trait d'intelligence qui ne fut gratifié de quelque sucrerie : encourageant et récompensant tour à tour, usant avec sagesse et avec grandeur de sa puissance, elle était le Léon X de sa volière et de son chenil.

Elle amusait beaucoup M. Daubenton de ses idées originales; ne voulait-elle pas lui persuader que son chien, à elle, avait l'attention d'aboyer plus bas quand elle était malade; aussi se figurait-elle quelquefois voir tous ses animaux redevenir dans sa chambre ce qu'ils avaient été pendant leur illustre exis-

tence; ce qui l'inquiétait fort, c'était de savoir s'ils reviendraient couverts de leurs vêtemens ou sans avoir la plus légère draperie; car elle était très-décente : par pudeur, elle ne se montrait en camisolle que dans sa chambre, et jamais, au grand jamais, elle ne voulut paraître devant ses hôtes sans avoir mis le corset garni.

Il y a une histoire sur ce corset garni; je ne sais si elle n'est pas un peu exagérée.

Ces heureux contours qui embellissent la femme étaient fort sommaires chez cette muse, et nulle frivolité mondaine n'apparaissait vers sa poitrine, remarquable par la plus grande concision; mais comme elle respectait la forme humaine, elle avait recours à sa tailleuse pour remplacer de trop fréquentes absences, sans taire son petit artifice cependant; elle n'avait pas l'hypocrisie du buste : elle ne cachait point qu'elle s'arrangeait, elle cachait seulement quand elle s'arrangeait, prétendant que l'illusion est plus grande lorsqu'on est averti qu'il y

a illusion. Malheureusement sa couturière n'était pas toujours là, et comme la poétique dame n'avait point le compas dans l'œil, il lui arrivait de manquer souvent aux lois des parallèles, et, par exemple, d'accorder plus de saillie d'un côté à l'objet qui de l'autre semblait affecter une plus humble forme. Du reste, ce n'était pour elle qu'un petit inconvénient; on va voir de quelle manière elle tourna, au profit de l'humanité, ces circonstances anti-géométriques.

Se trouvant à l'un des concerts de Garat, une dame, sa proche voisine, fut tout à coup saisie d'une rage de dents; malgré cela, le charme d'une voix délicieuse la faisait rester encore : elle souffrait et écoutait; enfin le mal augmentant, voilà que la pauvre malade se mit à pleurer de douleur de tant souffrir et de chagrin de s'en aller; quelques assistans émus, lui firent passer un flacon d'eau de la reine d'Hongrie; mais il fallait un appareil, un peu de linge, quelque chose à imbiber pour appliquer sur la dent malade; on cherchait, on

dérangeait le concert : — Attendez ! dit avec sa vivacité méridionale madame de G**** instruite, attendez ! — Puis, elle plonge héroïquement sa main dans les fournitures de sa couturière et, devant deux cents personnes, en retire une poignée de coton de première qualité en s'écriant : — Prenez, prenez madame ! Ça sert toujours à quelque chose.

Si je me souviens bien de ses commencemens littéraires, cette dame auteur fut adressée à notre comité de lecture par madame de Montesson.

Fort bien accueillie dans la maison du duc d'Orléans, elle n'arriva pas chez nous en inconnue, et Molé se chargea de lire sa première pièce en cinq grands actes : Molé était, au comité comme au théâtre, un grand dupeur d'oreilles ; il s'agissait d'un drame, Molé pleura, sanglotta, essuya ses larmes, toucha son jabot de ses mains émues, tira ses manchettes, éblouit les auditeurs de toutes ses fusées, et les pleurs, les sanglots, le jabot froissé et les manchettes

déchirées de Môlé furent reçus avec acclamation sous le titre de l'ESCLAVAGE DES NÈGRES.

Dès-lors cet ouvrage eut sa place marquée au rang suprême des pièces philosophiques, entre le *Manco Capac* en vers de Leblanc et la *Jocaste* en prose de M. de Lauraguais.

Mais l'auteur, pressé de jouir, ne voulant pas se contenter d'une renommée de portefeuille, nous priâmes Laporte d'exhumer l'ouvrage, et le thème philosophique, vu à la page et au revers, nous parut injouable.

La Comédie-Française était encore alors en bonne veine; elle ne pouvait, sans porter tort à ses recettes, présenter au public ce long commentaire du gros livre de *l'Établissement des Européens dans les deux Indes*. Mais comment faire entendre raison à un auteur, à un auteur femme, à un auteur Gascon? On chercha des motifs : la pièce fourmillait de personnages, et comme madame de G**** disait elle-même qu'elle ne pouvait pas faire un ouvrage sans employer deux quarterons de comédiens; on lui parla

de la difficulté de barbouiller de camboui toute la Comédie-Française; elle réfléchit, et trouva l'objection bonne. On espérait en être quitte, quand elle vint en triomphe apporter une recette de cirage au jus de réglisse, qui donnait à la figure la plus belle couleur cuivrée. On négocia un mois entier pour ce jus de réglisse modifié, et on finit par demander des changemens géographiques, afin de présenter au parterre des figures humaines, sur lesquelles pussent jouer à découvert toutes les nuances de sentimens dont la pièce nouvelle était remplie; enfin, au lieu de nègres, la Comédie proposa des sauvages.

Des sauvages! Mettre du rouge et du blanc comme dans *Alzire!* La pauvre dame était aux champs; elle crut que nous nous opposions à l'émancipation des nègres: c'était son rêve d'humanité. Elle nous prêcha; elle voulait surtout convertir Desessarts, qui soutenait, mordicus, qu'il ne souffrirait jamais, lui vivant, qu'on mît la Comédie-Française à la cire anglaise; qu'on

humiliât en nous je ne sais combien d'honnêtes héros, pour en faire de petits bourgeois de la grande Cafrérie.

— Mais, s'écriait l'auteur exaspéré, mais monsieur Desessarts, en quoi les blancs diffèrent-ils de l'espèce nègre? Pourquoi la blonde fade ne veut-elle pas avoir la préférence sur la brune? Cette nuance n'est-elle pas aussi frappante que celle du nègre au mulâtre?... Pourquoi le jour ne le dispute-t-il pas à la nuit, le soleil à la lune, les étoiles au firmament?... Je n'ai qu'un conseil à donner aux comédiens français, et c'est, ajoutait l'enthousiaste avec supplication, la seule grace que je leur demande: c'est d'adopter la couleur et le costume nègres; car la Comédie s'élèvera au lieu de s'avilir par la couleur. Au nom de la philosophie, au nom de la raison, au nom de l'humanité, ne faites pas prendre le change à l'histoire naturelle! Jouez ma pièce : TOUTES LES NATIONS avec moi vous en demandent la représentation.

La Comédie-Française fit la sourde oreille à

TOUTES LES NATIONS, non pas, quant à moi, que j'approuvasse cette manière d'éluder : je n'ai jamais voulu, pour ma part, donner un vote flexible. Je concois tout l'embarras qu'on éprouve en refusant quelqu'un qui vous est recommandé de haut, ou qui se recommande de lui-même; mais je n'ai jamais été partisan de ces demi-réceptions, vrais refus tacites; de ces salutations faites à l'amour-propre de ceux qui, à défaut de talent, nous apportent je ne sais quelles considérations d'amitié ou de position. Mes camarades ont pu éprouver quelquefois tout le désagrément de ces contre-lettres sous-entendues, où l'on accepte un ouvrage en blanc, pour donner à l'auteur la satisfaction de dire dans le monde : « Je suis reçu à la Comédie-Française. » D'abord, il n'est pas d'homme de lettres qui comprenne ce petit contrat-là. Certes, au comité, je n'ai pas toujours été infaillible, mais je me suis promis de n'être jamais complaisant. Je ne blâme personne; chacun se fait sa règle de conduite et s'y tient;

moi je dis la mienne : recevoir une pièce, c'est signer une lettre de change; on doit payer au terme.

Madame de G****, nous jugeant de mauvais débiteurs, nous serra le bouton très-fort et très-bien; mais elle prit une mauvaise méthode : elle menaça d'imprimer et sa comédie et ses négociations, et nos faits et gestes, et elle le fit plus tard en cinquante exemplaires, dédiés à l'univers.

Pour le moment, elle crut nous avoir intimidés, et elle nous demanda une nouvelle lecture. Il s'agissait d'un autre ouvrage en cinq actes (jamais elle ne faisait à moins) : c'était une *Ninon*.

Dans ce cadre étendu, venaient se placer assez naturellement tous les personnages marquans du siècle de Louis XIV. La Comédie aurait voulu trouver la pièce excellente, pour offrir à l'auteur un *mezzo termine* : la blanche *Ninon* aurait ainsi remplacé l'éthiopienne *Mirza* au noir luisant d'ébène.

Notre ban et notre arrière-ban furent convoqués pour cette cérémonie imposante; cependant Contat et moi nous dispensâmes d'y aller : nous connaissions l'auteur; nous craignions sa portée dramatique, et, dans tous les cas, comme il était impossible qu'avec une telle imagination il n'y eût pas différent littéraire, nous voulûmes éviter d'y figurer.

C'est le comique compte-rendu de cette lecture qu'on fit charitablement circuler dans les salons, quand on voulut prouver ce grand abus national de la Comédie-Française; c'est cette pièce du procès, que je me fais une obligation de rapporter dans son intégrité. Le morceau est du moins un prodige de mémoire; l'auteur le donna lors de l'impression de ses œuvres dédiées à l'univers, et toujours tirées à cinquante exemplaires.

Madame de G**** se plaint du principe qui nous fait juges; de notre mauvais goût, prouvé par le peu d'effet de sa lecture; elle se plaint

de ce qu'on s'est parlé à l'oreille ; elle se plaint de ce qu'on a bâillé ; elle s'indigne de ce qu'au pathétique du cinquième acte le chœur de la Comédie-Française ne lui a pas ramené son esprit ; elle se courrouce contre une porte mal close, elle en veut à son maudit ferraillement. Chacun à son tour se levait pour la fermer ; cette porte était, dit-elle avec un calembourg charmant, notre faux-fuyant.

Enfin elle arrive au principal, aux bulletins. C'est ce singulier document dont on fit des copies ; j'en donne une :

« Me voici aux bulletins : des bulletins de la Comédie-Française ! cher public, vous ignorez ce que c'est ; vous n'en avez jamais lu ; on ne vous en a jamais fait imprimer. Mais ceci mérite plus que l'impression ; je prétends le faire graver en bas et autour de mon portrait, pour prouver que si la destinée a voulu que je fusse ignorante, elle voulut aussi me démontrer qu'il y avait une espèce d'êtres ignorans qui ne pos-

sédaient pas le sens commun. Que mon lecteur fasse attention que l'on écrit les bulletins, et que j'ai le temps de réfléchir avec lui.

Cette conversation me paraîtra bien plus aimable que les jolies choses que les comédiens purent me dire pour m'induire en erreur un instant, afin de jouir de ma surprise et de ma confusion. Je fus plus heureuse que je ne devais l'attendre : je n'éprouvai ni l'une ni l'autre, et *je sortis de cette caverne* AUSSI GRANDE QU'ILS ÉTAIENT PETITS.

Il faut que le public sache encore que, lorsque les comédiens reçoivent une pièce définitivement ou à correction, ils entourent l'auteur, et ne lui disent que des choses agréables sur son ouvrage. Les bulletins écrits, tous s'empressèrent de faire l'éloge de ma pièce, sauf quelques corrections; ils se distribuaient déjà les rôles, ils paraissaient agir avec tant de franchise, que je faillis être dupe un moment, surtout quand l'intègre M. Desessarts me demanda si c'était à lui que je destinais le rôle de Dé-

gipto[1]. J'eus la simplicité de lui répondre que, puisqu'il le demandait, je ne voyais personne plus propre que lui à posséder la caricature qui convenait au berger Coridon. On rit beaucoup, et je ne pus m'empêcher de rire aussi de bonne foi. Tous semblaient n'aspirer qu'au moment de voir Desessarts dans le costume de berger, et je gagerais, si les comédiens étaient capables de convenir une fois de la vérité, que ce n'est pas sans regret qu'ils ont manifesté une opinion contre cette pièce, malgré le comique, qu'au moins ils ont saisi. Mais sans doute, monsieur, Desessarts n'a pas porté son talent jusqu'à supporter le caractère d'un homme trop vieux et devenu d'une folie à faire courir tout Paris et à

---

[1] Ce Dégipto est le même homme que ce tant burlesque M. Des Iveteau du dix-septième siècle; au deuxième acte de cette fameuse *Ninon*, il prenait la pannetière et la houlette, baptisait tous ses domestiques de noms de bucoliques, et, sur le modèle des héros de l'Astrée, allait dans une campagne soupirer et languir d'amour; le plaisant de la pensée était de destiner ce rôle de langoureux à Desessarts.

(*Note de Fleury.*)

le faire rire de nouveau. Fatigué de voir qu'on s'amusait à ses dépens, et impatient de me faire essuyer les rigueurs du comité, il cria au souffleur, avec sa voix monstrueuse :

— Allons, lisez les bulletins.

Et vous, postulans en littérature, tant en femme qu'en homme, apprenez à connaître les comédiens français avant de leur confier le fruit de vos plus chères occupations.

PREMIER BULLETIN.

Cet ouvrage est charmant; il fait honneur au cœur, à l'ame et à l'esprit de son auteur : je le reçois.

Heureux début!

SECOND BULLETIN.

Cet ouvrage est rempli de mérite, mais il y a des longueurs : je reçois à correction.

Il n'y a pas encore à désespérer.

TROISIÈME BULLETIN.

Il y a infiniment de talent dans cet ouvrage : je reçois à correction.

J'espère encore.

QUATRIÈME BULLETIN.

J'aime les jolies femmes ; je les aime encore assez quand elles sont galantes ; mais je ne les aime que chez elles et non pas sur le théâtre. Je refuse cette pièce.

Aïe ! aïe !...... ceci sent bien le Dugazon ; mais tout doux, mon très-aimable : apprenez à connaître le but du théâtre. Les *Courtisanes*, la *Coquette corrigée*, ne portent-elles pas un but moral ? et ma Ninon n'est-elle pas aussi décente que cette dernière ? Elle ne fait pas au moins les aveux de la première, et ses faiblesses sont éloignées de la scène. Je l'ai prise dans une bonne circonstance pour le théâtre ; tant pis pour votre discernement si vous ne savez pas l'apprécier.

CINQUIÈME BULLETIN.

Cette pièce n'est remplie que d'épisodes sans lien ; il n'y a pas un seul caractère dans cet ouvrage. Le second acte est entièrement de mauvais goût, et la

folie de Dégipto n'est pas supportable; elle n'est ni dans les règles théâtrales, ni dans la décence. Pour le bien de l'auteur je refuse cet ouvrage.

Ah! berger Coridon, on vous reconnaît comme vous reconnaissez l'intention de l'auteur en accordant l'élégance de votre taille avec le plaisant de ce caractère! Vous avez eu raison de refuser; vous auriez, en effet, été trop comique dans ce rôle : j'avoue même que votre rotondité l'aurait trop chargé; il n'aurait pas été possible d'y tenir. Qu'on se représente de vous voir habillé en berger : le chapeau de paille sur l'oreille, attaché négligemment par-dessus le cou avec un ruban couleur de rose, et une houpe de trente couleurs tombant de même sur vos larges épaules; la pannetière au côté, la houlette à la main! Qu'on me dise si l'on peut voir rien de plus comique dans ce costume! et vous l'avez craint! Cependant il y a longtemps que le public désire du vrai comique; vous n'en voulez-pas? tant pis pour vous!

SIXIÈME BULLETIN.

(O lecteur! lecteur! je vous demande de la patience pour entendre ceci de sang-froid.)

Cette pièce est sans goût, sans talent; je suis indigné de voir que l'auteur ait pu s'oublier jusqu'à faire de Molière le confident des amours de Ninon; si j'ai quelque conseil à lui donner, c'est de renoncer à cette pièce et de ne la montrer à personne. Je la refuse.

Pour celui-ci, je ne pus en reconnaître l'auteur, à moins que tout le comité ne l'ait fabriqué ensemble. Combien Molière se trouverait choqué et humilié s'il pouvait revenir parmi nous, de voir quel tort on fait à son esprit et à sa mémoire! Lui qui fut le confident et l'ami de Ninon ainsi que de tous les grands hommes du royaume, sans excepter les femmes les plus vertueuses. Quelles sont les personnes qui n'ont pas cru se couvrir de gloire, quand elles avaient le bonheur d'être admises dans la société de Ninon de l'Enclos? Mais les comédiens ont craint de la voir parmi eux! elle y aurait été déplacée!!!

SEPTIÈME BULLETIN.

J'ai de la peine à soutenir les réflexions que cette pièce m'a fait faire. Je n'y trouve pas de fond, pas d'intrigue ; tous les personnages parlent de même, et l'auteur a mis vingt-neuf acteurs, tandis qu'il n'y en a que vingt-trois à la comédie; ainsi je ne puis recevoir.

D'un coup de plume j'ai égorgé sept personnages ; en doublant certains rôles on verra que l'on peut jouer ma pièce avec quinze ou seize acteurs. Les habits de paysan, ou le changement de costume peut produire cette métamorphose. La Châtre peut jouer, par exemple, le comte de Fiesque, etc. C'est ce qu'on fera sans doute dans les petites troupes, et c'est pour elles que je l'indique.

HUITIÈME BULLETIN.

Je considère l'auteur et je l'aime trop pour l'exposer à une chute. Je refuse.

Celui-là est joli et ne peut m'indisposer.

NEUVIÈME BULLETIN.

Rien ne m'intéresse dans cette pièce que le cinquième acte ; la reconnaissance de Ninon avec son fils est tout-à-fait touchante et prête au but moral : la société de Ninon et quelques faits, par-ci par-là, ne peuvent pas fournir une comédie en cinq actes ; si l'auteur voulait me croire, il la réduirait en un ; mais comme je prévois qu'il n'en voudra rien faire, je refuse.

Bonne conclusion !

DIXIÈME BULLETIN.

Les valets de Ninon jouent la délicatesse et l'esprit, ils sont insoutenables dans cette pièce ; je refuse.

ONZIÈME BULLETIN.

C'est avec plaisir qu'on se rappelle le règne de Louis XIV ; mais dans cette pièce il est insoutenable ; je crois rendre service à l'auteur en la refusant.

Patience, patience, s'il vous plaît ! ceci tire à sa fin.

DOUZIÈME BULLETIN.

Il n'y a dans cette pièce que des éloges à toutes les

scènes, qui deviennent ainsi assommantes pour les auditeurs ; il est impossible d'imaginer que l'auteur ait eu l'intention de faire une pièce de théâtre dans le sujet de MOLIÈRE CHEZ NINON, *et ce grand homme est déplacé à chaque instant ; je crois sincèrement obliger l'auteur en lui donnant le conseil de ne montrer jamais sa pièce.*

C'est ici que je m'arrête.

Je ne fus pas curieuse d'avoir le demi-quarteron de voix, et je priai M. Delaporte de me dispenser de lire le treizième. Pendant la lecture de ces fameux bulletins j'examinai chaque figure ; mais toutes cherchaient à éviter mes regards ; celle de Desessarts était la seule qui ne changeât pas d'attitude ; sa tête était à peindre, avec sa joue appuyée sur sa canne, et la bouche béante, tirant une langue qui sortait à moitié à chaque bulletin, manière d'exprimer la joie qu'il ressentait à chacune des lectures qui pouvaient redoubler ma confusion.

Si le célèbre Greuze était curieux de faire un tableau de comité, je lui fournirais un sujet

propre à varier son genre et qu'il ne rendrait pas moins sublime.

Ils s'attendaient tous que j'allais me porter à quelque excès; mais je ne me fais pas ainsi tort à moi-même; je me levai et je leur dis avec un ton modeste :

Mesdames et Messieurs, je suis fâchée que vous n'ayez pas reçu ma pièce, cela ne doit pas vous étonner; sans doute je me suis trompée, mais ce qui me console, c'est de voir que messieurs Palissot, Mercier, Lemière et VINGT-QUATRE autres personnes recommandables se soient trompés comme moi, et qu'ils aient encore plus de tort de m'avoir exposée à vous présenter une aussi mauvaise production.... J'ai l'honneur de vous saluer.

Tous baissèrent la tête; il n'y eut que mademoiselle Joly qui fit une grimace. »

Quoi qu'elle en ait dit, madame de G**** était fort en colère. Si Desessarts se fâchait sérieusement lorsqu'on s'avisait de lui trop rap-

peler qu'il était gros, elle éprouvait le même sentiment quand on lui laissait soupçonner qu'on trouvait mince son talent d'auteur.

Rien n'est comparable d'ailleurs à la colère qui vient après la lecture de nos bulletins défavorables : « Cette colère est comme les cornes d'Ammon, disait notre savant Dazincourt ; elle n'a point d'analogue. » C'est qu'en effet elle n'en peut avoir. On ne se figure pas dans le monde cette espèce de situation particulière, ce drame d'anxiété et d'espoir joué par la bonne opinion d'un seul devant la méfiance de tous ; on ne peut se faire une idée de ces sensations d'un auteur voyant défiler tout un bel avenir dans l'espace d'une heure. Le drame du comité de lecture est un drame inconnu : ces scènes écoutées, ces regards échangés, et ce regard unique qui cherche à vous deviner, à fouiller en vous-même, qui examine le jeu d'un linéament du visage, qui s'enchante d'un sourire et s'angoisse d'un froncement de sourcil ; cette espérance qui grandit, qui tombe, qui se relève et

ne meurt jamais ; cet accusé devant ses juges, ou ce triomphateur devant ses vaincus ; tout cela est un spectacle inouï. Et quand l'auteur nage en pleine eau dans sa confiance, que de choses il voit dans ses cinq actes ! que de mouvemens divers cela réveille en lui ! que d'espérances ! que de riantes visions ! quel rêve que celui-ci :

Deux mille personnes assemblées pour écouter un seul homme, et ce « seul » dominant la foule, frappant au cœur, réveillant la raison, excitant la gaîté, émouvant l'ame, entraînant l'esprit ! C'est du charme, c'est de l'enivrement, c'est une pluie de couronnes, une marche triomphale sur des tapis de velours. Quel bruit ! Quels battemens de mains ! Quels cris ! quels bravos ! Que demande ce peuple ? c'est l'auteur. L'Auteur ! que de magie dans ce seul mot ! Pauvre Armide ! pauvre Circé ! en vos enchantemens que ne vous êtes vous avisées de ce mot de puissante clameur ! Oh ! moment du brouhaha suprême ! L'Auteur ! c'est le bien

aimé de ces dames; l'AUTEUR! c'est l'ami de ces messieurs. L'AUTEUR! le souverain de toutes ces pensées, le dominateur de toutes ces sensations, le maître des ames, le spirituel, le supérieur, le sublime; et l'AUTEUR sera répété demain dans les gazettes, répété sur les murs de la grande ville, en lettres d'un pouce, répété bientôt dans l'Europe. O gloire! ô souveraine caresse des intelligences de tous à l'intelligence d'un seul! odalisque soumise d'un sultan radieux! quand vous avez été rêvée si belle, lequel d'entre les hommes comprendra bien la colère du poursuivant qui, croyant vous saisir, vous voit échapper sans retour?

Celui qui éprouve ce cruel désappointement peut seul le comprendre, et peut-être aussi, quoi qu'en pense Dazincourt, l'amateur qui, aimant à tisonner l'hiver, se voit tout à coup arracher les pincettes.

Notre faiseuse de cinq actes attendit Desessarts à la sortie du comité; elle le rattrapa précisément sous le péristyle où elle aimait

à faire la conversation avec Daubenton......

Mais, puisque j'en suis à rendre compte de la situation extrême d'un auteur que l'on refuse, qu'il me soit permis de parler aussi, en passant, de celle d'un comédien qui, bien malgré lui-même, se voit forcé de refuser. Comment répondre aux plaintives interrogations d'un auteur encore tout endolori d'une amputation de cinq actes? Rien de plus difficile; et ces interrogations ne nous sont jamais épargnées. Il n'est pas d'auteur qui en cela ne manque de tact ou de courage, et qui ne cherche à se jeter de nouveau sur le poignard. C'est pour nous une souffrance intolérable; c'est même souvent un sujet de colère contre l'indiscret qui, pour ainsi dire, nous force à renouveler un mauvais compliment. On ne sera donc pas surpris si l'apparition imprévue de madame de G**** mit notre camarade dans cette cruelle disposition d'esprit.

— Mon ouvrage vous a donc semblé bien médiocre, M. Desessarts? dit cette dame en l'abordant.

— Médiocre, mais non; répondit celui-ci, qui entendait encore murmurer l'essaim de trente-six mille syllabes monotones; dans ce qu'il est, votre ouvrage n'a rien de médiocre.

— C'est-à-dire qu'il n'est pas médiocrement mauvais?

— Votre Ninon est une bégueule; votre Molière un complaisant; vos domestiques parlent trop bien; vos maîtres parlent trop mal: personne ne dit ce qu'il doit dire, et tous disent trop. Votre Dégypto est un vieil imbécile....

— Un gros imbécile! s'écria la muse en colère. — Puis, faisant de l'œil le tour de la vaste corpulence de Desessarts, plaçant sa main comme lorsqu'on veut mettre le rayon visuel à l'abri de la lumière, pour mieux examiner des lignes d'architecture, et après cette satyrique disposition de l'attitude, vulgarisant la plaisanterie : —Je l'ai fait pour vous, ajouta-t-elle.

— Madame! madame!.... reprit Desessarts hors des gonds.

— Que voulez-vous ? riposta, cette fois avec finesse, la dame offensée, je fais aussi mon bulletin.

— Très-bien ! très-bien ! je vois que je me trompais sur votre compte ; je croyais que vos pièces seulement étaient ridicules ; mais....

— Monsieur, dit en prenant la pose la plus digne la femme auteur, en fait de ridicules, plus on a de génie, plus on est taxé. Vous ne savez peut-être pas cela, vous qui n'avez jamais payé aux barrières cette espèce d'impôt.

Et elle s'en alla. Desessarts aussi partit ; tous deux s'en allant d'un côté opposé dans la dernière fureur, mais tous deux, après avoir, madame de G**** pirouetté sur le talon, et notre camarade tourné ainsi qu'un cabestan sur son axe, comme ils allaient vite, tenant la ligne des arcades, et donnant de l'air à leur fureur réciproque, se rencontrèrent à moitié route.

— Charmant auteur ! dit Desessarts sans s'arrêter, et comme entraîné par son propre poids.

— Svelte berger ! riposta l'autre ; passant

avec la rapidité d'une sauterelle que le vent emporte.

Et tous deux, une fois lancés, continuèrent leur course comique, avec le refrain obligé à chaque rencontre. Desessarts, à qui la tête tournait de cette valse, longeant le mur par précaution, et madame de G**** décrivant ses révolutions plus près de la rue, pour éviter, racontait-elle plus tard, l'éclipse totale.

On voit combien, chez cette singulière personne, la femme maligne l'emportait sur l'auteur à prétention : spirituelle et amusante, quand la femme ne se souvenait pas de l'écrivain, ses idées de métempsycose même ne lui nuisaient pas. Je n'ai dit que le côté plaisant de sa croyance; elle était assez brillante quand elle en expliquait le côté sérieux : il me semblait voir en elle le frère cadet de Mercier, ayant pris cornette et jupons, avec cette différence que pour écrire madame de G**** semblait mettre toujours un fourreau à sa plume, et que Mercier ôtait souvent ce fourreau qui fait écrire mat; mais,

comme Mercier, elle avait de l'originalité et des idées de l'autre monde, qu'elle pouvait faire adopter aux gens de celui-ci. Comme Mercier elle était généreuse, bonne, compatissante, humaine, et une fois elle fut sublime. J'ai donné le revers de la médaille avant la médaille elle-même.

Lors du jugement de Louis XVI, et quand elle s'offrit pour être un de ses avocats, la Convention, ai-je dit, passa à l'ordre du jour; mais quelques-uns de ses membres tinrent note de cet acte de dévouement et d'abnégation de mauvais exemple : ils la marquèrent sur le livre sans miséricorde.

Elle continuait ses travaux littéraires et pendant notre succès de *l'Ami des lois*, elle fit jouer sur l'un de nos principaux théâtres une pièce de circonstance qui devint bientôt son acte d'accusation; on y vit une preuve de complicité avec un fameux général alors transfuge. Interrogée, menacée, on lui prescrivait des aveux, et comme on la savait excellente mère,

on voulait lui arracher des mots qui chargeassent ce général : c'était au nom de son fils, qu'elle laisserait orphelin, qu'on lui demandait une accusation.

— Je suis femme; je crains la mort; je redoute votre supplice; mais je n'ai point d'aveux à faire, et c'est dans mon amour pour mon fils que je puiserai mon courage. Mourir pour accomplir un devoir, c'est prolonger sa maternité au-delà du tombeau.

Telle fut sa réponse.

Si elle avait voulu écrire, elle n'aurait pas trouvé cette réponse, ou plutôt, si elle l'avait trouvée, elle l'aurait jugée trop simple pour être écrite. Elle pouvait être méchant auteur, femme à saillies et mère sublime. Ce n'est pas la première fois que j'ai trouvé de ces gens à contre-partie. Madame de G**** avait un travers et de nobles sentimens. Qui donc a dit ceci? IL Y A UN GRAND PONT DU COEUR A L'ESPRIT.

Bien avant que ces derniers évènemens arri-

vassent, et quand madame de G**** nous demandait justice pour *l'Esclavage des nègres* [1], et se plaignait de l'accueil fait par nos bulletins à sa *Ninon*, on s'amusa donc à nous piquer à coups d'épingles avec les singuliers extraits de ce procès-verbal de refus. J'ai vu dans les mains de Vergniaud, grand amateur de théâtre, la pièce en question : c'était nous attaquer par le ridicule, en attendant des attaques plus sérieuses. Les auteurs gascons nous ont toujours porté malheur : lors de la première guerre punique de ces messieurs, ce fut Cailhava qui, après M. de la Saussaie, devint le chien levrier de la

---

[1] Cette pièce, perdue dans les flots de pièces philosophiques que fit éclore le dix-huitième siècle, sert assez l'incognito dont Fleury a voulu couvrir cet écrivain ; nos recherches nous ont mis à même de le découvrir : nous ne voulons pas aller plus loin que la pensée de l'auteur des Mémoires ; mais nous regrettons de ne pouvoir donner au public le nom d'une personne dont le dernier acte fut un acte d'héroïsme, le dernier mot un mot sublime, et dont les écrits n'étaient que des excès d'imagination entachés de cet esprit de saillie qui ne permet pas toujours l'esprit de suite.

(*Note de l'Éditeur.*)

troupe; il nous poursuivit de son : « Minet! minet! » et de sa répétition comique; cette fois on demanda encore au languedoc de fournir la partie burlesque de la persécution.

Mais de tels ballons d'essai allaient peu au but; la rédaction de nos bulletins n'était comique qu'en supposant qu'ils eussent été faits sur un bon ouvrage; et même nous nous étions réconciliés avec l'auteur : le temps marchait; on s'y prit moins obliquement.

Nous sommes en novembre 1790 : M. de Laharpe, en sa qualité de doyen, vient d'être mis à la tête d'une députation fort imposante; il monte en voiture; je l'ai vu passer. Qu'il est fier! Où court-il? A l'assemblée nationale. Comme il est bien là, à la barre! Que va-t-il conter? Mirabeau se cambre; Barnave se penche; Robespierre, si soumis alors, a l'air d'un écolier qui va écouter une leçon de rhétorique; l'abbé Maury fait rire ses voisins aux dépens de l'académicien. On voit dans l'œil de celui-ci qu'il compte entretenir l'assemblée de grandes

choses, c'est-à-dire parler un peu d'art et beaucoup de lui; il tire un gros cahier de sa poche; tousse deux fois, s'essuie le front..... Tous les députés le regardent avec ce sentiment d'anxiété éprouve quand on va ouvrir une tabatière à surprise.

Au nom du plus grand nombre des auteurs, des auteurs tragiques et des auteurs larmoyans, des auteurs comiques et non comiques, M. de Laharpe vient présenter à l'assemblée nationale une adresse relative au Théâtre-Français et à l'avenir de ses collègues.

Il y rappelle, dans un pompeux exorde, avec un juste sentiment de fierté patriotique, ce que la plus auguste assemblée de l'univers doit aux gens de lettres. « Ce sont, dit-il, les gens de lettres qui ont préparé l'œuvre grande et sublime qu'elle vient d'accomplir, puisque ce sont eux, et eux seuls, qui ont affranchi l'esprit humain. Quant à lui, Laharpe, s'il lui est permis de se nommer, il a contribué à cet affranchissement de toute la puissance de *Warwick*,

et de celle aussi de *Jeanne de Naples*; il a fait prêcher les *Brames* au désert en faveur de cette cause, à laquelle il s'est consacré. *Coriolan* a dit aux Volsques un mot de liberté, et lui, lui personnellement, et sans avoir besoin d'emprunter la figure d'un de ses grands hommes (ce qui ne le déguise pas assez), il a beaucoup parlé de liberté au grand-duc de Russie dans sa correspondance particulière.

Je n'affirmerai pas autrement que ce fut bien là le mot à mot de son commencement; mais j'affirmerai qu'à sa péroraison l'illustre orateur fit sentir combien il était important pour le salut de l'état qu'à l'avenir ses propres chefs-d'œuvre et ceux de ses confrères fussent infiniment mieux rétribués que ne le furent jusqu'alors les faibles essais de Corneille, de Molière, de Racine, de Crébillon, de Voltaire..... Ah! M. de Laharpe, songez au moins que depuis 89 nous sommes tous égaux!

Pour conclure, ces messieurs demandaient:

La concurrence légalement établie entre PLU-

SIEURS TROUPES *de comédiens, légalement autorisés à jouer* TOUTES LES PIÈCES *des auteurs* MORTS OU VIVANS.

C'était au milieu d'une question de chiffres soulever une question de vie ou de mort; c'était porter le fer au cœur de la Comédie-Française. Jusqu'à ce jour il avait été parlé de concurrence, de second théâtre; on m'a vu moi-même désirer ces établissemens rivaux qui donnent à l'art une vie de mouvement et d'émulation; mais cette fois on allait trop loin.

Ainsi PLUSIEURS TROUPES pourraient dorénavant jouer TOUTES NOS PIÈCES, et Paris, qui depuis le décret de l'Assemblée nationale sur la liberté des théâtres, pouvait aller se divertir à cinquante-deux spectacles parlans, déclamans, chantans, dansans et sautans, tant à pied qu'à cheval, Paris serait appelé par cinquante-deux affiches qui auraient la faculté de lui offrir cinquante-deux fois le même jour, ou *Tartufe*, ou *Mahomet*, ou *Iphigénie en Aulide*, ou *Cinna?*

Et nous, les acteurs de *Cinna* et d'*Iphigénie*, nous, les acteurs de *Tartufe* et de *Mahomet*, nous qui n'avions ni les ressources de l'ariette, ni le charme puissant des courses à cheval, ni l'imprévu de Jeannot se coiffant du turban, et de Colombine psalmodiant Ériphile, il nous fallait nous laisser spolier ainsi! et nos propriétés *légalement* acquises (puisque *l'égalité* il y a), devenir la proie d'étrangers arrivés d'hier, parlant à peine la langue sacrée, et certes indignes de toucher aux œuvres des grands maîtres.

Ah! MM. de La Harpe, Chénier, Cailhava, Palissot, et vous aussi Fabre, où donc est l'orgueil littéraire? où donc est la justice?

Où est l'orgueil littéraire; car à part ce second Théâtre-Français nécessaire, que je veux avec vous, qu'avec vous j'ai demandé dans mes jours d'angoisses, qui existait sous le patronage du talent hors de ligne de Granger, de Trial, de Rosière et de madame Verteuil, à part ce

théâtre, tribunal d'appel des auteurs mal jugés ou jugés légèrement, asile des acteurs repoussés par la prévention ou éloignés par l'injustice, à part ce second théâtre indispensable, dis-je, de quel droit ôtez-vous à vos maîtres et aux nôtres cet établissement supérieur commencé par Molière, continué par Louis XIV; n'ont-ils pas voulu ces deux hommes de génie, (bien qu'ils fussent comédien et roi), n'ont-ils pas voulu que tous les grands talens se trouvassent rassemblés sur la même scène, et qu'ils s'excitassent encore par cette réunion qui les plaçant ainsi en présence les encourageaient, en quelque sorte, à se surpasser mutuellement? n'ont-ils pas voulu, que dans ce rassemblement qui mêle et qui unit des talens illustres et de genres divers, il se fit comme un foyer où ils s'échauffassent les uns les autres par une rivalité obligée et toujours renaissante? Ils l'ont voulu, et c'est une idée aussi juste que profonde que vous combattez! et c'est ce véritable secret de l'art du théâtre et ce véhicule puissant de la gloire

des auteurs eux-mêmes que vous venez anéantir ! De quel droit livrez-vous à Tabarin toutes nos richesses, tous nos trésors d'intelligence ? Où donc est la gloire littéraire, vous qui voulez ôter à la nation les seuls comédiens qui puissent comprendre les grands maîtres, parce que, eux seuls les ont étudiés vingt années pour se rendre dignes de les jouer pendant dix autres ? Quoi ! tout notre Panthéon dramatique vous appartient donc, que vous voulez le jeter sur les tréteaux de la Foire ?

Où est la justice aussi, messieurs ? Voltaire, Molière, Racine et Corneille ne sont-ils pas notre propriété ? Oui, malgré ce superbe sourire, je dis notre propriété, et je dis bien. De quel droit venez-vous attaquer des stipulations faites entre les comédiens du Théâtre-Français et les anciens poètes de ce théâtre ? Êtes-vous les successeurs de ces hommes célèbres ? êtes-vous leurs héritiers ? Y a-t-il filiation entre *Jeanne de Naples* et *les Horaces ?* entre les *Courtisanes* et l'*Avare*, où trouvez-vous la parenté ?

stipulez-vous donc des intérêts de famille? Vous en appelez à l'Assemblée nationale; mais l'Assemblée nationale peut-elle faire qu'une propriété cesse d'être une propriété? quel que soit son pouvoir, un corps législatif crée des principes et ne les applique point; il fait des lois, mais ce sont les tribunaux qui les exécutent; vous parlez de la déclaration des droits de l'homme à propos d'une question littéraire, et du Contrat social à l'occasion de traités que vous demandez à violer! Qu'y a-t-il de commun entre vous et le génie de Jean-Jacques? qu'y a-t-il de commun surtout entre vous et la justice? Voici un extrait de nos registres démontrant à quels titres nous avons véritablement acquis les pièces qui forment notre répertoire, voyez! année 1660, donné à Molière, pour *les Précieuses Ridicules*, en plusieurs à-comptes, 1,000 liv. En 1670, donné 2,000 liv. à Pierre Corneille, prix fait pour sa *Bérénice*. En 1663, payé à M. de la Calprenède, pour une pièce de théâtre qu'il doit faire, 800 liv.

C'est ainsi que nous stipulions autrefois; nous avons stipulé différemment depuis, et vous-mêmes naguère, n'avez-vous pas voulu refaire vos conventions avec nous, Beaumarchais en tête? N'est-ce pas être bien passionnés que de prétendre anéantir toutes les conventions récentes, tous les contrats passés depuis plus de cent années entre la Comédie-Française et des auteurs qui leur ont vendu leurs droits? Comment peut-on oublier que c'est sur la foi de la propriété de toutes ces pièces que, les Comédiens français ont pendant près d'un siècle contracté, transigé, acquis des immeubles, créé des rentes, en un mot stipulé une foule de conventions de tout genres; quoi! parce qu'on voudrait bien consentir désormais de partager la peine de se mettre en concurrence cela s'appellerait un droit de propriété? Ah! MM. Palissot, Chénier, Cailhava, La Harpe et Fabre!..... savez-vous ce que disait ma bonne vieille mère, la cardeuse, à propos de quelques idées de propriété de ce temps-là, aussi cruement avancées :

— Ces gens d'aujoud'hui, parce qu'ils ont un peigne à carder à vous montrer, prétendent qu'ils doivent avoir le droit de coucher sur tous les matelas de la ville.

VI

Décadence.

Difficultés d'une belle position. — La vérité vraie et la vérité fausse. — Marionnettes à l'appui. — Axiome à examiner. — Apparition. — Anecdote sur le marquis de Caraccioli. — Dénombrement. — Tout le clergé sur le théâtre. — Association singulière. — *Athalie* se promène. — Nous montrons la lanterne magique. — La Galatée du comédien. — Mot de Michot. — Tragique événement.

S'il en coûte pour plaire au public, il en coûte bien plus encore pour lui plaire longtemps ; une fois poinçonné homme de talent par le parterre, vous êtes dans sa domesticité ;

mieux que cela, ou pis que cela, vous êtes dans son esclavage, inféodé à ses plaisirs; il a désormais le droit de vous crier en vous voyant : — Allons, saute marquis! et saute plus haut aujourd'hui qu'hier!

Je savais cela; je savais que, dans les arts c'est reculer que de rester au point où l'on a dit : « Celui-ci compte entre les hommes. » Aussi mon appréhension fut grande quand m'arriva le drame de *Dorval* ou *le Fou par amour*.

Mon rôle de Frédéric II m'avait placé à une certaine hauteur, et je ne pouvais plus rien exécuter de nouveau qu'on ne me mît aussitôt moi-même dans le moule de cette grande réussite; me faisant ainsi de mon succès une sorte de lit de Procuste dans lequel on m'allongeait ou me racourcissait suivant l'ocurrence.

Le Fou par amour! c'était du drame; du drame renforcé, une situation extrême et sans repos : tourment d'aimer, torture de l'ame, égarement de l'esprit, espérance, déception,

angoisse, terreur et mort subite, tel était le thème de l'instrument récitant écrit par M. de Ségur le jeune; les traits saillans dont étincelle le dialogue, les pensées délicates, les idées fines, la grace des détails de cet ouvrage, n'étaient que des accompagnemens obligés qui faisaient mieux ressortir le lugubre *solo;* or, ma figure est ingrate au drame; j'ai un masque qui se plisse pour la moquerie et non pour la douleur; un œil qui étincelle sur les Trissotins ridicules et non qui se voile sur les mélancoliques Saint-Preux; mais on m'attendait aux grands sentimens; Monvel me destinait un rôle principal dans *les Victimes cloîtrées*, et tout en me trouvant fort honoré de la confiance de M. de Ségur, je jouai *le Fou par amour*, à peu près comme on tire au blanc pour préparer sa main à de plus rudes combats.

J'étais peu propre à donner à toutes voiles dans le grand pathétique; nous avons bien aussi, nous comédiens, nos plagiats; avec un peu d'adresse, il n'y a guère de gens qui recon-

naissent dans un grain d'or le filon dont il est tiré, j'aurais donc pu tailler à facettes quelques effets de Molé; mais la dextérité dans le vol n'est pas la propriété; Molé d'ailleurs voulait être étudié et non pillé : Molé peignait le drame à grands traits, je fis la réflexion qu'on pouvait donner de la perspective même à la miniature d'une bague.

Je pensai que, dans les arts la vérité n'était pas tant la vérité que la chose à laquelle on trouvait le secret de faire croire; la vérité de Molé n'avait nulle conformité avec celle de Préville, celle de Dazincourt ne portait aucune ressemblance de celle de Dugazon; je pouvais donc trouver en moi une vérité propre aux insuffisances de ma nature, propre à rendre le drame, ou si je ne trouvais une vérité, donner au public une illusion. Je me souvins assez à propos du spectacle de marionnettes où tout Paris courait en 82 : on riait d'abord de voir les pigmées; puis, leurs ressorts étant souples et leurs mouvemens assez naturellement rendus, on s'y

faisait : les curieux devenaient un véritable public, prenant plaisir au spectacle ; s'intéressant à une héroïne de merisier victime d'un persécuteur de bois de chêne ; faisant des vœux pour ou contre des personnages façonnés par le tourneur ; les décorations aussi finissaient par acquérir de vastes proportions d'architecture ; les meubles paraissaient de la dimension voulue et sortis des magasins de Pradier ; on appelait « belle femme » une princesse de douze pouces ayant quelques lignes de plus que sa compagne, et quand la main du machiniste apparaissait comme un arpent de main, couvrant tout un beau ciel d'Italie, la foule, rappelée avec mauvaise humeur à la réalité oubliée, criait à la main de monstre, à la main de géant : — Hors des coulisses !

La vérité pourtant, c'était la main ; le mensonge, c'étaient les personnages lilliputiens ; mais l'illusion avait marché peu à peu, par l'accord parfait de proportions vraies dans leurs rapports, vraies dans leurs progressions rela-

tives. L'harmonie de détails bien entendus, bien nuancés, bien déduits, donne la foi dans les arts. Je n'ai pas le projet de professer, mais la question est importante, et je voudrais me faire entendre. Si la lumière de Claude Lorrain est vraie, celle de Rembrandt est fausse; peut-être aussi ni l'une ni l'autre ne sont-elles vraies : le premier dispose trop du soleil, quand le second fait un trop grand usage de la lampe. Cependant vous êtes séduits, entraînés : assurément, si ce n'est tous les deux, un de ces peintres est arrivé à vous faire croire en lui, avec des accrocs à la vérité vraie au profit de la vérité fausse; mais tel est son art : il a créé à volonté des faits; il les a parés des couleurs de son imagination; il les a rendus naturels par la vérité des détails; il vous a forcés à des concessions; il vous a émus, et vous avez jugé, non pas précisément comme est la nature, mais comme le peintre a voulu qu'elle fût.

Je me mis à la tâche d'après ces données; j'étudiai les ressources de ce despotisme favo-

rable, et quand je jouai le *Fou par amour*, quand le jour des *Victimes cloîtrées* arriva, ma moquerie devint de l'amertume; mon œil saillant ne fut plus qu'un œil égaré; ma voix insuffisante rappela l'abattement d'une ame trop long-temps en souffrance; mes éclats furent de ces efforts de malade qui imposent toujours, parce qu'ils semblent être le débat d'une grande force morale contre un physique affaibli. Je mis de la pompe dans mon ironie, et, traitant la destinée en Trissotin de haut étage, je fis descendre dans mon ame le sentiment qui d'ordinaire semblait partir de mon esprit. Je réussis, je réussis pleinement, et, (dans le sens du drame) j'obtins mon succès avec mes défauts. J'invite les artistes à réfléchir sur cette pensée, qui d'abord peut sembler un paradoxe :

Au théâtre, c'est moins des qualités qu'il acquiert que se forme un grand comédien que de ses défauts qu'il perfectionne.

Nous avions besoin du succès des *Victimes cloîtrées*, car nos dissidens faisaient leurs malles

pour la rue Richelieu; dans quinze jours ils partaient, et entraînaient avec eux quelques-uns de messieurs les auteurs qui n'étaient pas les moins recommandables.

Il nous fallait maintenant redoubler de courage et de zèle; j'y mis, je puis dire, autant de cœur que personne. J'avais pour la vieille Comédie-Française un amour tout chevaleresque, l'amour qu'un vrai gentilhomme a pour le manoir de ses ancêtres, où chaque écusson lui rappelle un titre de gloire et lui prescrit une vertu. Pour soutenir l'honneur de l'antique maison, je voulus me surpasser dans le drame de Monvel; mais je montai mon exécution plus à la hauteur de mon courage que de mes forces; je la montai même à la hauteur de mon chagrin. Tout Paris dit que j'avais bien mérité; moi seul je sus ce qu'il m'en coûterait, et le lundi 2 mai 1791 tout Paris put lire sur l'affiche :

En attendant la troisième représentation des *Victimes cloîtrées*, retardée par indisposition de M. Fleury.

Je côtoyai la mort pendant près de quinze jours : ce fut, du reste, plutôt une longue crise qu'une maladie, et je m'en relevai aussi subitement que j'étais tombé. Je n'omettrai pas ici une vision singulière, et qui prouve à quel excès d'exaltation était porté mon cerveau. A la seconde représentation des *Victimes cloîtrées*, ou entre la première et la seconde, j'avais eu à faire près du Palais-Royal. Je revenais; j'avais déjà traversé le Pont-Neuf, lorsque des cris se font entendre. Je regarde : la foule s'ouvrait devant un cavalier tout pâle; tout en désordre, les cheveux épars, les brides flottantes; il semblait guider son cheval par la pensée, et sa figure, triste et creusée, se balançant de droite et de gauche, jetait aux passans épouvantés de sa course rapide : « Mort! mort! Mirabeau mort! » Sans cet air profondément affligé, on aurait dit de la mort elle-même annonçant sa grande moisson. Je ne sais où il allait, ce qu'il devint ni même par où il disparut, mais je fus le premier à annoncer la mort de l'orateur célèbre

à mes camarades, et un à-peu-près de la vision me resta fidèle pendant ma fièvre. Je voyais le soir, à heure fixe, un cavalier armé de pied en cap, monté sur un vigoureux cheval, se promenant au grand galop dans ma chambre, et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'en le voyant je savais que je ne le voyais pas, et même très-souvent il m'est arrivé de me lever, puis, le suivant des yeux dans ses évolutions, je me faisais approcher du papier, de l'encre et une plume, et, avec un air de juge qui tient quelqu'un sur la sellette : « Tu as beau faire, disais-je, j'écris contre toi; je prouve que tu n'es pas vrai. » Ensuite j'espérais qu'après avoir donné ces preuves que mon cavalier n'avait rien de réel, on le mettrait aux arrêts forcés, pour le punir d'une promenade faite évidemment hors des limites des ordonnances de police.

C'est qu'aussi je n'ai jamais vu de coureur plus importun ! d'abord, l'incommodité de sa taille gigantesque m'empêchait d'apercevoir mon foyer, et, dans ses temps de galop,

me cachait un bel et vaste paravent tout neuf, dont les images m'amusaient; puis il s'avisait de me faire l'espièglerie de mauvais goût de mettre son cheval à l'abreuvoir dans ma théière, ou de se jeter à la nage, lui et sa bête, au beau milieu de ma tasse à tisane, ce qui me contrariait beaucoup quand il s'agissait de boire; car, outre que je me serais fait un sincère reproche d'avaler un capitaine de dragons, armes et bagage, j'avais une répugnance invincible pour les crins du cheval, qui n'auraient pas manqué de m'embarrasser au passage.

Cependant mon importune apparition finit par s'évanouir : le cavalier se défit de son cheval d'abord, puis de son armure, et enfin il me débarrassa de sa personne. Mon inquiétude cessa, pour faire place à cette inquiétude plus réelle des malheurs de la Comédie-Française; mais la pensée que je devais lui être utile, qu'il fallait absolument pour elle me porter bien, me donna des forces : je me hâtai de guérir.

Pauvre Fleury! en peu de temps j'étais de-

venu vraiment un personnage de drame; mon individu avait pris tout l'aspect pathétique du genre. Quelle maigreur! quand je me déshabillai, c'était à faire pitié, et, pour être supportable, je me vis obligé de mettre aux alentours de mes jambes ce que madame de G**** mettait aux environs de sa poitrine. Toutes les fois que j'en étais à cette spécialité de ma toilette, je me rappelais, malgré moi, l'histoire de ce dissertateur marquis de Caraccioli, qui, ayant essuyé une grande maladie, était obligé de porter quatre paires de bas pour simuler l'embonpoint. Il racontait à madame de Boufflers qu'il avait beaucoup ri de la naïveté d'un paysan dont il avait fait à le campagne une façon de valet de chambre. Cet homme le déchaussant, après avoir tiré la première et la seconde paire de bas, se récria en amenant la troisième; mais à la quatrième, il n'y put tenir, et le voilà fuyant et se signant :

— *Ave Maria!* disait-il, il n'y a point de jambes là-dedans!

J'éprouvai un coup terrible lorsqu'en passant dans nos corridors je vis effacés des noms qui désormais ne nous appartenaient plus; et, le dirai-je? le nom de Talma, sur lequel passait une large bande noire, me fit le même effet que des noms beaucoup plus anciens disparus aussi. Qu'on m'explique cette contradiction du cœur humain : nous nous étions querellés, nous avions fait tout ce qu'il fallait pour que Talma cessât d'être des nôtres, et maintenant il me semblait laisser un vide au théâtre. Serait-ce que, dans la lutte l'homme est tout au plaisir de se rendre compte de sa puissance, et qu'après la victoire il mesure mieux ses pertes? Oui, le jeune tragique avait emporté quelques beaux rayons de notre auréole, et l'inscription effacée : LOGE DE M. TALMA, me serra l'ame autant que ces autres effacemens : LOGE DE M. DUGAZON, LOGE DE MADEMOISELLE DESGARCINS; LOGE DE MADAME VESTRIS. Jadis, dans le bon temps de notre amitié, j'avais pris l'habitude de frapper en franc-maçon à la porte de Dugazon, qui

me répondait toujours par quelque vive plaisanterie. J'eus ce jour-là l'enfantillage de le faire : je regardai d'abord si personne ne venait; puis, tout furtivement, je donnai mes trois coups du dos de la main. La loge sonna le vide; je m'échappai presque les larmes aux yeux.

Je me remis cependant; un beau mouvement de fierté me saisit. La Comédie-Française était encore la Comédie-Française ! avant notre séparation Raucourt et Contat étaient rentrées ; Larive, Saint-Prix, Saint-Fal, Bellemont, Vanhove, nous restaient; la spirituelle Devienne, la sensible Petit, la piquante Joly n'étaient-elles pas avec nous ? Nous allions faire débuter Mézerai; Dupont venait d'être éblouissant à sa première apparition ; nos vieilles bandes et nos recrues, nos talens éprouvés, nos jeunes talens et nos talens en espérance formaient encore un bel ensemble. La Comédie-Française serait dorénavant libre dans son allure ; peut-être pourrait-elle prendre un nouvel essor, et si ce n'est

augmenter la gloire du vieux théâtre, du moins la soutenir dignement.

Et malgré la guerre avec les auteurs, tous ne nous avaient pas abandonnés : Colin-d'Harleville nous restait fidèle; Andrieux nous avait donné quelques essais; Peyre se proposait de travailler encore; Laya s'était fait connaître; nous avions entendu François de Neufchâteau; nous répétions le *Marius à Minturnes* du jeune Arnault; nous comptions que Mercier viendrait à nous. Il n'y avait donc pas tant à désespérer, et le restant de fièvre avec lequel je jouai cette fois les *Victimes cloîtrées* passa entièrement aux représentations suivantes

Malgré mon extrême désir d'attribuer le succès de l'ouvrage à la manière dont il fut rendu, je suis obligé d'avouer qu'il y eut dans la vogue qu'il obtint de la fureur que faisaient alors toutes les pièces où l'on montrait des nones et des prêtres. Tous les couvens de France étaient en scène et ils y étaient partout : on ne faisait point d'argent si l'on n'avait à se moquer chaque

soir d'un petit bout d'étole. Beaumarchais aurait pu continuer ses variations sur le proverbe : « il faut que le prêtre vive de l'autel ; » les prêtres n'en vivaient guère, mais bien les comédiens. Ce mouvement avait commencé sur le théâtre sans conséquence de l'Ambigu-Comique ; c'était dans la belle pantomime de *Dorothée* qu'on avait vu et accueilli pour la première fois des moines et des archevêques, et, grâce à l'heureuse liberté de tout mettre en scène, bientôt cet exemple fut suivi. Chaque acteur des grands des petits et des moyens théâtres eut pour pièce obligée de sa garderobe la chasuble, le surplis, le surtout et le cordon de saint François. On chanta vêpres partout; nul théâtre ne put se passer de son clergé régulier et séculier et de son haut clergé; nous eûmes, pour notre part, un cardinel dans *Charles IX*; un cardinal dans *Louis XII*; des chartreux dans le *Comte de Cominges;* de gentilles nones dans le *Couvent* ou les *Fruits de l'éducation*, notre *Mari directeur* offrit ses bernardines; le théâtre des Va-

riétés-Amusantes montra des ursulines, puis, comme il ne fallait point qu'une seule scène fut privée de ce genre de nouveauté si piquant, la Comédie-Italienne donna les *Rigueurs du cloître*, et bientôt après, ou précédemment, car mes souvenirs se brouillent un peu sous ces frocs, ces guimpes et ces capuchons, on y joua *Vert-vert*, pièce légère comme le conte de Gresset, dans laquelle le compositeur fit usage d'une licence musicale, qui aurait fait crier au scandale autrefois; il s'avisa de mêler dans son ouverture des phrases de l'hymne de Pâques : *O filii et filiæ*! avec celles du vaudeville un tant soit peu profane : *Quand je bois du vin clairet*. Cette espièglerie eut le plus grand succès.

L'ouvrage de Monvel était pris plus sérieusement; il avait vu en grand les abus de la clôture; il y avait d'ailleurs une belle entente de la scène, et, dans son dialogue, cette sorte d'éloquence, dont l'effet était sûr en ce temps-là; la critique n'eut pas le plus petit mot à dire contre un ouvrage dans lequel un

amant perce les murs de sa prison, et trouve fort à propos sa maîtresse de l'autre côté. Ce singulier tour de passe-passe sembla une chose fort naturelle, et Grimod de la Reynière se serait bien gardé d'écrire à cette époque ce qu'il écrivit plus tard, que c'était là un vrai dénouement de maçon [1].

Mais, ni *les Victimes Cloîtrées*, ni *Marius*, ne purent nous suffire; nous avions compté sur les comédiens qui nous restaient, nous avions compté sur nos auteurs amis; mais notre hôte, le public, devenait chaque jour plus rare; nous le rappellions; il revenait par élan, et jamais ce mouvement n'avait de suite. Le

---

[1] Les dénouemens de maçon étaient à l'ordre du jour, et si, comme le dit Fleury, chaque acteur dut avoir pour pièces principales de sa garde robe, l'étole, le surplis ou le capuchon, toute administration théâtrale dut aussi augmenter son mobilier de pinces et de pioches; partout on renversait des bastions, partout on perçait des murs : la prise de la Bastille avait amené ce goût-là, tant le théâtre reçoit l'empreinte subite des événemens du jour.

(*Note de l'Editeur.*)

public ne venait guère plus pour les bonnes pièces, mais seulement pour les pièces curieuses; ce chef-d'œuvre, *le Philinte de Molière* et cet autre chef-d'œuvre, *le Vieux Célibataire*, admirablement joués, n'attirèrent jamais en comparaison d'une pièce et d'un acteur de circonstances; on venait voir un ouvrage marqué à ce coin-là, comme on va voir une fois la galiotte, quand elle est peinte à neuf, en badaudant; mais plus de persévérance, plus d'enthousiasme, plus d'amour : qu'était devenu notre parterre, jadis aussi artiste que nous? La révolution avait ruiné tous les spectacles; était-ce par la diversion fréquente des grands intérêts publics qui arrachent à tout amusement? était-ce par l'émigration de tant d'habitans de Paris, et surtout de la classe la plus riche? Que ce fût cela ou autre chose, l'Opéra menaçait de fermer, les Italiens de faire banqueroute; nous, nous avions recours à des emprunts : nous puisions dans la bourse de nos amis, et le public ne vidait guère la sienne dans notre caisse; l'ar-

gent manquait enfin, et ce sont là de ces affaires qui ne s'assoupissent pas.

Nous ne savions à quel saint nous vouer, quand la Comédie italienne nous proposa un expédient qui, dans l'état des choses, nous sembla bon à accepter.

Nous annonçâmes *Athalie* avec les chœurs de Gossec; j'avais déjà vu, il y avait près de vingt ans, cette nouveauté de la musique réunie aux vers n'avoir aucun genre de succès, et malgré la magnificence des accessoires et les talens des chanteurs, le public n'avait voulu y reconnaître qu'une bigarrure, un amalgame de mauvais goût et deux arts gâtés en voulant les unir; mais une chose mauvaise autrefois pouvait bien se trouver chose excellente en ces temps, où rien ne paraissait vrai s'il n'était invraisemblable; et d'ailleurs les pures considérations d'art seraient-elles en première ligne, quand l'arithmétique nous montrait d'un doigt inflexible les profondes cavités de notre coffre-fort!

La musique et la déclamation fraternisèrent; nous nous associâmes, pour un temps, Messieurs de la Comédie italienne; ils vinrent chanter sur le Théâtre-Français, et nous allâmes jouer sur le Théâtre italien; ces voyages d'*Athalie*, promenant tour à tour sa puissance et ses terreurs sur les deux rives, attirèrent les curieux; nous nous trouvâmes parfaitement de cette collaboration inouïe, et comme nous l'avions bien pensé, le goût des arts n'entrant pour rien dans l'attrait qui allait attirer à ce bizarre spectacle, nous singularisâmes encore l'opération en montrant la lanterne magique.

Nous inventâmes une cérémonie pompeusement intitulée : LE COURONNEMENT DE JOAS. Premiers rôles tragiques, premiers rôles comiques, financiers, paysans, soubrettes et valets, Florise et Lisette, Ergaste et Scapin, rois et confidens, chanteurs, dramatistes, choristes, danseurs, et jusqu'à la statue du *Festin de Pierre*, et jusqu'au fantôme de *Sémiramis*, tous enfin,

nous étions déguisés en lévites et partagés de manière qu'un comédien français donnait la main à un comédien italien : Molé à Clairval, Contat à madame Dugazon, Dazincourt à Trial. Nous fûmes applaudis à outrance; celui-ci pour *Zémire et Azor*, celle-là pour le *Diable à quatre*, cet autre pour *le Séducteur*, Contat pour l'hôtesse des *Deux Pages*, Dazincourt à cause de Figaro et Trial pour avoir peur si naïvement de l'ours des *Deux Chasseurs et la Laitière*, le tout dans le temple du Seigneur et sous les yeux du Pontife sacré.

Notre opération ne manqua en rien; cette mascarade, impertinente en tout autre temps, cette burlesque promenade unie à une pompe qui ne devait être que tragique et religieuse; ces figures accoutumées à exciter le rire, paraissant pour conclure une pièce sublime où il y avait mort de reine; enfin, la procession du *Malade imaginaire*, jointe à l'héroïque prise d'armes des enfans de Lévi, tout cela amusa fort le parterre et le grossit fort aussi; bref,

Athalie ainsi faite, excita de grands transports, des battemens de mains redoublés, et des éclats de rire inextinguibles : en vérité ! nous trichions en touchant l'argent de pareils spectateurs , ils étaient bien plus curieux à voir que le spectacle.

Quand la réflexion nous laissait de sang-froid, nous nous désespérions d'en venir à de pareilles extrémités ; l'empire du mauvais goût est et sera toujours la mort de la Comédie-Française. Qu'on le note bien : il n'y aura d'illustre théâtre, on ne comptera de grands comédiens que lorsque le public se plaira à nos quatre ou cinq maîtres suprêmes ; le public, qui ne sait plus entendre ces divers accords , a l'oreille fausse : ce sont là les rhythmes littéraires en deçà et en delà desquels il n'y a qu'erreur, mode, ou extravagance ; en deçà et en delà, la Comédie-Française pourra bien exister pour mémoire, mais elle ne sera pas ; elle attendra son jour, et ce jour viendra, la France est intermittente : il faut que de temps en temps elle

fasse place aux mauvais produits qui viennent fumer ses terres; mais la France retourne toujours au génie, au bon goût, à la raison; ce sont des plantes naturelles au sol, seulement il est terrible d'être à ces époques où elles se flétrissent pour de longs jours et où l'artiste le plus fervent ne peut les conserver qu'en herbier.

Toutes nos belles traditions s'effaçaient devant la tyrannie du besoin; il me vint une pensée qui pouvait avoir un bon résultat; j'imaginai qu'une résurrection de Préville rappellerait le public, ou du moins ramènerait à nous cette classe de vrais amateurs que Larive avait d'abord un peu réveillée; il s'agissait de savoir si Préville, sans soucis, sans inquiétude dans sa retraite; aimé, considéré, honoré, vivant en seigneur de paroisse, se levant à son heure et cultivant en vrai patriarche ses frais jardins, consentirait à faire comparaître un talent de premier ordre et une vieillesse respectable devant un parterre difficile, capricieux, et en qui

il faudrait rappeler le sentiment du bon et du beau pour s'en faire goûter.

C'était là l'état de la question, et pourtant je n'aurais pas hésité. Tout comédien aime à faire des conversions : ramener un public volage est plus glorieux que de le fixer quand le mouvement de ferveur est donné ; mais madame Préville, elle, paraissait irrévocable dans sa résolution, et cette volonté, assez raisonnable d'ailleurs, imposait à Préville ; je dis imposait, car j'avais deviné mon vieux camarade : il y avait en lui je ne sais quelle démarche, quel coup d'œil, quelle manière de jeter la voix, de donner ou d'attendre la réplique, de porter la jambe en arrière comme pour se rendre compte de la pente du théâtre, qui étaient autant de signes visibles annonçant que le grand artiste rêvait encore ses planches chéries, et avait regret aux salutations du parterre. Nous sommes au fait de cela, nous autres comédiens, dont une partie des études se porte sur l'action extérieure, et nous comprenons bien ce regard

en arrière. Si, pour les autres hommes, l'habitude est une seconde nature, pour l'acteur idolâtre de son état, la nature n'est tout au plus qu'une première habitude : il l'oublie pour une nature acquise, pour des sens nouveaux, ou du moins des sens transformés. Les deux heures de vie spéciale qui sont données au comédien sont si remplies d'indicibles jouissances ! il est si bon d'agiter, d'émouvoir la foule, de lui faire penser ce qu'on veut qu'elle pense ! de tenir tant de cœurs en ses mains ! Cette électricité de mille regards sur votre regard contient de tels transports, enfin la vie est si jeune devant le public, que prendre sa retraite c'est s'exiler dans la Sibérie de l'existence : l'expression est-elle trop forte ? En vérité, je ne sais quel mot peut faire concevoir un vide qui n'est éprouvé qu'en cette unique occasion. L'antiquité a essayé de peindre l'amour d'un artiste pour son ouvrage dans la fable de Galatée ; eh bien ! le Pigmalion de théâtre est le seul qui ne puisse

se rendre visible sa Galatée bien-aimée; il n'en sent la présence que lorsque les applaudissemens, les transports du public l'avertissent qu'elle est là : jugez quel néant en son cœur, quand un silence qui ne doit plus finir lui fait connaître que la nymphe est partie. Michot appelait cela : — couper les ailes à un ange qui dévore l'espace, et lui donner des guètres en retour.

Une circonstance fort extraordinaire et fort malheureuse venait me confirmer dans la pensée que ma démarche pourrait bien n'être pas trop mal accueillie de Préville; le grand comédien s'était vu interdire tout d'un coup une des illusions qui, remplaçant la vie active du théâtre, lui faisait aimer Senlis : l'illusion de la chasse.

Il y avait dans cette ville une réunion de bourgeois appelée la société de l'Arquebuse, vieille institution dont on ignorait l'origine. Elle s'assemblait chaque année au retour d'une fête de l'église, et portait en procession son drapeau

à la paroisse, pour y être béni solennellement. Invité à cette cérémonie, Préville se rendit au logis du capitaine, et se mit en marche avec ses compagnons. Tout à coup, au détour d'une rue, on entend la détonation d'une arme à feu : un homme tombe mort à côté de Préville; d'autres coups se succèdent à peu d'intervalle : autant de compagnons de l'arquebuse sont tués ou blessés. Des cris s'élèvent : on recule, on avance; les rangs du cortège se confondent; la foule des spectateurs s'y mêle. D'où partaient les coups ? On l'ignorait. Tous voulant fuir à la fois, s'élançaient à droite, à gauche, en avant, en arrière; chacun ainsi rencontrait un obstacle qui le heurtait, et la masse, bien qu'horriblement agitée, demeurait immobile. Cependant l'invisible ennemi, qui ne peut plus choisir ses victimes, continue de frapper en aveugle sur cette multitude et à y semer la mort.

Bientôt pourtant, à l'uniforme direction du feu de cette batterie masquée, on s'aperçoit qu'il part d'une maison voisine, dont les per-

siennes sont fermées : c'était la demeure d'un horloger, chassé depuis peu, pour quelque méfait, de la compagnie de l'Arquebuse. Le peuple comprend alors; il s'arme de haches et de leviers, brise la porte et les fenêtres du rez-de-chaussée, et pénètre dans l'intérieur par toutes ces issues. Le feu vient de cesser; on cherche l'assassin, d'abord en bas, puis dans les chambres supérieures. Le foule suit; elle s'amoncèle de toutes parts et jusque dans les combles, et quand la maison en est ainsi surchargée, voilà qu'une mine souterraine éclate avec un épouvantable fracas, et l'édifice, lancé tout entier dans les airs, retombe en débris, pêle-mêle avec des lambeaux de membres déchirés et sanglans.

Le furieux qui conçut et exécuta une aussi atroce vengeance en fut lui-même la victime; on ne retrouva pas une parcelle de ses restes [1].

---

[1] Cette catastrophe vivra toujours dans la mémoire des habi-

Préville, au commencement de l'action, se trouvait exactement en face de la maison, et essuya le premier feu, mais sans être atteint; seulement il ressentit à l'œil gauche une forte commotion suivie d'une vive douleur; il y porta la main; elle ne se teignit pas de sang; on ne découvrit nulle trace extérieure d'une lésion quelconque, et pourtant l'œil n'y voyait plus. Les médecins appelés dirent qu'une balle avait frôlé la pupille et paralysé le nerf optique : quoi qu'il en soit de cette explication, Préville, resté borgne, eut à se féliciter d'avoir échappé, dans cette affreuse bagarre, à la mort qu'il vit de si près ce jour-là.

---

tans de Senlis. J'ai vu l'emplacement de la maison du scélérat, lieu voué à l'exécration publique par une inscription qui doit y être encore.

(*Note de Fleury.*)

VII

—

Retour chez Préville.

Le comédien dans sa retraite. — Figures échappées de la scène. — Manière économique de faire cuire un œuf. — La prise de tabac. — Le bon curé. — Histoire de Vincent Simiot. — Molière s'est trompé. — Comment le roi d'Espagne exécute le *solo* de violon. — L'auteur de *la Mélomanie*. — Arrestation de M. de Villiers. — Préville chez sa fille. — Inspiration. — De l'excommunication appliquée à l'art.

Je suis sur la route de Senlis. Comme le cœur me bat! Préville écoutera-t-il nos propositions? Je l'espère; mais sa femme? Oh! sa femme aimait aussi la Comédie-Française; je l'attendrirai, et

peut-être.... pourquoi pas? je l'entraînerai elle-même : Ce serait un coup de partie d'enlever les deux époux à la fois. Je rappellerai le souvenir de l'un ; j'attiserai l'imagination de l'autre ; je parlerai au cœur de tous deux. Mais suis-je donc si parfaitement sûr du mari lui-même? succombera-t-il à la tentation? Ai-je bien observé.

Récapitulons :

J'ai dit à quelles circonstances extérieures on pouvait préciser les pensées d'un homme, ou du moins ses désirs les plus habituels, ses désirs passés à l'état chronique. Il est de la nature de mettre en dehors de nous non pas seulement ce qui remplit notre ame au moment actuel, mais ce que nous voudrions qui la remplît bientôt. Il y a analogie directe entre notre attitude d'aujourd'hui et ce que nous voudrions être demain. Le geste appartient au désir aussi bien qu'il appartient à la passion, et, semblable à la baguette de coudrier, qui tourne déjà à de

grandes distances de la source, nous avons un véritable mouvement précurseur.

A ce sujet, et comme pour faire appui à ma proposition, je me souviens qu'un ami de madame Necker, homme souvent ridicule, mais plus souvent encore original, celui-là même qui protestait que le dindon était le paillasse du paon [1], disait :

— L'homme a beau vouloir être secret, le geste arbore pavillon pour la pensée.

Préville, sans en rien croire, avait arboré pavillon devant moi, et le vent le plus favorable le faisait flotter vers notre Comédie-Française. Le grand comédien, impénétrable pour des observateurs moins exercés, n'avait pu me cacher aucun de ses retours vers nous.

Ce n'était point à une seule chose que ce

---

[1] M. Dubucq. Il cherchait beaucoup ces sortes d'adages, et les rencontrait souvent ; il disait aussi : Le gibet est une flatterie pour le genre humain.

(*Note de l'éditeur.*)

désir se décelait; il se faisait jour au travers de mille petits détails. Suivant les gens qui venaient, on pouvait retrouver en lui, dans une nuance très-déliée, Turcaret, Sosie, Larissole, le médecin du *Cercle*, Maugrebleu, le père d'*Eugénie*, le marquis du *Legs*, M. de Clainville, Pincé, Figaro, Antoine, le *Bourru bienfaisant*; il n'y avait qu'à voir arriver de loin le visiteur; à son habit, à ses manières, vous deviniez ce que Préville allait être tout à l'heure, et si deux personnes avançaient ensemble, vous auriez pu parier, pourvu que ce ne fussent pas des caractères effacés, que notre ami se modèlerait tour à tour dans leur empreinte, qu'il serait brun de la joue droite et blond de la joue gauche, suivant la disposition des interlocuteurs, sautant de l'un à l'autre par la pensée, à peu près comme Sosie saute pardessus sa lanterne, et prend tour à tour sa voix d'ambassadeur et le fausset flûté d'Alcmène.

Tout cela, bien entendu, dans un degré presque imperceptible, caché à la plupart des

regards, et ne pouvant être aperçu que de ceux dont l'œil est habitué à chercher dans l'ame la perspective aérienne.

Un autre indice, qu'on pourrait appeler une sorte de dédoublement du même, s'il n'était encore plus visible, est celui-ci, qui m'a frappé chez tous les comédiens dont la pensée, après deux ou trois ans de retraite, retourne vers un passé qui gâte leur présent : c'est le plaisir de se voir environné de gens à caractère tranché, d'originaux qui paraissent se dessiner dans le monde sur le patron des personnages de théâtre, c'est-à-dire de ces gens qui semblent être, non pas un seul individu, mais représenter une classe, en qui l'on pourrait trouver qu'ils ont ramassé assez de traits épars sur plusieurs pour en composer une physionomie complète, gens qui sont enfin, en chair et en os, de véritables résumés à la façon de Labruyère. Avec ceux-là, la vie n'est jamais oisive, leur originale manière d'être, leurs qualités et leurs défauts ôtent à tout l'odeur du moisi et le fade du trop-souvent; il semble que

la muse de la comédie, en les groupant autour de ses anciens favoris, ait voulu leur composer encore une cour des modèles qu'ils surent observer et reproduire.

Les goûts de Préville, d'accord avec la bonté de son cœur et avec son intarissable bienfaisance, lui donnaient souvent de tels hôtes, lesquels, au milieu des gens aimables qu'il recevait chaque jour, semblaient être réellement des figures échappées de la scène après le tomber de la toile.

L'un d'eux était devenu son commensal : c'était l'ex-comédien de province Saint-Amand.

Saint-Amand n'a plus à tirer parti du théâtre; tous les directeurs l'ont refusé : que fera-t-il? Quand on le connaîtra, on pourra se convaincre qu'il ne fut pas long-temps embarrassé. Un soir, à heure indue, on sonne chez Préville : la nuit est avancée; ce n'est pas le moment de venir en visite : tout le monde est rentré. Qui peut insister ainsi, et sonner en maître? Pré-

ville fait ouvrir : un homme assez long, assez sec., assez mal vêtu, passe comme une flèche entre les trois pouces d'ouverture de la porte, s'écrie : « C'est moi ! c'est moi ! » court, furète, trouve une issue, tombe sur Préville, au lit avec madame, les embrasse l'un après l'autre, les embrasse ensemble, en les entortillant de leurs draps, comme dans un cercle :

— C'est moi ; parbleu ! c'est moi !

— Qui, toi ? dit Préville étonné ; qui, vous ? dit madame scandalisée.

— Moi, ton ami, ton collègue, Saint-Amand ! Tu sais bien ? Je viens te demander l'hospitalité pour cette nuit.

— Ah ! c'est toi ! (Préville reconnaissait tous ceux qui venaient lui demander un service.) C'est bien : je vais donner des ordres.

Et voilà Saint-Amand s'asseyant sans façon, crottant les meubles, déboutonnant ses guêtres. Un domestique vient :

— N'y a-t-il pas une chambre là-haut, hein ? Qu'on prépare des matelas, dit Préville.

— Avec un lit de plume, s'il vous plaît, dit Saint-Amand.

— Venez, dépêchez; allons, des draps! dit Préville.

— Faites les bien sécher, dit Saint-Amand.

— Bassinez le lit, dit Préville.

— Et mettez du sucre dans la bassinoire, dit Saint-Amand.

— Adieu, bonne nuit! dit Préville.

—Adieu! Adieu! s'écrie Saint-Amand attendri; ne t'inquiète pas : une nuit est bientôt passée.

Saint-Amand resta dix-sept ans dans la maison aux mêmes conditions.

C'était un personnage à enrichir le portrait d'Harpagon. Il possédait le sublime du genre, avec ce petit trait d'égoïsme qui est le clair-obscur de l'avarice, et la met parfaitement en relief. Qui donc disait que Saint-Amand se refusait tout? Chez Préville Saint-Amand ne se refusait rien. Voyez plutôt cette figure! dirait-on d'un avare? Il est vrai que cet em-

bonpoint est fourni de la cuisine d'autrui. Si jamais Saint-Amand songe à prendre congé, il aura fait des provisions pour maigrir à son aise.

Un homme d'esprit, définissant l'égoïste, prétendait qu'avec un tel caractère on mettrait le feu à la maison du voisin pour faire cuire un œuf; je suis sûr que Saint-Amand n'aurait pas poussé l'égoïsme jusque-là, mais, quand il vivait à son compte, on le surprit faisant des œufs à la coque sous le verre grossissant du canon d'un cadran solaire.

Une fois Saint-Amand s'oublie au point de présenter une prise de tabac à quelqu'un; mais il n'a pas plus tôt commis cette imprudence, qu'il observe le mouvement de son convive. Une main malicieuse se courbe vers sa tabatière; deux doigts indiscrets entrent, se posent sur le tabac, et semblent se dilater en pesant dessus. Saint-Amand, pour donner le bon exemple, a pincé à l'avance une prise de la plus grande sobriété; il frémit : il n'a pas tort; les deux doigts invités laissent dans la

boîte deux yeux énormes. L'avare n'hésite pas; déjà il aspirait les grains savoureux; il se contient, remet doucement dans les creux ce qu'il se destinait, dissimule du moins le vide, et, non sans un soupir, fait jeûner son nez pour se récupérer du trop grand repas du nez du voisin.

Auprès de Saint-Amand, et comme pour faire contraste avec ce caractère personnel, était venu se placer un homme tout abnégation, tout amour, tout charité; un bon prêtre, le meilleur des humains, presque nonogénaire, dont Préville était chéri depuis de longues années, et qui, lorsque celui-ci quitta le théâtre, abdiqua sa cure de Villiers, près Paris, pour aller s'établir chez son ami le comédien, auquel il confiait, comme à un fils, le soin de ses derniers jours.

Le bon de Villiers (nous le nommions plutôt ainsi qu'autrement, du nom de sa cure) était pasteur comme Jean Lafontaine était poète. Ceux qui ont vu Molé dans le *Vieux célibataire*,

ont vu M. de Villiers, c'était sa copie exacte : simplicité, modestie, gaîté douce, heureux naturel, voilà l'homme ; vertueux comme si cela ne coûtait rien, indulgent comme s'il avait péché; peut-être pécha-t-il un peu jadis, car à son chevet, mais du côté opposé de la bonne vierge Marie, se trouvait placé un portrait de femme, dont le pastel avait été un peu effacé; on disait que c'était par les larmes, mais cela se disait en posant un doigt sur la bouche. Le bon curé n'avait qu'un défaut, si c'en est un, c'était de dormir un peu tard et de se faire attendre au premier déjeuner; mais il s'en excusait si bien, si gaîment!

— Que voulez-vous, disait-il, quand on a dormi tout d'un somme douze heures de suite, il faut bien accorder à un pauvre vieillard une heure, une heure et demie de plus pour se reposer.

De temps en temps ses anciennes ouailles venaient lui faire visite; toutes arrivaient avec de petits présens : c'étaient des mouchoirs,

des cols, des bas; mais rien de cela n'allait à sa mesure : on savait bien qu'il ne le garderait pas. Il avait mis dans sa complicité madame Préville et en avait fait le premier commis de son entrepôt d'aumônes. Ses paroissiennes d'autrefois venaient encore plus souvent que les hommes; elles amenaient leurs compagnes, leurs voisines nouvelles qui n'avaient pas vu le bon curé; on le consultait beaucoup sur la conduite à tenir dans le ménage, sur les petits mystères du cœur; il conseillait en ami, il consolait en père; il avait enseigné aux hommes à vivre entre eux en gens de bien, et fait si adroitement que les femmes vivaient ensemble en amies; c'était, prétendait-il avec ce digne et joyeux sourire qui vous forçait à mettre chapeau bas, c'était-là le chef-d'œuvre de ses travaux apostoliques.

Veut-on avoir une idée de sa manière d'opérer un rapprochement entre deux époux.

Vincent Simiot, gros fermier, homme instruit et qui aussi bien qu'un autre aurait pu

devenir procureur, ou acheter une charge de greffier au Parlement, avait épousé une jeune femme toute charmante; une de ces femmes qu'on est bien surpris de voir rester à la campagne, et dont la présence suffirait pour décorer un beau salon de la ville; aussi Simiot était-il jaloux et peut-être n'avait-il pas tout-à-fait tort: ses quarante-cinq ans et ses cheveux blancs, et les vingt grandes années de moins de sa Thérèse, et ses beaux cheveux noirs formaient un contraste terrible! Et d'ailleurs, les mauvaises langues du pays disaient que Thérèse l'épousa sur les instances d'une famille dont elle fixait ainsi le sort; mais qu'elle avait un amour au cœur, parce qu'à l'église, au moment de dire oui, la jeune fille ne put cacher une larme à laquelle sembla répondre un soupir parti du milieu de la foule agenouillée; or, il y avait bien des jeunes gens ce jour-là!

Cependant Simiot avait pris confiance, Thérèse venait de lui donner un fils; elle l'aimait comme on aime son premier-né: elle le nour-

rissait, et son époux remarquait dans la joie de son ame, que le regard de la nouvelle mère renfermait pour lui bien plus d'amitié qu'autrefois; aussi saisissait-il le moindre prétexte, dérangeant sans cesse le berceau de l'enfant et le plaçant entre lui et sa femme, parce que les beaux yeux noirs, en passant sur le berceau, arrivaient à Vincent doux et suaves, et, pour ainsi dire, satinés de s'être reposés auparavant sur la joyeuse et ronde figure de leur fils.

Vincent Simiot vantait sa femme à tout le monde, célébrait son bonheur, parlait à chacun de son heureuse paternité; mais un jour Vincent se tut; il devint rêveur et sombre : pourquoi cela? Sa femme était-elle moins jolie? son enfant venait-il moins bien? ses affaires n'étaient-elles pas heureuses? Non; tout embellissait, tout prospérait chez Vincent, femme, enfant et fortune; mais je l'ai dit, Vincent était jaloux, et son changement d'humeur coïncida avec l'arrivée d'un jeune militaire, qui venait passer son congé au milieu d'une famille,

quittée par caprice, contaient les gens à vue courte du pays, mais quittée pour d'autres motifs, disaient avec un fin sourire les malicieux de l'endroit.

Un jour, après le salut, Simiot vint trouver son curé : pâle, égaré, l'œil tout plein de fureur, à peine pouvait-il parler, il fallut que M. de Villers le fit asseoir, l'exhortât en ami, Simiot étouffait ; enfin il prit la parole.

— Sauvez-moi, monsieur le curé ! sauvez-moi de moi-même ; sauvez ma femme !

— Qu'y a-t-il ? allons Vincent, un peu de courage ! qu'y a-t-il ? Je suis ton ami, ton père ; voyons, ici l'on dit ses secrets ; tu m'as confié toutes tes joies ; je veux, j'ai le droit de savoir tes peines.

— Mes joies sont passées ; mes peines sont pour toujours, et peut-être....

A ces mots, Vincent qui tenait une de ses mains cachée dans la poitrine entre la chemise et la chair, l'en retire toute sanglante et armée d'une serpe.

— Grand Dieu ! s'écrie le curé ; malheureux qu'as-tu fait ?

— Oh ! rien, rien encore ; répondit Vincent avec ce sourire qui fait tant de mal à voir, parce qu'il est un grincement de dents : rien encore ! Ce sang, c'est le mien ; cet instrument m'a blessé en le serrant là ; mais, ajouta le malheureux se jetant aux genoux de l'homme de bien : — emparez-vous de moi !... enfermez-moi, ou je la tue !

— Est-elle coupable ! s'écria M. de Villiers désespéré et tout en larmes de voir souffrir ainsi ce pauvre homme.

— Qui sait ! qui sait ! dit celui-ci en se promenant à grands pas ; tenez, voilà ce qui l'a sauvée ; voilà ce qui m'a conduit vers vous.

En disant cela, il jeta sur la table une gance de velours qu'il portait à son cou, et au bout de laquelle était suspendue la médaille de mariage, bénite par le bon pasteur, et, l'ame émue, la parole entrecoupée, il raconta ce qu'il avait appris.

Vincent venait de surprendre un message du jeune soldat à sa femme : ils s'étaient aimés ; ils s'étaient revus ; leur imagination s'enflamma de nouveau, leur cœur s'exalta de toute la grandeur de leur sacrifice ; ils voulaient être ensemble un moment, tous deux allaient au-devant d'un prétexte : l'amour le leur fournit. Le jeune homme offrait à Thérèse une correspondance qu'elle devait reprendre, qu'il ne devait rendre qu'à elle. Tous les yeux étaient ouverts sur eux, et le lendemain, vers la tombée de la nuit, la jeune femme devait se rendre par les jardins vers un pavillon éloigné dont les parens du jeune soldat faisaient une chambre d'ami ; il en laisserait la clé en dehors pour Thérèse ; lui, serait sorti d'avance, et, à une heure convenue, il entrerait dans le pavillon par l'issue extérieure. Tout paraissait conclu, accepté. Dans le premier moment, Vincent s'était armé ; il allait se jeter sur sa femme, mais il la trouva au berceau de son fils. Vincent cacha son arme dans sa poitrine, sa main

rencontra la médaille de mariage : son curé lui revint en pensée; il courait se jeter à ses pieds, lui demander secours, et le supplier de le sauver de lui-même.

— Elle était au berceau de son fils, dites-vous?

— Elle y était.

— Et pleurait-elle?

— Non; elle m'a regardé; j'étais debout devant elle : ses yeux étaient secs.

— Elle a dû bien souffrir!...

— Vous la plaignez?

— Je la plains et je la sauverai : je vous rendrai votre femme. Maintenant, ajouta le vieux prêtre après un temps, et dégageant son front de ses mains où il les avait posées comme s'il y fermentait quelque heureuse pensée, voulez-vous croire en moi? voulez-vous vous livrer entièrement à mes conseils?

— Je le veux.

— Partez; partez pour deux jours.

— O ciel!... m'en aller, laisser Thérèse! lorsque......

—Partez, vous dis-je! insista avec dignité M. de Villiers. Je connais le cœur de Thérèse et je connais le vôtre; il faut la laisser à elle-même; il faut me laisser, moi, à mes projets. Partez, et ne faites pas le semblant de partir. Allez, et souvenez-vous du mot du vieillard qui vous a mariés : que la paix rentre en votre ame aujourd'hui pour y habiter toujours.

Le ton d'autorité, l'air attendri, la profonde assurance de M. de Villiers calmèrent Vincent. Il s'en allait emportant la médaille de mariage et la gance qu'il avait quittées : le bon prêtre le retint.

— Laissez-moi cela, dit-il; j'en ai besoin.

Puis il ajouta en souriant :

— Nous autres vieux pasteurs, il nous faut des reliques, sans lesquelles nous ne pourrions venir à bout de certains miracles que ne nous enseignent pas nos livres canoniques, mais dont nous nous mêlons pourtant quelquefois.

Et comme Vincent semblait demander une explication :

— Non, ajouta M. de Villiers, non; mais vous allez me donner avec cet appareil mystérieux quelques mots qui, je l'espère, auront un effet magique.

Puis prenant une épingle, il attache à la gance un carré de papier blanc, et fait écrire à Vincent les mots suivans en très-gros caractères :

ET MAINTENANT PUIS-JE LE CROIRE A MOI ?

Ce mystère, cette singulière devise, ce départ exigé, ce secret qui ne pouvait être dit, tout aurait pu faire hésiter quelqu'un qui n'aurait pas été comme Vincent sous l'influence de l'honnête curé; mais cette influence existait : en lui tout était calme, et ce calme imposait comme une puissance. On retrouvait dans son regard, dans ses mouvemens, dans sa parole, ce merveilleux accord qui décèle sur quelle large base repose la conviction, et, quand il le fallait, il lui suffisait aussi à lui de

prononcer seulement : « En vérité, en vérité, je vous le dis, » pour trouver aussitôt des cœurs dociles et obéissans.

Le bon prêtre alla dans la journée chez Vincent, qui était parti; il ne parla point à Thérèse : elle semblait se cacher de lui. Bien avant l'heure du rendez-vous, la jeune femme, inquiète, prit un prétexte et sortit; et quelques instans avant cette heure, on vit le curé, enveloppé d'un manteau, comme pour éviter les regards, prendre par les derrières du village et se perdre dans les jardins. Allait-il observer Thérèse? veiller sur elle? Non; car lorsque l'heure convenue entre les deux amans sonnait à l'église, M. de Villiers était revenu chez Vincent; il s'était assis et semblait assoupi : peut-être priait-il.

Cependant Thérèse est dans le pavillon; elle meurt de frayeur; elle meurt de honte, de remords; elle va fuir.... Mais ses lettres! mais toutes ces raisons si fortes et que l'amour donne si haut, au moment où l'honneur parle si bas!...

D'ailleurs la porte extérieure s'ouvre, il n'est plus temps!

C'est bien l'ami de Thérèse; c'est lui! cette voix n'a point été oubliée. Il parle, il parle; elle écoute; elle savoure ses paroles. Il a pris sa main : elle frémit; elle craint. Mais si Thérèse est faible, la femme de Vincent retrouve quelque force encore; elle veut se dégager de ces piéges de l'obscurité.

— Mes lettres! dit-elle, mes lettres!

— Les voilà, répond l'amant d'une voix émue.

— Non, non; que je les voie seulement... Je ne veux pas les relire : nous les brûlerons ici. Je ne veux, je ne dois pas emporter de coupables souvenirs... au nom du ciel, de la lumière!

— Si l'on voyait! si l'on venait!...

— Je pars alors.

Elle fait un pas; sa main a touché le pène. Bientôt le pavillon est éclairé... Qu'on se repré-

sente, s'il se peut, cette situation de deux amans, violemment séparés, qui se revoient, qui sont seuls, enfermés, qui parlent bas, qui se rapprochent pour s'entendre, et ainsi, se rappelant leurs douleurs, leurs sacrifices, leur rêve du passé ; qu'on les voie se rendant mutuellement ces gages du cœur, jadis si chers, si chers encore ; qu'on fasse le jeune homme ardent, passionné ; qu'il relise ces lettres qu'il va rendre, ces lettres dont il se sépare, et que celle qui les écrivit retrouve dans leurs brûlantes expressions tout son amour d'autrefois, cet amour qui faisait son bonheur ; que la femme d'à présent retrouve la jeune fille tout entière dans cette correspondance, dont la réponse est un écho passionné de la lettre de l'amant ; et cet amant est là, plus aimant que jamais ; il se plaint ; il pleure ; il embrasse mille fois le trésor que lui arrache l'honneur : qu'on se retrace avec la chaleur d'un cœur jeune cette périlleuse situation, et l'on ne sera pas surpris si l'amant étreint son amante dans ses bras, si

elle, presque évanouie, presque folle, se laisse entraîner...

Mais la jeune femme a poussé un cri perçant; un cri qu'il n'est donné à personne de faire comprendre: ce n'est pas de la terreur, ce n'est pas de la surprise. L'effroi ne se peint point dans les yeux de Thérèse; les larmes s'y font jour : c'est un cri mêlé de pleurs. Elle a retenu son amant d'un bras raidi, d'un bras que nulle puissance humaine ne ferait fléchir; elle le tient à distance, tandis que l'autre main, s'emparant du flambeau, fait étinceler ses clartés sur le lit qui occupe l'alcôve, tandis que ses regards se portent sur un enfant frais, rose, endormi, beau comme l'amour, pur comme l'innocence; ange gardien que le sommeil embellit encore; dont le cou délicat ressort sous une gance noire; faible rendu fort par ces mots dans lesquels Vincent parle hautement au cœur de sa femme:

Et maintenant, puis-je le croire a moi !

— Oui, oui, s'écrie-t-elle, tu dois le croire; il est à toi, et ce cœur aussi!

Puis elle prend son enfant, l'étreint, et fuit avec un mélange de cris de triomphe et de regards effrayés, comme une colombe après le passage du vautour couvre le nid maternel de ses ailes, gémit de souvenir et chante de joie.

Thérèse a volé; elle arrive chez elle.

— Je vous attendais, ma fille, dit le bon de Villiers.

— Je le savais bien, dit la mère avec orgueil et en plaçant son enfant sur les genoux du prêtre, qui le berça.

Entre cet excellent homme et Saint-Amand il n'y avait point à se partager; aussi l'excomédien était-il souvent fort jaloux de la faveur de l'ancien curé; il fallait les voir en présence: c'était l'eau et le feu, surtout quand ils faisaient la partie ensemble. Saint-Amand avait-il de bonnes cartes; il se bouffisait, son œil reluisait, et par un mouvement que je n'ai

vu qu'à lui, ses manchettes, qui, faute d'empois, retombaient en saule pleureur, frémissaient de sa joie, toutes les fois qu'il avait brelan; mais le mauvais jeu lui venait-il; on le voyait suffoquant, serrant les lèvres l'une contre l'autre, les rentrant peu à peu, de façon que, sans exagérer, il boudait réellement en dedans; puis, son pied se levait et se baissait, battant la mesure d'une marche funèbre sur le soulier du vis-à-vis, ce qui faisait que M. de Villiers lui disait avec son air tout débonnaire : — Pour l'amour de Dieu ! je jouerai mal : épargnez mes cors.

Je n'ai jamais connu l'avarice : de toutes les passions humaines, c'est celle qui m'a le plus surpris et le plus arrêté; mais lorsqu'on s'en tire comme Saint-Amand, c'est presque du génie. On pouvait dire qu'il possédait plus cette passion qu'il n'en était possédé; il était né avare comme on naît grand capitaine ou grand artiste, et il avait perfectionné ce don naturel de tout ce qu'y peuvent ajouter l'expérience, une

attention soutenue et la pratique de tous les jours : il aurait pu professer. Il avait, pour ainsi dire, rassemblé en corps de doctrine toutes les observations qu'un homme habile peut faire en dirigeant ses études vers ce but. Nul ne savait aussi bien que lui comment on fait payer pour soi, à ses connaissances, le péage d'un pont, la garde d'une canne; comment on a la grosse pièce quand il faudrait avoir la monnaie, et par quel subterfuge on ne se trouve que de la monnaie lorsqu'il s'agit de tirer du gousset la grosse pièce; il en aurait remontré au plus adroit pour esquiver l'étrenne du jour de l'an, le cadeau de fête, pour vendre à un juif la vieille défroque destinée au domestique. Toujours il avait des raisons toutes prêtes pour excuser ou pour modifier ses traits les plus saillans : par exemple, quand il vivait chez lui, et de lui, il n'assaisonnait jamais sa salade que de vinaigre, et un ami lui en ayant fait l'observation, il répondit en se passant la langue sur les lèvres, comme on fait quand on

savoure un liquide onctueux : — Ce vinaigre porte son huile.

En creusant sa science il trouva une faute dans le caractère de l'*Avare* de Molière. On sait qu'à la scène XII du troisième acte de ce chef-d'œuvre, Cléante parvient à faire accepter à Marianne la bague d'Harpagon qui enrage et laisse penser qu'il reviendra sur le cadeau : — Pourquoi n'est-il plus question de cette bague? disait Saint-Amand ; comment! ce père ne consent au mariage qu'après avoir stipulé le cadeau d'un habit de noce pour lui, et il n'exige pas qu'on lui rende sa bague ? sa chère bague ! un superbe diamant !... l'*Avare* de Molière est un *dissipateur !*

L'observation est déliée, mais judicieuse, elle a échappé à tous les critiques ; c'est que, sous ce rapport, Saint-Amand voyait en homme docte, c'est qu'en avarice il avait la science de l'ensemble et celle des détails, c'est qu'il joignait aux saillies que comportait le sujet, la

profondeur des pensées sans lesquelles un avare n'est que le ménétrier du genre.

Encore deux anecdotes pour le prouver.

Il était musicien ; il aimait à faire de la musique, mais pouvant jouer du violon, personne ne devinait pourquoi il donnait depuis quelque temps la préférence au lugubre alto : — Eh ! eh ! disait gaîment le *signor* Zaccharelli, c'est que M. Saint-Amand est comme Newton, il est toujours dans le champ des découvertes ; l'alto ayant plus de pauses à compter que le violon, on use bien moins de cordes. — Et le plaisant de la chose, c'est que le *signor* Zaccharelli avait deviné juste.

Le *signor* Zaccharelli ! Quel était-il ? un jeune ami de Préville et un ami digne de l'être ; c'était un grand artiste qui allait à ses affinités. Dirai-je un mot de lui ? J'en dirai plusieurs, et mon lecteur, j'en suis sûr, n'en sera pas fâché, d'autant que pour l'introduire, et à propos de musique, de violon et de pauses à compter,

voici quelques souvenirs qui viennent de lui et qui sont de l'histoire au petit pied.

Il est question de ce roi d'Espagne, dont j'ai vu les fils à Valençay, celui-là même qui abdiqua avec tant de facilité vers 1810.

Qui n'a entendu parler de la manie qu'avait ce monarque de passer pour un virtuose en musique? Pendant son séjour en France il aimait à rassembler des artistes dans la demeure quasi-royale que lui offrit Napoléon en échange de son royaume, et parmi ces artistes il avait donné le titre de premier violon de sa maison au célèbre Boucher : Boucher l'impétueux, le Charles XII du violon. La petite cour faisait de temps en temps de la musique et souvent des quatuors. Dans ce dernier cas, Ferdinand réclamait la première partie, mettant à la seconde le grand instrumentiste. Ce n'était pas mal roi; mais voici qui l'était encore plus : le souverain démissionnaire arrivait toujours avant les autres au bout de la page; puis, il se croisait

les bras et semblait dire aux artistes en haussant les épaules : Paresseux !

Les premières fois, par égard, on ne fit aucune observation, on chercha même à cheminer après le prince, comme un chef d'orchestre suit à la piste un chanteur inhabile; peine perdue ! Toujours le second violon, la basse et la quinte étaient en retard comme de juste; enfin, cette ardeur de galopper sur la chanterelle se renouvelant trop souvent, Boucher, qui s'impatientait, se trouvant assez grand prince en musique pour traiter de puissance à puissance, fit observer à son premier violon qu'il arriverait toujours avant les autres tant qu'il ne compterait pas ses pauses : — Mes pauses ! mes pauses ! Qu'est-ce à dire ? répondit le monarque offensé, se souvenant qu'il était roi juste au moment où il fallait l'oublier. — Mes pauses ! Suis-je donc fait pour compter des pauses !

C'était pourtant ce qu'il savait le mieux faire en politique; et, en musique, s'il avait quelque progrès à espérer, c'était sans doute en prenant

cette route-là ; il s'en doutait bien, quoiqu'il s'en fît accroire; mais, en fait de vanité, les rois greffent double. Il avait trouvé une singulière façon d'accorder cette vanité avec sa crainte de mal exécuter; et ce fut à l'aide d'un étrange artifice qu'il parvint à faire marcher sa réputation musicale. Plusieurs personnes ont entendu le roi d'Espagne ; son coup d'archet vigoureux, le beau prononcé de sa note, le charme de ses inflexions, l'onction de son *andante* et l'audace de son *allegretto* ont excité l'admiration ; on l'a entendu donner du Salvator Rosa sur la quatrième corde, et trouver de l'Albane sur la chanterelle. Or écoutez : les rois ont des ressorts ignorés des hommes ordinaires, et quand celui-ci recevait ses thuriféraires, quand il se tenait modestement loin de son public, se dessinant en noble silhouette sur ce riche paravent en laque de Chine, savez-vous ce qu'il faisait? savez-vous qui vous applaudissiez? Le roi des Espagnes et des Indes touchait à vide..... vous ap-

plaudissiez Boucher qui, caché derrière le paravent, exécutait toutes les difficultés.

Et après cette exécution, nécessairement entraînante; quand la salle éclatait de bravos unanimes et croulait sous les battemens de mains; quand l'admiration était à son comble, le royal escamoteur de *solo* venait tout bonnement recevoir le tribut d'éloges, que, par une grace spéciale, accordée seulement aux cerveaux de cette trempe, il s'appliquait bénignement. Peut-être avait-il raison : il s'était tu quand Boucher jouait; jamais il ne se montra plus grand musicien.

Ce n'est que par à-propos, et pour saluer en route un ami, que j'ai donné ses anecdotes. Je regrette d'autant plus de quitter le *signor* Zaccharelli, que ce célèbre Italien, joué si souvent et toujours avec tant de succès sur le théâtre de MONSIEUR, ne se nomme Zaccharelli que par occasion, n'est Italien que de circonstance, et parce qu'à ce théâtre il faut absolument que la musique soit d'au-delà les monts; or, comme

un Français est censé ne pouvoir pas faire de cette musique-là, pas même l'auteur de la délicieuse et à jamais vivante partition de la *Mélomanie*, il faudra bien que le gai, le vif et mélodieux Provençal que ses amis appellent Champein à l'Opéra-Comique, se nomme Zaccharelli sur le théâtre de MONSIEUR.

Lubin est d'une figure
Qui met tout le monde en train;
Sa gaîté naïve et pure,
Annonce un cœur sans chagrin.

Favart a tracé là le portrait de Champein dans sa jeunesse; sa figure est un peu plus grave maintenant : c'est qu'en vingt années sa vie a été bien remplie. Que de souvenirs! que ne les confie-t-il au public! Depuis son départ de Salons, avec son motet dans sa poche; depuis sa messe en musique jusqu'à son beau succès de la *Mélomanie*; que ne se montre-t-il faisant assaut de bons mots avec Préville, plein de bienveillance pour M. de Villiers, décochant le sarcasme à Saint-Amand, accueilli en grand

artiste chez M. le prince de Condé, jouant les comiques dans l'illustre troupe! Que ne raconte-t-il lui-même son embarras pour tutoyer et même injurier la princesse, qui jouait les soubrettes; puis, plus tard, au temps du drame politique, que ne nous dit-il son amitié pour Hoche, amitié partagée, amitié de frères, qui les grandit tous deux, et dont la mort seule du général put briser le lien! Que ne se peint-il dans sa sous-préfecture, débitant ses discours paternels! Mais là il s'arrêterait : il voudrait se taire sur des actions justement admirées. Sait-on que Champein donnait tous ses appointemens de magistrat à nos soldats, si malheureux aux premiers temps de la république? Sait-on qu'il ne passa pas un seul jour sans faire du bien? qu'arbitre et conciliateur, il apaisa mille plaintes et n'en excita jamais aucune? je le dis ici, moi; je dis aussi et son heureux retour à la musique, et son triomphe, et sa modestie, qui le fait se cacher dans un étui de basse, que l'enthousiasme change bientôt en char de triomphe; je

révèle à tous son sans-façon, sa franchise, et surtout la verve aimable qui fit pousser cette exclamation à son premier admirateur :

— Il y a dans cette tête-là deux onces de soleil de plus que chez ses compatriotes !

Mais hélas ! Saint-Amand m'appelle ; j'y reviens.

Saint-Amand avait eu une représentation à bénéfice ; elle fut lucrative. Le soir, il comptait sa recette, et caressait doucement chaque écu, qu'il plaçait sur une serviette, autant pour l'empêcher de tinter que pour lui dresser un lit honorable. On frappe à la porte : comment faire ? Refuser d'ouvrir ; on croira qu'il a des trésors ; D'ailleurs on vient de la part de l'administration. Il sait que la lumière éblouit les gens quand ils ont le nez dessus ; notre ingénieux avare prend son flambeau, et se propose de le tenir toujours sous les yeux et à deux pouces du visage de l'importun. Après ce plan de campagne il ouvre ; mais, ô malheur ! le vent qui s'engouffre dans l'escalier, trouvant une issue,

éteint la lumière. De l'argent étalé, quelqu'un là, et profonde obscurité! Voici du génie :

— Jamais il n'en fait d'autres! s'écrie Saint-Amand. Frappez, frappez des mains! chassez-le! Oh! le vilain animal! Au chat! au chat! Frappez donc, frappez des mains!

Et il frappe à coups redoublés, oblige son visiteur à frapper de même, tout en le conduisant insensiblement vers le corridor à la quête du chat supposé, puis il ferme la porte et va parler affaires en bas, bien convaincu que tant que son homme a battu des mains il n'a pu faire brèche à ses écus de trois livres.

Il s'en alla pourtant de chez Préville, parce qu'il fit un héritage. La voiture l'attendait; il veillait à ce qu'on mît bien exactement les paquets à leur place; enfin lui-même va s'embarquer, il fait ses adieux : — Tu n'as rien oublié! lui dit Préville. — Ah! si fait! s'ecrie Saint-Amand, en se frappant au front; ma bassinoire!

— Mais il y en a deux dans la maison : laquelle est la tienne?

— La plus lourde.

Ce ne fut pas ainsi que le brave M. de Villiers prit congé; hélas! il ne s'en alla pas de son plein gré, lui; et lorsque la vertu devint un titre de proscription, le vieil apôtre, à plus de quatre-vingt-un ans, fut enlevé et conduit à Chantilly, transformé en prison d'état. Arrêté! l'homme à qui quelqu'un demandant comment il comprenait une mauvaise pensée, répondit :

— Mais je me figure que c'est comme une écharde profondément entrée dans le doigt : on y doit avoir la fièvre jusqu'à ce qu'elle en soit sortie.

Préville était inconsolable; mais madame Préville, déjà fortement affectée des malheurs qui désolaient sa maison et pesaient sur la France, ne put supporter ce dernier chagrin; son cœur acheva de se briser, et elle mourut en août 1794.

Je me laisse entraîner bien loin du chemin que j'ai pris au commencement de ce chapitre; je n'en sortirai pas encore cependant : mes souvenirs se pressent; les événemens sont sous ma

main. Que le lecteur trop exact veuille bien supposer que je me suis arrêté à moitié route de Senlis pour laisser reposer mon cheval, et qu'une triste et fatale Pythonisse, que je consulte là sur le résultat de ma négociation, alonge sa réponse des événemens divers dont était encore chargé l'avenir du grand comédien.

L'éruption de nos troubles civils engloutit la fortune de Préville avec tant d'autres. Dépouillé des pensions de la cour, il vit dissoudre la Comédie-Française, et périr ainsi le gage des rentes, fondées sur l'existence et l'apparente perpétuité de cette société. La mort de sa femme l'accabla : seul désormais chez lui, et réduit au revenu de ses propriétés, dont on payait alors les fermages en papier sans valeur, il vint à Paris solliciter du gouvernement directorial le rétablissement de ses pensions ; il n'y trouva nulle faveur, et, fatigué de se voir rebuté par ces ridicules parodistes de la puissance royale, il renonça à ses démarches. Ce fut alors qu'il joua encore quelque temps pour ses

anciens camarades. Je ne me montrais point partisan de cette dernière apparition, et j'étais en cela d'accord avec Champville, son neveu, notre associé, et Dazincourt; mais, ferme comme Molière, qui voulut jouer *le Malade imaginaire* dans l'intérêt de sa troupe et mourut à la peine, Préville insista. — Je n'ai jamais séparé mon sort de celui de mes camarades : dites-moi qu'ils sont heureux et je me retirerai.

Qui aurait pu lui dire cela? Il reparut donc; il reparut à soixante-seize ou soixante-dix-sept ans, renouvelant ainsi le prodige du vieux Baron; et ce fut par *le Mercure galant*, le premier des rôles qu'il ait joués, le dernier dans lequel il ait reçu les hommages du public, qu'il acheva une carrière si bien et si pleinement remplie.

La fille de Préville, madame Guesdon, avait depuis quelque temps quitté la capitale avec son mari, ancien trésorier de la maison militaire du roi, et exerçant alors l'emploi de receveur-général à Beauvais. C'est là qu'après une ma-

ladie cruelle, où il perdit entièrement la vue, Préville alla terminer ses jours, entouré des soins les plus tendres. Madame Guesdon possédait, à quelques lieues de la ville, une belle propriété, dans un pays salubre; elle y conduisit son père, et ne le quitta plus jusqu'à ses derniers momens.

Ce fut le théâtre d'une scène qu'on a contée diversement dans le temps, et qui même a fourni le sujet d'un drame; mais conteurs et auteurs dramatiques l'ont tout à fait dénaturée. J'en ai su tous les détails par madame Guesdon elle-même : voici l'exacte vérité. Mais il faut savoir d'abord que Préville, dont l'esprit avait été vivement frappé par les atrocités des terroristes, gémissait sur ces temps de désolation; durant les courtes trêves de sa démence, et quand les accès se renouvelaient, il se croyait incarcéré par les révolutionnaires, il voyait dans sa prison toutes les grandes et augustes victimes dont il avait déploré la mort tragique. Alors, chose étrange! tandis qu'il conversait

avec ces êtres fantastiques, et suivait leur entretien très-varié, très-compliqué, répondant à des interrogations qui n'avaient point frappé matériellement son oreille, le malade n'entendait pas la voix de sa fille, de son petit-fils [1], de ses serviteurs, pas même celle de son médecin, pour lui toujours si pleine d'autorité.

Sous l'empire du charme puissant qui subjuguait son imagination trompée, rien ne pouvait le détourner de l'attention qu'il donnait à des récits qu'on le voyait écouter avidement; il les interrompait par des réflexions sensées, ou des saillies vives et spirituelles. D'autres fois il ajoutait des traits lumineux à des portraits d'hommes célèbres du XVIIIme siècle, qu'il nommait et

---

[1] Le petit-fils de Préville est, sous un pseudonyme bien connu, un de nos écrivains actuels les plus renommés. Le public applaudit chaque jour à ses ouvrages pleins d'invention, de connaissance du cœur humain, de force et de vigueur dans le style; c'est dire assez que de désigner l'auteur du CAPUCIN DU MARAIS et de MARTIN GIL. Heureuse famille que celle où, pour qu'un nom puissant ne vous absorbe pas, on peut faire la fortune et la gloire du nom nouveau qu'on a choisi.

(*Note de l'Editeur.*)

qui semblaient poser devant lui ; car souvent il s'adressait à eux-mêmes, comme s'ils étaient là, en sa présence. Assurément il les voyait, lui aveugle depuis deux ou trois ans, et parfois même il badinait sur la forme et la couleur de leurs habits surannés, ou bien il louait galamment des femmes sur la fraîcheur et le bon goût de leurs parures.

Tant que durait le paroxisme (c'était ordinairement deux jours et deux nuits consécutives), il ne prenait aucun aliment, pas même un instant de repos. Ses traits, d'une admirable mobilité, peignaient des sentimens énergiques de douleur et de joie, d'intérêt passionné. Son visage, dont les veines se gonflaient, paraissait en feu, et tout cela finissait par un flux de paroles inintelligibles, articulées d'abord avec force, et qui allaient s'affaiblissant jusqu'à la torpeur. Ensuite il dormait sans désemparer quinze ou dix-huit heures.

A son réveil, Préville paraissait calme ; il reconnaissait à la voix sa famille et ses amis,

qu'il remerciait avec émotion d'être venus le voir dans sa prison ; il s'effrayait pour eux de cette témérité, et leur rappelait ensuite les entretiens de la veille avec ses prétendus compagnons de captivité. C'étaient les récits les plus attachans qu'on puisse se figurer, des anecdotes vraies admirablement bien contées, fruits de ses souvenirs et de sa longue fréquentation de la bonne compagnie.

Cependant l'infortuné dépérissait à vue d'œil, préoccupé de l'idée fixe de sa détention. Les efforts constans de madame Guesdon pour le dissuader demeuraient sans effet. En dépit de sa profonde cécité, il voyait une prison, des geôliers, des commissaires de la convention, des détenus comme lui. Sa fille le faisait en vain promener dans un parterre embaumé de fleurs, ou bien en carrosse dans un vaste parc, aux rayons d'un soleil vivifiant ; il ne sentait que le froid glacial et l'odeur fétide des cachots.

Un jour il épouvanta tout le monde. On l'avait laissé fort tranquille : tout à coup on l'a-

perçoit se glissant loin de l'appartement, tournant en arrière sa tête, si expressive d'effroi qu'il lui rendait pour ainsi dire le regard, le corps tremblant, le visage empreint de la plus affreuse pâleur. La voix de sa fille se fait entendre : Il court, se précipite vers elle, et s'entourant de ses bras, il semble vouloir se dérober au glaive qui va l'atteindre.

— Oui, entoure-moi! cache-moi! s'écrie-t-il. Oui, là! Qu'ils ne me trouvent point!.... J'entends marcher.

— Non, mon père, c'est...

—Ce sont eux, te dis-je!.... Ils ne me trouveront pas ici, n'est-ce pas? Non; là, sur ton cœur... Loiserolles ainsi fut sauvé! l'endroit est sûr.

Puis le vieillard tombe accablé sur un fauteuil, et raconte à madame Guesdon, avec un accent de terreur et de conviction :

— J'étais sur la fatale charrette; non pas seul : une mère et son fils... la vieillesse et l'enfance! les bourreaux!..... Nous marchions;

chaque mouvement de la voiture me faisait frémir; je tremblais. Quel bruit sinistre! Oh! qui pourra comprendre cette épouvante! compter chaque tour de roue, quand chaque tour de roue abrège la vie! C'est comme si le char vous écrasait le cœur : s'approcher ainsi de la mort, s'écriait-t-il avec de vives étreintes à son enfant, ah! c'est plus que la mort....

— Mais vous êtes sauvé, mon père! vous l'êtes; répétait la pieuse fille en embrassant, en caressant Préville, en invoquant le ciel pour rappeler cette raison égarée, pour éloigner cet horrible supplice.

—Oui, sauvé; mais est-ce pour long-temps? car tu ne sais pas... Écoute, — reprenait le vieillard dont les cheveux se hérissaient et dont le front ruisselait d'une froide sueur; — écoute : le funeste tombereau s'arrête. Je ne regarde pas; non, je n'aurais pas osé : je baisse les yeux; je prie et je pense à vous. Tout à coup j'entends descendre, puis monter... Quels pas lourds! La foule pousse un cri; c'est une

insulte à la victime. Mes mains n'étaient pas libres... Oh ! mon Dieu !... on descend encore, et encore on monte... puis... C'est mon tour !. . Je.... je me laisse conduire ; presque mourant au pied de l'échafaud, j'essayais d'atteindre à la hauteur de la première marche : mais un bras nu, un bras puissant s'alonge devant moi comme une barrière ; je regarde... c'était le bourreau !!

Là Préville prit alternativement l'accent rude de l'exécuteur et celui d'une victime qui n'a qu'un souffle de vie, et dont la voix arrive à peine à l'oreille. Le génie de l'imitation le suivait ainsi jusque dans ces heures d'angoisses ; il rendait présente la scène affreuse et les terribles personnages.

— Où vas-tu ?

— Mais je vais.... vous le voyez... mais c'est une cruauté de prolonger encore...

— Pas tant de bavardage.... Où va le citoyen ?

—Rejoindre mes compagnons d'infortune... prier au ciel pour ma famille.

—Tout cela est bel et bon, mais on ne passe pas.

— Comment, on ne passe pas?

En cet endroit la figure du vieillard changea et s'illumina pour ainsi dire d'un rayon d'espoir.

—Sans doute, on ne passe pas, si l'on n'a pas son numéro.

— Mon numéro?

— Mais oui; est-il entêté! Qui m'a fichu un condamné pareil? Tu crois qu'on se fait guillotiner comme ça, toi! Voyons ton numéro.

— Pardon, monsieur, je... j'ignorais l'usage; je n'en ai pas de numéro.

— Cherche...

— C'est bien dit, cherche; avec ça que vous arrangez les gens commodément pour chercher.

En disant cela il montrait ses mains, qu'il rendait adhérentes comme si des liens de fer les avaient serrées.

— Cherchez vous-même... Faudrait-il pas venir encore?...

Et voilà Préville grognant, et le bourreau lui ripostant sur le même ton : refus péremptoire de chercher son numéro; colère de l'homme de la loi, qui prend enfin le récalcitrant par les épaules et lui crie :

— Va-t-en le chercher. Hum! f.... bête qui vient se faire couper le cou sans avoir son numéro!

— Tu sens bien que je ne me le suis pas fait dire deux fois.

Et à cette conclusion de sa narration Préville levait doucement le pied droit, pointe courbée, comme pour ne pas toucher la terre, se faisait petit, glissait, et portant la main à sa tête, il souriait dans l'attitude ironique de Mascarille venant de dérober la bourse à son maître.

Cette histoire, avec de si terribles détails au commencement et si tragiquement plaisante à la fin, fit craindre le retour de ces funestes visions; car, je l'ai dit, Préville voyait tout, et pour lui, il ne se connut aveugle qu'en ses momens lucides. Déjà il se croyait repris;

il fallait donc changer au plus tôt la direction de ses idées, qui tournaient sans cesse autour du même cercle de tortures. Madame Guesdon, femme de beaucoup d'esprit, d'une raison solide, et aimant son père de cette tendresse filiale qui produit l'inspiration, voyant que l'unique résultat d'une constante contrariété était d'opiniâtrer le vieillard dans cette déplorable démence, conçut l'idée d'y entrer elle-même, de s'en emparer, afin de la diriger vers un but qu'elle se proposait. En conséquence, elle lui avoua un jour, après quelques préparations, qu'elle avait espéré, grace à la cécité dont il était affligé, de lui faire illusion sur sa captivité; mais la feinte devenait désormais inutile, car on venait de lui signifier que le jour du jugement approchait, et il fallait se disposer à subir cette dernière épreuve.

Préville reçut cette communication avec une vive anxiété; toutefois ce fut pour lui une consolation de pouvoir enfin parler en toute effusion de son infortune avec sa fille, dont l'obsti-

nation jusqu'alors l'avait fort chagriné. Elle lui apprit le jour suivant qu'on lui accordait un défenseur de son choix et un conseil, lesquels pourraient communiquer librement avec lui, faveur d'un très-bon augure, et dont les autres accusés avaient été privés. Préville parut se ranimer; l'espérance commençait à lui sourire, et relevait son cœur si flétri, si découragé depuis long-temps.

Bientôt madame Guesdon introduit dans le cachot imaginaire un avocat dont Préville connaît la célébrité, mais dont il n'a jamais entendu la voix. Ce personnage est joué par le greffier du tribunal criminel de Sénonais, un jeune homme d'esprit, ami du fils de madame Guesdon, et versé dans la pratique de toutes les branches de la jurisprudence. Cet avocat amène un confrère non moins célèbre, et que Préville, en l'entendant nommer, salue aussi d'une joyeuse acclamation : c'était le fils du barbier de Bresces, où se passait la scène, un adolescent étudiant en droit. Ces deux graves

personnages sont d'abord en dissentiment sur le fond de l'affaire, qu'ils discutent avec chaleur, alléguant de part et d'autre les lois, le code, avec force citations, et cela d'un grand sérieux : on se garde bien de tout ce qui peut éveiller dans l'esprit moqueur et plein de finesse de Préville l'idée d'un pareil semblant. Un débat approfondi est engagé, et enfin avocat et conseil s'entendent, et déclarent d'un commun accord que le prévenu, fût-il même convaincu du crime dont l'accusation le chargeait, ne peut dans aucun cas encourir la peine capitale.

Après cette consultation, rassuré sur l'issue du jugement, Préville fut soulagé d'un poids énorme; car il avait toujours l'échafaud en perspective. Les avocats convinrent des moyens de la défense, et se retirèrent pour rédiger un mémoire qu'ils allaient répandre à profusion, et dont ils se promettaient les plus heureux effets. Pour la première fois depuis longtemps le malade dormit du sommeil le plus calme. Le lendemain, à son réveil, madame

Guesdon l'informa qu'elle venait de visiter tous ses juges : plusieurs étaient très-favorablement disposés ; les plus contraires s'étaient montrés accessibles à la corruption ; elle avait prodigué l'or : tout allait bien.

En même temps on entendait un crieur proclamer des nouvelles au dehors. On fit silence : d'autres crieurs se joignirent au premier ; on ouvrit les fenêtres, et Préville distingua son nom. Puis ces paroles, répétées tour à tour par des voix formidables, frappèrent son oreille : *Mémoire justificatif du bon citoyen Préville, l'ami, le père des pauvres, injustement accusé*, etc. Et le peuple demandait, achetait le Mémoire, en protestant de l'innocence du prévenu. Préville, ému jusqu'aux larmes, prenait de plus en plus courage, et l'esprit ingénieux de madame Guesdon donnait ainsi chaque jour, à chaque instant, un nouvel aliment à ses espérances. Enfin arriva la journée tant désirée du jugement.

Tout avait été disposé d'avance, sous la di-

rection du greffier du tribunal criminel, qui faisait le rôle d'avocat de Préville. Des juges siégeaient dans la grande salle de Bresces, où les comtes-évêques de Beauvais rendaient autrefois la justice. Des habitans du village, réunis en grand nombre, formaient l'auditoire; d'autres, répandus dans la vaste salle du château, figuraient le peuple accouru pour le voir passer, et l'exhortaient à faire bonne contenance.

Enfin Préville, pâle, agité, s'avance entre sa fille et son petit-fils, qui soutiennent ses pas mal assurés; quand le peuple l'aperçoit, c'est une acclamation générale : mille cris de VIVAT ! Le président comprime cet élan d'une voix sévère. Le silence se rétablit et le procès commence. C'est un procès véritable, auquel il ne manque rien, interrogatoire, audition de témoins, réquisitoire, plaidoiries, répliques. L'accusé est haletant; il respire à peine; il met toute son ame à écouter; il pleure, il s'écrie, il veut parler :

— L'accusé a la parole, dit le président.

— Moi ! moi coupable d'enfreindre les lois de la république ! Eh ! messieurs, si cela était, que dirait l'auguste impératrice de toutes les Russies ? Si cela était, l'illustre Catherine prendrait mon petit buste de marbre, qui est sur sa table, messieurs, et elle le ferait traîner dans les ruisseaux de Saint-Pétersbourg.

On se contraint ; personne ne rit de ces raisons et de ce souvenir impérial donné à un tribunal censé républicain ; au contraire, le président loue l'accusé de l'à-propos de sa défense ; il résume les débats, puis s'adresse aux jurés ; ils se retirent et délibèrent.

Pendant la suspension de l'audience, la foule des spectateurs entoure Préville ; on le félicite sur le talent de ses avocats, sur le bon tour que prenait évidemment l'affaire. Lui, les yeux en pleurs, l'ame épanouie, remercie tout le monde, cherche des mains amies, les serre, presse sa fille sur son cœur. Mais le jury rentre : chut ! chut ! Chacun reprend sa place ; un silence

religieux succède au tumulte. Les jurés sont unanimes : L'ACCUSÉ N'EST POINT COUPABLE.

— Il n'est pas coupable! il n'est pas coupable! s'écrie-t-on de toutes parts. On franchit les barrières : c'est une explosion de cris de joie, de larmes de contentement. On entoure Préville, on l'embrasse; il est transporté dans son fauteuil, à travers son jardin, qu'il prend pour des rues populeuses. Des acclamations le suivent, partent de loin, de près, semblent descendre des étages supérieurs, l'entourent comme un seul cri, comme une bénédiction unanime. Place! place! crie-t-on, tant la foule est grande; et le triomphateur, de retour chez lui, au sein de sa famille, a pu, comme il le disait lui-même à Dangeville, rêver encore une fois son parterre et ses beaux jours de gloire.

Jamais depuis on ne vit aucune trace de cette folie, qui lui avait fait pendant deux ans une existence si misérable.

A l'époque où nous sommes encore, Préville

se porte bien ; il est vert et dispos ; sa taille a conservé toute son élégance; sa voix est timbrée et sonore, et sa vue, déjà attaquée, n'a rien perdu en apparence : c'est ce même regard spirituel, c'est cė petit clignotement si malin, et qui semble lui donner un sourire au front, qui accompagne si bien celui du visage, et accentue ainsi chaque nuance d'esprit et de sentiment : c'est notre Préville enfin, ou, s'il n'est nôtre encore, il le sera bientôt.

Arrivé chez lui, je ne savais trop comment m'y prendre pour aborder le fait de mon ambassade. J'aurais voulu trouver notre ami seul un instant; mais madame Préville, qui se doutait de quelque chose, se mettait toujours entre lui et moi. J'étais arrivé de bonne heure, et je louvoyai toute la journée, et la conversation n'arrivait pas sur le terrain obligé. Le bon M. de Villiers m'ouvrit enfin la voie, sans trop s'en douter.

Après le café, nous étions dans le jardin ; Préville et moi, assis sur le même banc ; le

curé placé dans le fauteuil, qu'on ne manquait jamais de lui faire transporter, et madame Préville, debout, à quelque distance, marchant à pas mesurés, les bras croisés, et nous regardant de temps en temps, comme une sentinelle qui observe. Nous ne parlions pas. La soirée était superbe : le soleil se couchait majestueusement; quelques nuages passaient sur ce fond éclatant, se découpaient en dentelles immenses, encadraient un instant ce bel horizon, glissaient et faisaient place à d'autres bordures accidentant de mille façons ce tableau toujours divers, mais toujours riche, toujours plein de magnificence. Un vent frais et doux agitait les feuilles à demi jaunies; plusieurs se détachaient doucement : je faisais venir avec mon pied celles qui étaient trop éloignées; je les prenais, les examinais, les découpais; je cherchais un thème favorable; mais, ni le soleil couchant, ni les nuages dorés, ni le vent, ni les feuilles, ne me le donnaient.

— Quel beau ciel, dit M. de Villiers.

— Oui, répondis-je sans quitter des yeux la dernière feuille, que j'analysais doucement.

—Regarde donc, mais regarde! dit Préville; tu le peux; il est à toi maintenant.

— Le ciel? fit madame Préville s'arrêtant et me regardant entre deux yeux... Fleury a gagné le ciel!

— Oui, m'écriai-je ainsi qu'un maître d'escrime qui cherche à entrer pourrait s'écrier en trouvant une issue; oui, le ciel est à nous, à nous, comédiens. L'assemblée nationale, en accordant à messieurs les auteurs mieux qu'ils n'avaient demandé, nous a préparé les privations de la terre, mais nous a donné le paradis en indemnité.

— Ah! dit madame Préville, c'est donc arrêté, plus d'excommunication?

— Depuis plus de six mois nous avons nos grandes entrées chez le gentilhomme de là haut; un décret solennel a rendu aux comédiens tous les droits ecclésiastiques dont un vieux

préjugé les avait dépouillés. Le royaume des cieux enfin nous a été ouvert... par assis et levé.

M. de Villiers, à qui, l'année précédente, j'avais raconté la malheureuse aventure dont on peut se souvenir encore, celle de la famille Crussol, me prit les mains et me félicita de cette loi qui mettait un terme à mille tracasseries, loi qui surtout ne laisserait plus refuser la bénédiction nuptiale.

Je savais maintenant par quel chemin j'arriverais au but; mais il fallait d'abord faire le lit à ma conclusion, tirer l'affaire de longueur et surtout ne rien brusquer. Que les faibles ne se scandalisent donc pas des idées que je vais avancer : je suis ami des croyans; je respecte les vrais adorateurs, et, s'ils m'entendent dire combien je crois onéreux pour nous le cadeau ecclésiastique, je ne parle que de l'excommunication appliquée à l'art.

Je répondis en conséquence au compliment de M. de Villiers.

— Eh ! oui, c'est un bénéfice que de gagner

cette bénédiction-là ; mais ce n'est un bénéfice que pour celui que possède la passion conjugale : autrement l'excommunication est une perte.

— Une perte! s'écria-t-on.

— Une perte pour l'art, dis-je.

—L'art! l'art! qu'a-t-il donc à faire là dedans? ajouta madame Préville.

M. de Villiers me regardait et regardait Préville, comme pour lui dire : « Mais demandez-lui donc aussi ce que cela signifie. »

— Tu n'as pas le sens commun, me dit alors mon ancien camarade. On n'est pas dévot; on peut même avoir une teinte de philosophie, mais enfin il est des choses.... Quand j'ai pris le théâtre, je servais la messe à l'abbaye Saint-Antoine, et cette excommunication m'a troublé long-temps. Pour épouser madame Préville, il m'a fallu renoncer provisoirement à mon état: ça ne laisse pas que de taquiner. J'avais laissé mon excommunication, et quand il fallut l'endosser de nouveau avec la casaque de Dubois...

— Justement. L'excommunication vous pesait, et cependant vous avez pris le théâtre; pour vous marier, il vous a fallu faire une renonciation qui répugnait à votre sincérité; puis cette vieille idée d'excommunication a jeté peut-être quelques nuages sur la splendeur de la lune de miel : il n'y a pas de mal.

— Pas de mal! ah çà! mais...

— Eh oui, puisque le théâtre l'a toujours emporté. Pour être audacieux devant le préjugé, pour franchir le fossé creusé autour de la carrière dans laquelle s'élance un jeune talent, il faut une passion prononcée, ardente, impétueuse, un amour passionné pour l'art théâtral. L'excommunication est la barrière qui me fait juger la hauteur du saut qu'a fait faire la vocation.

— Bravo! s'écria Préville; mais il faut supposer le comédien religieux.

— Supposez-le philosophe comme l'encyclopédie, incroyant comme gens à nous connus, pensez-vous que l'excommunication en a fini

avec l'art pour cela? Non; si elle n'opère sur vous immédiatement, elle vous touche par le public.

— Même par le public irréligieux, même par le public sceptique?

— Eh! oui : l'excommunication est une vieille machine, pardon, M. le curé, ce sont de vieux foudres, maintenant réchauffés au bain-marie; mais à cette antique idée s'attache celle d'une institution pleine de grandeur. Le comédien est par cela même un homme à part; frappé de l'interdit, promis au courroux de l'éternité, ça le désigne. Il a dès-lors quelque chose des anges déchus; ce qui le réprouve l'élève : Satan lui prête un peu de sa couronne de lumière, et, dans le monde, tout ce qui se croit supérieur, tout ce qui fait de l'opposition, vous compte parmi les siens; c'est avoir beaucoup avancé que de n'être pas dans le grand commun. Plus d'excommunication, plus de société d'élite : excommuniés, nous étions moins peuple, nous avions notre blason.

Abandonnés des grands, nous serons en moindre considération chez les petits, non pas en moindre considération comme honnêtes gens, comme bons époux, bons pères, comme excellens citoyens, mais en moins grande considération comme artistes. En nous voyant, le parterre regarde un homme énergique, entraîné par l'amour de l'art; s'il sait que nous n'avons pas un grand respect pour monseigneur de Paris, nous lui représentons du moins un homme ayant eu à soutenir des luttes chez les siens, à combattre au milieu de sa famille; un homme qui s'est séparé d'avantages qu'on apprécie. Il y a dans notre début de ce quelque chose qui accompagne le bruit d'un enlèvement; et tant mieux : ce qui nous met à part de cette façon nous sert. Je suis l'ami des préjugés, non pas de tous, mais de quelques-uns, mais de celui-ci. Tout ce qui est frappé de la foudre porte un beau caractère.

— Jupiter ne voudrait pas grêler sur du persil, dit Préville riant, mais entraîné.

— Ainsi vous bénissiez la pierre dont vous lapidait l'église? dit M. de Villiers.

— Parce que le parterre la détournait pour en faire un piédestal, continua mon ami qui se livrait.

— Tenez, mon cher camarade, ajoutai-je presque sérieusement, vous verrez ce que seront nos frères rachetés. Je suis bien sûr de la supériorité des excommuniés d'autrefois, et vous, vous, par exemple, si vous reparaissiez avec cette ancienne odeur de roussi....

— Voulez-vous faire un pharaon, dit avec empressement madame Préville.

J'avais touché la corde sensible; je n'insistai pas. Nous nous mîmes au jeu : je me laissai gagner par tout le monde, ayant l'air de me bien défendre. Les plus indifférens sont touchés de cette attention.

J'eus un rude assaut à livrer le lendemain; mais, un mois et demi après, Préville jouait plus brillamment que jamais *la Partie de chasse;*

sa femme même avait repris son ancien rôle, et le dix-huitième siècle entendait pour la dernière fois la franche parole du Bearnais, dont le poète a dit :

Il fut de ses sujets le vainqueur et le père.

—

VIII

—

Derniers coups.

Il me semble qu'une collection de placards de théâtre, depuis la création de la scène française jusqu'à nos jours, contiendrait les plus précieuses tables de notre histoire. Les affiches

de la révolution seraient nommément curieuses à consulter : celle que je donne est bien certainement plus qu'une date [1].

DE PAR LE PEUPLE.

—

LES COMÉDIENS DU THÉATRE DE LA NATION

DONNERONT AUJOURD'HUI, AU BÉNÉFICE

DES VEUVES ET DES ENFANS DE NOS FRÈRES
MORTS A LA JOURNÉE DU 10 AOUT,

GUILLAUME TELL.

Cette pièce sera suivie, etc.

---

[1] Le : DE PAR LE PEUPLE était à l'imitation de l'ancien : PAR ORDRE, qui annonçait la présence du souverain au spectacle. Cette rédaction prit faveur plus tard les jours de *gratis*, et notamment les jours complémentaires, en ces termes : DE PAR ET POUR LE PEUPLE, *aujourd'hui première sans culotide*, etc.
(*Note de l'Éditeur.*)

La question politique est donc décidée! faute de pouvoir dénouer le nœud on l'a tranché. « Le tonnerre vient d'être arraché aux dieux ivres.... » Le tonnerre de Louis XVI!

La nation a beaucoup gagné, dit-on; je suis si peu versé dans les hautes questions, que j'avoue en toute humilité que je n'en crois rien. Du moins plus de censure au théâtre, me dit-on encore: c'est juste; seulement il faut faire quelques petites concessions. L'ancien répertoire sautera du coup, et l'on ne hasardera plus une pièce qu'auparavant elle n'ait été émondée, républicanisée par gens tout littéraires sortis de la commune. Nous n'aurons plus la censure en manchettes de M. Suard; nous aurons la mâle prévision des Chaumette et des Hébert. Ils n'emploient point les ciseaux, eux, ils font usage du lacet: on serre au cou Mérope, Athalie, Didon. On ne mutile plus, on étrangle, et si Mahomet veut éviter le cordon, il portera à son turban la cocarde nationale française.

O que de fois, en ces jours extrêmes, j'ai

maudit mon état de comédien! Comédien! mais c'était être mis au chevalet tous les soirs; humilié sous les sarcasmes et les calembourgs des *beaux*, torturé des vociférations des *tapes-durs*, quelle situation que celle d'un artiste qui se sent de l'ame, d'avoir à subir les caprices de tels spectateurs! Ils voulaient; ils ne voulaient pas; la pièce annoncée n'était pas de circonstance; le comédien n'avait pas assez de patriotisme. Ils demandaient des couplets à ceux qui jouaient la comédie, et des vers aux acteurs d'opéra; mais ils ne supportaient pas d'accidens de voix : le rhume était *liberticide*. Désignés depuis long-temps à leur colère, nous étions, nous, les plus persécutés. La main me tremblait quand je mettais mon rouge : tout à l'heure, me disais-je, ces voix rudes, tout à l'heure ces voix criardes vont nous apostropher sur tous les tons, et, au grand scandale de notre langue! avec ce vocabulaire brutal, dégradé qui épouvante les oreilles les moins chastes. Ce peuple-là n'arrachait plus les banquettes, non; il vous tenait

sous son regard; il vous souffletait de ses injures; et il n'y avait pas à demander satisfaction au plus impertinent : l'épée de duel avait émigré aussi, ou était aux frontières. Un mois durant, un mois de tortures, un mois éternel, nous fûmes de véritables gladiateurs à leur merci; mais, moins favorisés que ceux de l'ancien cirque, nous n'avions pas le bonheur d'avoir devant nous un Tibère; car il est plus cruel de s'écrier : « Es-tu content de ton hochet, maître? » que de dire : « Les morts te saluent! »

Les *beaux* furent les précurseurs des *muscadins*, avec cette différence que les muscadins étaient opposés aux *tapes-durs*, et qu'entre ceux-ci et les *beaux* il y eut concordat; mais ces Adonis de la révolution durèrent peu; ils n'eurent qu'une saison de six semaines : véritables éphémères, ils voltigèrent quelque temps et disparurent, comme ces mouches qui devancent la peste et que la peste tue.

Je ne sais ce qu'ils faisaient ailleurs, mais au théâtre ils *allusionnaient*, et avertissaient les

tapes-durs, dont ils étaient comme les antennes. Commentateurs dramatiques par ordre, ils trouvaient l'endroit répréhensibles; ils ricanaient, soit sur l'acteur qui, d'après eux, pesait trop sur un mot suspect, soit sur tel passage d'un poète qu'il fallait tronquer. Ce Lyncée qui, au travers des planches d'un navire, voyait des poissons nager, avait la vue basse en comparaison de ces messieurs; car enfin Lyncée ne voyait que ce qui était dans la mer, et ceux-ci voyaient dans nos pièces même ce qui n'y était pas.

Les *tapes-durs* entendaient moins finesse : leurs fonctions étaient de tapager, de pousser dans l'air des chansons patriotiques, et de vexer les honnêtes gens qui gênaient. Leur nom de *tapes-durs* ne leur était pas encore acquis au dix août; mais depuis long-temps ils travaillaient à le mériter. Ces janissaires de l'émeute avaient une livrée : larges pantalons, vestes courtes; la tête ornée d'un casque de fourrure de renard, dont assez ordinairement le poil usé au pour-

tour, comme le dessus d'une vieille malle, n'était apparent que vers l'extrémité de la queue de la bête, retombant d'une façon galante sur les larges omoplates des porteurs. Ainsi bâtis ces hommes portaient dans la rue, comme auxiliaire du costume, un gros bâton noueux, qu'ils appelaient dérisoirement du nom de *constitution*, et, s'il fallait le déposer à la porte, quand ils venaient au spectacle, nous n'y avions pas grand bénéfice; car leurs bras s'y étaient tellement identifiés, qu'ils appartenaient moins à l'homme qu'à la massue dont leur poing n'était plus que le manche.

Ce n'est pas que j'en veuille faire la caricature; non, qu'on ne le pense pas! à tout ce commencement d'anarchie je n'ai rien vu qui ressemblât au ridicule. Quand le Vésuve jette ses flammes, les bosses même du Polichinelle napolitain prendraient un caractère si Polichinelle jouait sur la lave; et, chez nous, jusqu'au grimacier de la place publique n'avait plus de côté burlesque. Nos *tapes-durs*, couverts de

haillons, nu-pieds ou en sabots, avec une barbe de huit jours, souvent tachés de boue, quelquefois de sang, toujours cyniques, toujours couverts de lambeaux, portaient en eux de l'étrange, et, le dirai-je? avaient un aspect qui touchait à un sauvage imposant. Ces hommes se dressaient devant vous en subites apparitions, secouant leurs haillons comme des écailles qui allaient tomber; ils semblaient nés pour être nus. Entre les larges crevasses de leurs vêtemens on voyait la puissance des muscles, on devinait la chaleur du sang, la force du cœur. Shakespeare aurait cherché parmi eux son Caliban en mascarade; la statuaire les aurait fait rentrer dans ses ateliers, les croyant des athlètes échappés à leurs larges socles.

Entrées par surprise sur le sol français, c'étaient des colonies d'inconnus, n'ayant appris de la langue que le blasphème, la menace et l'affreuse *Carmagnole*. Ils allaient par bandes, quelquefois précédés, quelquefois suivis de leurs femelles, plus débraillées qu'ils n'étaient

défaits, et plus féroces qu'eux peut-être. Ces mégères avaient pour ouvrage d'environner les échafauds, d'exciter les groupes, de déchirer leurs voix dans les spectacles. Si elles étaient vieilles, on les appelaient *tricoteuses;* si elles étaient jeunes, elles avaient nom *furies de guillotine.* Pour moi, quand je les vis pour la première fois se rassembler, elles et eux, trépignant leur danse et ricanant sur quelqu'un qu'ils attaquaient, il me sembla voir s'animer les personnages de cette vigoureuse estampe de Rubens où, dans un théologique épisode, se déroule une affreuse légion de damnés, hurlans, vociférans, jetant au vent leurs touffeuses chevelures, tournant, tournant sans cesse, et, dans l'inextricable dédale de leurs membres entrelacés, ballottant un malheureux qu'enfin ils aspirent comme une redoutable trombe humaine qui tourbillonne, enveloppe, entraîne et écrase.

Après la catastrophe du 10 août c'était là notre public le plus habituel. Comment plaire

à de tels hommes ? Quel spectacle leur choisir ? le sentiment exquis des arts n'appartient qu'à des imaginations délicates et exercées ; ce que le génie enfante par le travail et la réflexion pouvait-il être compris par ces ogres en partie de plaisir ?

Qui le croirait ! les exécrables journées de septembre nous débarrassèrent de cette horde. Notre théâtre resta fermé dix-huit jours, et quand nous rouvrîmes, nous fûmes étonnés et charmés en même temps de voir le public que nous désirions ; je poussai à la roue pour ne point perdre le temps de cette bonace, et *la Matinée d'une jolie Femme* de Vigée, rafraîchit un peu l'atmosphère littéraire ; c'était un goutte d'eau rose dans la coupe d'Atrée.

La pièce n'avait qu'un acte pourtant, un acte tout joli, tout aérien, tout papilloté, écrit pour des sylphes. Beaumarchais mit bien bas ce genre là ; Vigée, à force d'esprit, l'avait soutenu, et cette fois, en faisant une pièce hors d'époque, il fit une pièce de circonstance, tout

le Paris mécontent se montra à nos premières loges, et nous eûmes du monde.

Il se faisait certainement une réaction ; soit que la lutte du parti de la Gironde, commençant à se dessiner, fît naître de réelles espérances, soit que l'indignation donnât un coup aux nobles cœurs, soit qu'avec ces deux motifs il s'en mêlât un troisième : l'explosion révolutionnaire avait forcé les familles à se replier sur elles-mêmes, le foyer domestique ne recevait plus que les siens ; il y avait eu désunion ; dans ces grands et subits mouvemens, les intérêts se déguisant moins, les passions sont mieux connues ; et chacun, pour me servir d'une expression que j'ai lue ou entendue quelque part, se plaçant sans maître de cérémonies, apprenait la méfiance à son voisin ; mais lorsqu'une calamité publique pesait tout à coup sur la France, on sentait le besoin de se voir, de se rencontrer quelque part ; ces affreuses boucheries des prisons firent sortir dehors quelques honnêtes gens, ils cherchaient où ils pour-

raient trouver leurs pareils, nous portions une enseigne qui leur allait, ce qui nous proscrivait ailleurs devint un titre auprès d'eux. Nous fûmes bientôt leur vaste café Procope.

Maintenant ils pouvaient se compter ; ils pouvaient savoir leurs forces ; la politique du parti des meneurs était justement d'empêcher cela; vingt représentations, à douze cents personnes chaque, douze cents personnes applaudissant, c'est vingt-quatre mille personnes en bonne addition, vingt-quatre mille opposans; il en fallait bien moins pour mettre dehors les méchans. Ah ! si nos habitués avaient seulement osé dans la rue ce qu'ils osaient au théâtre ! Mais non, la chaleur d'ame qu'ils trouvaient moyen de montrer entre quatre murailles, s'évaporait à l'air libre, et en mettant le pied sur le seuil, ils semblaient se revêtir de leur peur comme de leur manteau.

J'ai entendu, étant à la table du général Moreau, dire ce conte que Bonaparte prétendait avoir rapporté d'Egypte :

Le grand commandeur des croyans, ce calife célèbre des *Mille et une nuits*, causait tranquillement sur son balcon avec le Kalender Cassem; un chameau passe dans la rue, son chamelier le conduisait par la longe, et marchait tirant à lui l'animal; l'aiguillon que l'homme portait sous son bras s'allongeant en arrière, du côté de la pointe, allait déchirer le poitrail du chameau. Le sang ruisselait en abondance, et chaque pas qu'ils faisaient, l'un tirant et l'autre tiré, rendait la plaie encore plus profonde. Le calife appelle un esclave : — cours, lui dit-il, qu'on saisisse cet inhumain chamelier dont la manière de conduire est si funeste à ce pauvre animal, et qu'on lui donne cent coups. — Qu'ordonnez-vous? s'écrie le Kalender, faites donc plutôt fustiger l'imbécille chameau qui sent qu'on le blesse et suit toujours.

Bonaparte n'était pas encore consul à l'époque de ce conte d'Occident en style oriental; on comprend quel sens il voulait en tirer; ce

qu'il appliquait au Directoire, je puis, je crois, l'appliquer à la terreur.

Cependant un jeune auteur dramatique regimba contre l'aiguillon des chameliers d'alors; une faction audacieuse, s'appuyant sur une popularité acquise par la corruption, par les fausses maximes, s'aidant d'espérances mensongères, se faisant une force, moins encore de son audace que de la faiblesse des honnêtes gens, prenait chaque jour de nouvelles racines, Laya se présenta contre elle; il voulut parler de haut à la nation, et faute de tribune, l'*Ami des lois* monta sur le théâtre pour fulminer sa puissante parole: à défaut d'autres armes, il s'arma du fouet du ridicule, et les Nomophages, et les Duricranes du jour, ces rois du glaive [1], courbèrent un moment le front devant des vers qui les peignaient comme ceux-ci. (Je cite de mémoire).

---

[1] Tout le monde reconnut Robespierre dans Nomophage, et Marat dans Duricrane.

Histoire du Théâtre-Français. Etienne.

On doit pour son grand bien bouleverser la France.
De la propriété découlent tous les maux,
Les vices, les horreurs, enfin tous les fléaux.
Sans la propriété point de voleurs; sans elle
Point de supplice donc, la suite est naturelle.
Point d'avares, les biens ne pouvant s'acquérir;
D'intrigans, les emplois n'étant plus à courir;
De libertins, la femme accorte et toute bonne
Étant à tout le monde et n'étant à personne.
Point de joueurs non plus, car, sous mes procédés
Tombent tous fabricans de cartes et de dés.
Or, je dis si le mal naît de ce qu'on possède,
Donc ne plus posséder en est le sûr remède.
Murs, portes et verrous, nous brisons tout cela.
On n'en a plus besoin dès que l'on en vient là.
Cette propriété n'était qu'un bien postiche;
Et puis, le pauvre naît dès qu'on permet le riche.
Dans votre république un pauvre bêtement
Demande au riche!... abus! dans la mienne il lui prend.
Tout est commun; le vol n'est plus vol, c'est justice.
J'abolis la vertu pour mieux punir le vice.

ou des vers qui les frappaient au cœur, comme ces autres que j'étais chargé de dire pour prouver à Nomophage (Robespierre) que la république pourrait bien avoir d'autres ennemis que les combattans d'outre-Rhin :

Ce sont tous ces jongleurs, patriotes de places,
D'un faste de civisme entourant leurs grimaces;
Prêcheurs d'égalité, prêtres d'ambition :
Ces faux adorateurs, dont la dévotion

N'est qu'un dehors plâtré, n'est qu'une hypocrisie :
Ces bons et francs croyans, dont l'ame apostasie,
Qui pour faire haïr le plus beau don des cieux,
Nous font la liberté sanguinaire comme eux.
Mais non, la liberté chez eux méconnaissable
A fondé dans nos cœurs son trône impérissable.
Que tous ces charlatans, populaires larrons,
Et de patriotisme insolens fanfarons
Purgent de leur aspect cette terre affranchie!
Guerre, guerre éternelle aux faiseurs d'anarchie!
Royalistes tyrans, tyrans républicains,
Tombez devant les lois, voilà vos souverains!
Honteux d'avoir été, plus honteux encore d'être,
Brigands, l'ombre a passé, songez à disparaître!

Dire cela en face des proscripteurs, le dire à eux, en de tels termes, en de pareilles circonstances, leur parler comme Molière, soutenu par un roi, parlait aux tartufes, quand eux, tartufes politiques, élevaient l'échafaud d'un roi, quelle belle mission du poète! quel courageux et mémorable exemple! De tels actes honorent autant l'homme qu'ils honorent l'écrivain. L'académie s'est souvenue de Laya; que la France s'en souvienne!

La détermination de Laya n'était pas celle d'un jeune homme tout fougue, tout emporte-

ment, qui s'excitait des obstacles : c'était une détermination calme, réfléchie, une détermination de forte trempe. Laya a toujours puisé son énergie où il cherchait son talent : dans son cœur, et son cœur agrandissait sa tête. Pendant les répétitions, nous recevions des avis : la commune nous observait, plusieurs membres de la convention, et notamment les intéressés, se préparaient contre l'auteur, les acteurs et l'ouvrage. Pour être en mesure, j'étais allé avec Saint-Prix voir Mercier, qui était du parti de la Gironde; avec ce caractère qu'on lui connaît, c'était s'en faire bien accueillir que de lui demander un conseil et l'appui de sa voix en cas d'urgence. Nous revenions par la rue du Cimetière-Saint-André-des-Arcs, quand nous rencontrâmes notre auteur qui, je crois, allait chez son libraire; nous parlâmes de notre visite à Mercier, dont l'avis était qu'il fallait faire un prologue.

SAINT-PRIX. — Mercier prétend qu'il faut vous

justifier d'un grand tort... celui d'avoir voulu faire un peu de bien.

LAYA. — Ceux qu'un tel motif blessera peuvent d'avance prendre leur parti.

MOI. — Entêté!

LAYA. — Oh! incorrigible.

MOI. — Et la hache du bourreau?

LAYA. — Si elle me fait peur, je consens à ce qu'ils me proclament leur semblable. Une seule considération m'arrêterait : c'est vous, c'est votre théâtre.

SAINT-PRIX. — Nous! oh! nous risquons moins et nous sommes en plus grand nombre. La haine s'éparpille, ne sachant où se fixer.

MOI. — Et puis nous sommes trente à nous cotiser pour avoir votre courage. Quoi qu'il arrive, nous vous jouerons, et avec les points sur les *i*.

LAYA. — Bravo! Fleury! bravo! Saint-Prix! attaquons! attaquons! Démasquons l'intrigue! Sus, sus au crime! Poussons aux faux monnayeurs de patriotisme. Qui sait? ces misérables

reculeront peut-être... le vice est toujours un faux brave.

SAINT-PRIX. — Et l'auteur de l'*Ami des lois* est...

LAYA. — L'ami et l'obligé de vos seigneuries.. Savez-vous ce que je vais faire? Puisque Mercier le veut, mettre en prologue, ou en préface, je ne sais encore, notre conversation.

J'ignore s'il fit un prologue; nous étions pressés, nous n'en jouâmes point, mais sa pièce eut un des grands succès qu'on ait jamais enregistrés dans nos archives théâtrales, un succès d'une physionomie qui n'a appartenu qu'à ce temps-là. On mettait l'enchère à nos billets; dès une heure, le public commençait à circuler vers nos bureaux. Toutes les rues qui avoisinaient le théâtre s'encombraient; on débouchait de partout. Nous jouions, et l'enthousiasme était au comble : tout le monde voulait voir l'auteur; on le demandait à chaque représentation; on semblait prévoir qu'en fait de courage civil c'était le dernier des Romains à con-

templer, et Laya, qui comptait sur l'entraînement du bon exemple, ne mettait ni orgueil ni fausse modestie en se rendant aux vœux d'un public véritablement enthousiaste.

Cependant toutes les jacobinières étaient en mouvement; la commune de Paris fulminait. Quel était-il cet auteur? quels étaient-ils ces comédiens? quel était-il donc ce public qui osaient retrograder ainsi vers les principes, la justice et l'humanité? Ils nous envoyèrent d'abord les aimables auxiliaires dont j'ai parlé; mais ils n'étaient plus en nombre, et leurs hideuses figures faisaient tache au milieu d'un parterre où chaque honnête homme touchait le coude à un honnête homme comme lui.

Ce parterre fut dénoncé, traité de rassemblement factieux d'émigrés, de contre-révolutionnaires. Anaxagoras Chaumette prépara les foudres de ses réquisitoires, et le conseil général de la commune défendit l'*Ami des lois*.

Mais la commune, en prenant si vite l'initiative, avait anticipé sur la décision de la com-

mission d'instruction, à laquelle la Convention renvoya d'abord l'examen de l'ouvrage; et, comme ces municipaux savaient bien leur tort, et que, pour défendre une pièce, il fallait qu'elle excitât un trouble patent, ou du moins que le trouble fût supposé, elle s'arrangea pour le faire naître.

En conséquence, elle ne nous donna point communication officielle de sa décision; elle attendit que le public se trouvât en nombre, assiégeant nos bureaux, pour placarder dans tout Paris le texte de son arrêt.

C'était bien l'entendre : la foule était innombrable; nos loges, nos couloirs, les hautes et les basses places, les coulisses et la scène même, étaient encombrés; cette foule désappointée ne manquerait pas d'être turbulente et de se fâcher comme se fâche la foule. On voulait cela; on l'obtint.

Cependant la Comédie fait annoncer qu'elle est obligée de changer le spectacle; elle donne

connaissance de l'arrêté et de sa brève rédaction :

— C'est une tyrannie! s'écrie-t-on, et de cette voix formidable qui veut être obéie; *l'Ami des lois! l'Ami des lois!*

Quelques perturbateurs veulent se faire entendre; mais le parterre se lève, les serre, les étouffe; il faut, pour ainsi dire, qu'ils surnagent, qu'ils portent la tête au-dessus du flot pour respirer l'air; alors on aperçoit leurs figures, on les accable de huées, et ce même flot les repoussant en dehors de lui, les froisse, les promène, aux clameurs ironiques de toute la salle, et enfin les jette honteusement par l'issue.

— *La pièce! la pièce!* s'écrie-t-on.

Le tumulte est à son comble : en vain le commandant de la garde nationale paraît-il en superbe uniforme; on n'écoute rien; on se moque; les quolibets pleuvent de toutes parts en pointes de vaudevilles, avec l'incessante basse continue : *La pièce! la pièce!* Mais le tam-

bour s'entend; des soldats marchent sur la Comédie-Française; quelques éclaireurs annoncent que la salle est entourée, qu'on en va faire le siége.

— Nous sommes sur les nôtres, s'écrient ces Français à qui le malheur ne fit jamais oublier le calembourg. — L'*Ami des lois!*

— Mais, disent les moins courageux, déjà au coin de la rue de Bussy, on amène du canon : déjà deux pièces sont braquées.

— Nous n'en voulons qu'une, répètent les mêmes voix, enchantées d'abord de l'à-propos; puis, impatientées du retard, excitées par la menace, ce cri roule comme un tonnerre :

— Nous voulons la pièce... LA PIÈCE OU LA MORT!

Cependant il se fait tard; le désordre va toujours croissant. Chambon, maire de Paris, se présente; celui-là était un honnête homme. Je n'ai connu que M. Bailly et lui; je ne sais ce que furent les autres; mais la politique de la

commune était de se dorer ainsi sur tranche avec des gens que tout le monde aurait nommé. Chambon met du calme et de la dignité dans les quelques paroles qu'il adresse aux spectateurs; mais ils n'écoutent plus, ils l'entourent, le mettent dans un cercle d'où il ne peut sortir, lui adressent avec violence leurs réclamations; lui, parle de se retirer vers le conseil-général de la commune, de prendre ses ordres.

—Non, non, c'est une caverne. Non; pas là! allez à la Convention.

Puisque le moment est venu, c'est pour moi un devoir de rendre à un honnête homme la justice qui lui appartient. Chambon fut toujours fidèle à son poste, si dangereux et si difficile; il y eut toujours l'attitude d'un magistrat. On a répété à propos de lui un mot de madame de Staël qui, dans sa bouche est un jugement; je crois qu'on peut en appeler. « Monsieur le maire de Paris, lui fait-on dire, est absolument comme l'arc-en-ciel; il arrive toujours après l'orage. » Cette fois au moins l'orage grondait,

et grondait fort quand le maire se présenta ; il fut même tellement pressé dans cette bagarre, qu'il y prit assez de mal pour en mourir peu de temps après.

Cependant il écrivit, séance tenante à la Convention, alors en permanence pour le jugement du malheureux Louis XVI ; de notre côté, nous n'étions pas oisifs, nous envoyâmes prévenir nos amis, et Laya rédigea une vigoureuse réclamation, où nos griefs et les siens étaient exposés, et où, sans respect pour l'écharpe municipale, la commune était vigoureusement dénoncée pour fait de tyrannie, ses principaux meneurs traités de *modernes gentilshommes de la chambre*, et ses partisans nettement appelés esclaves. Il y avait de l'éloquence dans ce morceau, et je renvoie, pour mieux le connaître, à l'ouvrage de M. Etienne, qui le donne en entier.

La lettre de Chambon, la réclamation de Laya, excitèrent à la Convention un tumulte d'autant plus grand, que les jacobins disaient dans

les feuilles qui leur étaient vendues, que le ministre Roland avait demandé et payé l'*Ami des lois;* cette imputation d'une haine aveugle pour quiconque connaissait Laya et Roland, fut repoussée avec force, et sur la motion du fameux marin Kersaint, la Convention passa à l'ordre du jour, le motivant sur ce qu'aucune loi n'autorisait la commune à violer ainsi la liberté des théâtres.

Bientôt ce décret nous fut envoyé; bientôt il fut proclamé aux cris de la joie générale, au bruit des applaudissemens unanimes; nous jouâmes la pièce, nous avions le feu au cœur, jamais la Comédie-Française ne fut plus belle, jamais, quant à moi, je n'ai trouvé plus d'inspiration, et c'était avec l'âme et l'effort d'un ennemi qui lance une flèche, que je jetais au but les vers fameux.

> Honteux d'avoir été, plus honteux encore d'être,
> Brigands, l'ombre a passé, songez à disparaître!

Mais la commune ne nous tint pas quittes;

la lutte recommença avec colère, car au moment décisif du jugement du roi une affaire de Théâtre-Français avait presque dérangé d'atroces calculs, en jetant un germe de division de plus parmi les membres de la Convention; nous sûmes soutenir nos droits avec énergie, et, chose étrange, et qui marque combien il fallait peu pour mettre sur un autre chemin ce char politique auquel de simples comédiens et un auteur avaient fait faire un heurt, c'est que nous eûmes pour nous le Conseil exécutif provisoire, et qu'une fois encore un arrêté de la suprême commune fut cassé!

Dans l'intervalle de nos discussions deux faits, l'un dramatique et l'autre théâtral, marquèrent pour ceux qui pouvaient encore s'occuper d'art; je dois les signaler.

Le début de Picard sur une grande scène d'abord, et son succès dans *le Conteur* ou *les Deux postes*. Connu seulement alors par quelques légères productions données aux théâtres

secondaires, il fit là un premier pas qui le révéla. De la rapidité, de la gaîté, un vif dialogue, point d'afféterie, un cachet de vraie originalité, voilà ce que tout d'abord on reconnut en lui; la Comédie-Française ne s'écria pas comme on l'a dit : Voici le petit Molière ! Nul n'est Molière s'il est petit, mais la Comédie le plaça à côté de nos excellens comiques : c'était quelque chose pour commencer.

Le début de Baptiste aîné, l'une des meilleures recrues faites par Beaumarchais quand il établit son théâtre du Marais. Cet acteur fixa du premier coup l'attention publique; sa haute taille, son air de tête, ses gestes rares et jamais hors de propos, sa parfaite connaissance de la valeur des mots, le distinguèrent, au milieu d'une troupe qui n'avait que de l'ensemble. Semblable à ces hommes heureusement nés qui, dès leur entrée dans le monde sont des hommes du monde, Baptiste a été comédien en montant sur la scène. Quand je le vis il me rappela Bellecourt, et dans beaucoup de rôles

il l'a surpassé ; peut être recherche-t-il quelquefois trop l'abstraction ; mais lorsqu'il est bien, personne ne saurait être mieux que lui ; pas un comédien ne fera autant comprendre *Tartufe*, pas un ne portera avec plus de pompe l'habit du *Glorieux*, je l'ai vu saisir les nuances de ce dernier rôle avec une finesse et un discernement exquis : hauteur, fierté, impertinence, morgue, insolence, embarras, humiliation, orgueil, mépris, et surtout cette colère qui tout en s'échappant s'examine pour ne pas déranger la dignité personnelle, étaient fondus avec un art dont peu de comédiens possèdent le secret; malheureusement, non pour le théâtre, mais pour lui, Baptiste n'est pas né jeune, mais s'il n'a pas été de sa nature d'atteindre à l'éclat de ces comédiens qu'on appelle les colonnes d'un théâtre, il est de ceux que les connaisseurs doivent nommer la clé de voûte d'un répertoire.

Il créa avec le plus grand bonheur le rôle du comte Almaviva de *la Mère coupable;* mais

il gagna son cordon bleu par la manière originale dont il composa Robert, dans *Robert chef de Brigands;* cet ouvrage, joué dans l'origine au Marais, fut repris au théâtre de la République; j'en vis la seconde représentation, et si la pièce me sembla en tout fort médiocre, l'acteur me parut un homme déjà supérieur dans son art; costume, attitude, langage, tout concourait aux impressions mystérieuses et terribles que devait produire le président armé du tribunal vengeur : on aurait dit d'un personnage découpé dans un antique tableau de famille; c'était une jeune vétusté pleine d'effet, un mélange du missionnaire et du brigand, du soldat et du métaphysicien, dont l'entente aurait fait honneur à quiconque a porté un grand nom au théâtre.

Pendant que nos rivaux jouaient ainsi du drame où la raison et le bon sens sont en convulsion, nous continuions nos succès dans une ligne opposée; ainsi, vers les commencemens de juin, au plus fort du terrorisme, quand les

arrestations se succédaient, quelques jours après le coup d'état qui proscrivit la Gironde, quand Danton, Robespierre, Marat et Fouquier régnaient, nous ajoutions à notre répertoire *les Fausses confidences*, pièce appartenant au Théâtre-Italien, et qui fut parfaitement accueillie sur le nôtre. Il est vrai que Contat jouait, et Contat était femme à faire applaudir en scène même la facture de sa lingère; mais Marivaux a aussi son génie, et, quoi qu'on en dise, Marivaux est un maître. Il est devenu de mode d'écrire que cet auteur ne représente rien; il représente l'esprit français : c'est une glace posée dans un appartement où il n'y a que des Watteaux, la briserez-vous de ne point reproduire des tableaux d'une autre école? Parmi les pères du Théâtre-Français, Marivaux est de la branche cadette; il n'a pas couru la grande voie de l'observation, mais personne ne sait mieux que lui les petites routes du cœur humain; personne n'est mieux entré dans les secrets de la coquetterie des femmes; or, dans un

pays où la coquetterie est nationale, c'est être quelque chose que d'être l'historiographe du boudoir. Marivaux restera au théâtre : en veut-on savoir la dernière raison ? et celle-ci est bien réellement le secret de la comédie : Marivaux n'est valable que joué par des talens supérieurs, en lui donnant tant d'esprit, mais seulement de l'esprit, c'est dire qu'il en faut beaucoup pour le bien sentir et le bien rendre. Quel chef d'emploi ne voudra pas s'adresser ce compliment ?... Marivaux sera éternel.

Mais tous nos retours vers le passé, et, comme disaient les *frères et amis*, vers le style à l'empois, vers la phrase ambrée, quand autour de nous tout style prenait une odeur d'abattoir, fut regardé d'un mauvais œil. Ceux qui vinrent nous écouter furent considérés comme ayant des opinions brissotines, feuillantines, que sais-je ! en ce cas-là entendre c'est dire son avis, et nous et notre public nous figurâmes, au milieu de la société nouvelle, comme un

salon bien tenu figurerait au centre de la place Maubert.

En cet état de choses, sait-on ce que nous osâmes encore ? Devant ces prôneurs d'égalité nous présentâmes des mœurs de cour; devant des gens fanatiques d'athéisme nous prêchâmes la tolérance; devant des bourreaux et des assassins nous fîmes un appel éloquent à l'humanité; devant les *tapes-durs* enfin nous affichâmes l'orgueil du linge blanc. La Comédie offrit à son public choisi *Paméla* ou *la Vertu récompensée*.

Cette fois M. François de Neufchâteau fut notre complice, et sa *Paméla* devait payer les intérêts de l'*Ami des lois*.

Cependant nous n'étions pas dans cette croyance sinistre. Un des traits à remarquer dans les révolutions, c'est que chaque opinion politique, opprimée ou régnante, croit que le moindre acte de sa vie pèse sur les événemens. La part de l'espérance se mesure sur l'imprévu :

quand tout est extrême, nulle gradation ne se fait sentir; l'extraordinaire de la réalité vous mène à l'invraisemblance par une secousse naturelle. Il semble qu'il y ait un creux entre le dimanche et le lundi; tout procède par sauts, et au bout du fossé chacun croit se trouver sur la terre des siens : avec cet ordre d'idées, un mot compte dans la balance. Les cris de Dubarry faillirent arrêter les exécutions; le courageux trait de peur de Tallien renversa Robespierre. Avant et après ces événemens, chacun crut tenir dans ses mains quelques dés de la destinée. Quand on est toujours sur les frontières de l'impossible, une pièce de théâtre est beaucoup, et *Paméla* même, si douce, si tendre, si sensible, pouvait changer la face de la France.

Cependant, pour n'attirer de malheur sur personne, pour ne pas donner de prétexte à de nouvelles accusations contre un théâtre, le plus ancien et le plus persécuté de tous, nous jouions sagement et sans chercher à rendre

nôtres les vers du poète; car cet art-là existe : il est un moyen d'effacer l'auteur pour se mettre à sa place, ce moyen donne du style à plus d'un, et assez souvent les libraires nous ont maudits de le posséder, dans le cas où l'impression d'un ouvrage fait plus d'honneur aux comédiens qu'au poète. *Paméla* pouvait se passer de ce secours, et nous jouâmes l'ouvrage bien en conscience; mais sans chercher les applaudissemens à côté, qu'il pouvait fournir.

Malheureusement, ces effets-là, les événemens nous les donnèrent malgré nous : les événemens vinrent se heurter contre l'ouvrage et non pas l'ouvrage contre eux; il n'était pas un hémistiche qui ne fût une égratignure, pas un vers qui n'emportât la pièce; avec *Paméla* ainsi entendue le Théâtre-Français devint pour les démagogues et leurs actes horribles, comme le tonneau de Régulus pour ce martyr de la probité; ils s'y heurtaient à tous momens contre une pointe; la voix de l'acteur voulait-elle adoucir un trait, cette demi-teinte même devenait une

finesse. Ce que nous ne trouvions pas, le public nous le donnait; il s'identifiait à nous; il s'enthousiasmait et nous renvoyait son enthousiasme. Si, dans le monde, le bon mot dépend autant de l'oreille qui l'écoute que de la bouche qui le dit, au théâtre le beau jeu, le jeu qui s'anime, brille, échauffe et entraîne est plus dans la salle que sur la scène, et les deux avant-dernières représentations de l'ouvrage, c'est-à-dire les septième et huitième, la comédie fut superbe d'ensemble, de *trouvé* et de verve. .

Cependant nos maîtres ne s'endormirent pas; un ordre péremptoire nous vint de suspendre les représentations de *Paméla :* les vers de la pièce tendaient, disait l'exposé des motifs, à rétablir, ou du moins à faire regretter l'ordre de la noblesse; les amis de l'auteur, qui tremblaient pour lui, lui conseillaient d'ôter net son ouvrage, et entre autres, si je m'en souviens bien, l'abbé Geoffroy, son ami, et plus tard le pourfendeur de géans comme Voltaire et Talma; M. de Neufchâteau s'y refusa; il consentit seu-

lement, et cela sur nos instances, à faire disparaître quelques vers qui pouvaient donner prise aux malintentionnés.

C'est ici le cas de faire une remarque : il faut qu'il y ait plus d'une espèce de courage; celui de Laya était une sorte de bravoure semblable à celle d'un homme qui, ayant à forcer les portes d'une forteresse, les briserait d'un coup avec une hache; dans le même cas celui de François de Neufchâteau aurait été plus tranquille, il aurait huilé peu à peu les gonds de la porte, aurait limé une clé pour la serrure, et, prenant bien ses aises, malgré les balles, serait entré.

Quand je dis qu'il y a deux sortes de courage, peut-être y en a-t-il trois, et en voici un trait qui appartient au même auteur sans appartenir autant à cette grandeur et à cette force d'ame qu'il montra dans bien des événemens; j'espère qu'il ne se fâchera pas de cette révélation. Ceci est un tout petit trait comique dans sa vie, qui est assez belle.

A l'époque où Bonaparte devint Napoléon,

et quand l'existence politique de M. François de Neufchâteau fut ensevelie comme tant d'autres dans la sénatorerie, l'empereur lui demanda un travail sur la Comédie-Française, et sur l'existence qu'on pouvait lui faire, il lui adjoignit quelques conseillers. Ce travail se faisait, mais comme il traînait en longueur, le conquérant qui aimait à mener tout comme il menait ses victoires, mit un jour les rapporteurs au Louvre, en charte privée, et les engagea à en terminer. L'invitation ainsi faite était pressante, on se mit avec ardeur à la besogne; cependant l'empereur qui savait comment on lui obéissait et qui, peut-être, avait un peu brusqué la chose, racontait à M. Réal ce qu'il venait de faire, et en ce moment il mangeait d'un excellent pâté de foie gras : — Savez-vous ce qui arrivera, sire : ils feront leur rapport, mais ils ne dîneront pas. — Le rapport ne vaudra rien, alors, dit l'empereur; puis il donna ordre qu'à l'instant on portât à ces messieurs de quoi diner, et, comme faveur spéciale, comme encourage-

ment ou comme récompense, que le pâté entamé de la main de Sa Majesté en devint la principale pièce avec cet appendice encourageant, que Sa Majesté l'avait trouvé fort bon.

Le lendemain, chacun de ces messieurs vantait la bonne grace de l'empereur, et cette distinction du pâté excitait mille jalousies. Ce pâté reçu, fêté, coupé, mangé, composait tout une Odyssée. François de Neufchâteau racontait de son côté cette faiblesse d'esprit des courtisans avec un ton de liberté et d'indépendance qui lui faisait le plus grand honneur.

— Savez-vous ce qui s'est passé, disait-il, dans l'audience que nous eûmes le lendemain. — Mais non, sans doute; que s'est-il passé? (On était à l'affut.) — L'empereur nous a dit: «J'ai trouvé le pâté de foie gras excellent; et vous, messieurs?» A ces mots, ajoutait le narrateur, tous de s'incliner et de renchérir de louanges: c'était un pâté sans pareil, un pâté phénix, un pâté fait pour la table des dieux. — Et vous, Monsieur, me dit l'empereur, vous ne parlez

pas; est-ce que vous n'avez pas trouvé le pâté bon? — Ma foi! sire, ai-je répondu sans hésiter, il était trop salé.

Et là, M. de Neufchâteau, tout fier de cet acte de vigoureuse opposition, se promenait de souvenir, pour donner pleinement à ses poumons la quantité d'air respirable nécessaire à tout triomphateur, et, à chaque deux ou trois enjambées, il répétait. — Oh!... je le lui ai dit! je le lui ai dit! Ma foi!... sire, il était trop salé.

Pour avoir une idée bien exacte de la manière dont cet acte d'énergie était raconté, il faut se figurer que chacun de ces « oh! » est prosodié comme un point d'orgue, et que ce « Sire, il était trop salé! » se dit en faisant un geste double, d'abord celui de David qui, à tous risques, met le caillou sur la fronde en face de l'immense Goliath, et puis ensuite celui de Curtius qui, ma foi! se jette dans l'abîme.

Les malheurs du temps, et sans doute aussi les déceptions, avaient passé la lime sur bien des énergies. Peut-être faut-il courir une sé-

rieuse espèce de danger pour exciter le noble élan du courage, ce courage que la conscience et le devoir réveillent devant les menaces du malheur; et pour nous (j'ose aussi dire avec nous), à l'époque de *Paméla*, M. François de Neufchâteau n'en manqua pas.

Enfin la pièce est annoncée pour le 2 sepbre. La Comédie-Française pressentit son malheur quand elle reçut l'injonction de faire mettre au bas de son affiche :

CONFORMÉMENT AUX ORDRES DE LA MUNICIPALITÉ, LE PUBLIC EST PRÉVENU QUE L'ON ENTRERA SANS CANNES, BATONS, ÉPÉES, ET SANS AUCUNE ESPÈCE D'ARMES OFFENSIVES.

Cette rédaction était alors moins une précaution qu'un signal, et jamais les mauvais sujets ne manquaient de venir à l'invitation; c'était leur billet de part, qu'ils traduisaient : « Ici il y aura du tapage. »

Nous étions tous sur le théâtre et nous hésitions à faire lever la toile; nous hésitions même à regarder l'aspect de la salle; nous appréhen-

dions de trouver là une sorte de comité révolutionnaire en séance. Saint-Fal l'osa cependant : — Voyez, dit-il ; si ce sont EUX ; ils ne sont pas si noirs qu'ils sont diables. Je regardai ; un autre regarda, et puis tous je pense. Jamais la salle n'avait été ni plus brillante ni mieux composée. Si l'on nous avait désignés pour victimes, les bandelettes ne nous manquaient pas ; les dames même étaient en nombre, et quelques unes avaient osé se coiffer autrement que de la sordide cornette, symbole d'égalité ; parmi les hommes, j'apercevais bien quelques têtes à cheveux noirs et crépus, mais nous avions en grande majorité de belles lignes de têtes poudrées, de ces têtes dignes et respectables qui, depuis vingt ans, avaient suivi et protégé la Comédie-Française, restes précieux de l'ancien parterre du faubourg Saint-Germain ; il y avait certes quelques dangers à se trouver chez nous ; peut-être était-ce précisément à cause de cela qu'ils venaient nous voir ; peut-être aussi, vieux amis de la famille, et

mieux au fait que nous, venaient-ils une dernière fois nous tendre la main comme à ceux qui partent pour une périlleuse traversée, et qu'on vient encore, de la rive, regarder lever l'ancre.

Un homme seulement me gênait dans toute cette nombreuse assemblée; il s'était placé au balcon; il semblait attendre. C'était un des effervescens d'alors; je l'ai vu bien changé depuis, notamment à Dresde, faisant assez bonne figure dans les états-majors; mais à cette époque c'était ce qu'on appelle un sacripant; à cause de son impétuosité, on avait même ajouté à son nom un surnom d'arme à feu; je ne puis me rappeler si c'était fusil, espingole, pistolet ou canon; bref, il avait la rage de la montagne: on en jugera.

Je ne le voyais que par derrière, et cependant j'étais tourmenté de le voir; je trouvais dans la dimension de ses épaules, dans son ample nuque, dans sa tête carrée, dans sa manière de se cambrer, de toiser la salle, de s'ap-

puyer le coude, quelque chose dont je n'augurais rien de bon. On connaît, à propos de Préville, mes prétentions à découvrir une pensée, ou du moins une habitude de pensée, par la contenance; cette fois aussi ma science m'avertissait; l'attitude de cet individu me dévoilait sa préoccupation actuelle, et dans certains détails, je découvrais un commencement, ou si l'on veut, un élément de ses attaques prochaines.

La toile se leva. Nous commençâmes. Jamais mes camarades ne montrèrent tant de supériorité; jamais la jeune Lange ne joua *Paméla* avec plus de sensibilité, plus de grace; jamais elle ne mit un plus naïf abandon, et jamais aussi je ne la vis plus appétissante à aimer. Mon rôle s'en ressentit : milord Bonfil me rapporta de nombreux honneurs. J'avais presque oublié mon homme du balcon, lorsque, dans la scène où milord Arthur conseille à milord Bonfil de se marier pour transmettre son rang à un fils, je sentis que dans la salle quelqu'un faisait un soubresaut; je n'eus pas besoin de regarder,

je savais où c'était. Cependant la pièce continua ; les applaudissemens nous suivaient, et jusqu'alors le public s'était montré fort sage ; enfin il s'échappe à trouver une allusion, puis une autre, et bientôt une troisième ; cependant la pièce marche, le public s'excite, il trépigne, la flamme monte, elle augmente, elle traverse de la salle sur le théâtre ; je comprends bien que devant nous, et ailleurs aussi sans doute, mais particulièrement devant nous, s'agite toujours le personnage en question ; enfin arrive la scène du brave Andrews ; le digne homme me dit :

L'erreur avait fondé la puissance du prêtre;
Mais sur l'homme crédule un empire usurpé,
Doit cesser aussitôt que l'homme est détrompé.
L'Angleterre l'éprouve, et des sectes rivales
Elle oublie aujourd'hui les discordes fatales;
Chacun prie à son gré, les amis, les parens
Suivent sans disputer des cultes différens.

Aux mots « Chacun prie à son gré, » grande agitation au balcon, murmures que je ne comprends pas ; le public sait quelle espèce de coup

d'œil j'ai; je regarde l'importun, son attention se porte aussi sur moi; cependant il se partage entre Andreuws qui parle, et milord Bonfil, il a l'air de dire: — Tu auras ton tour. Tout cela marche rapidement; ce petit dialogue entre quatre yeux laisse passer quatre vers; Andreuws continue :

Eh! qu'importe qu'on soit protestant ou papiste !
Ce n'est pas dans les mots que la vertu consiste,
Pour la morale au fond votre culte est le mien.
Cette morale est tout et le dogme n'est rien.
Ah! les persécuteurs sont les seuls condamnables,
Et les plus tolérans sont les plus raisonnables.

Je saisis vivement la réplique comme on attrape la balle au bond, et avec un : « prenez-le comme vous le voudrez», je jette à la tête de notre persécuteur mon vers bien isolé :

Tous les honnêtes gens sont d'accord là-dessus.

— C'est insupportable! s'écrie l'homme en se dressant; non! non! et son regard ajoutait ensuite : non, citoyen Fleury!

— Monsieur ? lui répondait le mien.

Et, comme si ces deux mouvemens n'avaient pas été secrets.

— Vous répétez des vers qu'on a retranchés et qui sont défendus.

Je m'arrête sur la scène, et, les yeux braqués sur lui, le tenant en respect, je réponds :

— Non, monsieur ! je joue mon rôle comme il a été approuvé par le comité de sûreté générale ; puis, saluant le public tout stupéfait de la scène : — Faut-il continuer, messieurs ? faut-il faire cesser le spectacle ?

— La pièce ! la pièce ! dehors, dehors l'interrupteur ! s'écrie-t-on d'un élan général.

— Vous voulez donner raison aux modérés, hurle l'homme en frappant sur le balcon. La pièce est contre-révolutionnaire !

Le public alors se leva d'un seul mouvement ; jamais je n'ai entendu une bruit si souverain que celui-là, où tant de volontés s'accordaient ; il n'y faisait pas bon pour l'attaquant, et le

mot : « Sortez ! » n'était pas prononcé qu'il disparut. .

L'ouvrage ne se ressentit en rien de cet incident ; il alla jusqu'au bout à son ordinaire, c'est-à-dire à travers le triomphe.

Nous étions habillés pour la seconde pièce, quand des amis vinrent en toute hâte nous avertir que notre individu était allé aux Jacobins y dénoncer le Théâtre-Français comme un repaire d'aristocrates, où l'on pervertissait l'opinion publique par la représentation de pièces contre-révolutionnaires.

— Fuyez, disait quelqu'un à Dazincourt, aussi particulièrement désigné que moi.

— Veux-tu nous en aller, Fleury? me dit mon camarade avec un sourire.

— Nous en aller ! il nous arrivera malheur ; mais restons chez nous. C'est aujourd'hui notre 10 août.

A peine avais-je parlé qu'on nous annonce que la force armée cerne la salle.

Il y eut un mouvement en arrière.

— Levez le rideau! m'écriai-je.

Ce mot est souverain; nous étions en présence du public, et *l'École des Bourgeois* commença.

Je jouai le marquis de Moncade à mon ordinaire, mais malgré cela, occupé de ce qui se passait au-dehors et de ce qui pouvait s'ensuivre, je pensai à quelques amis que j'avais là, la belle Emilie, devenue madame de Sartines, et madame de Sainte-Amaranthe, sa mère, étaicnt dans une loge au rez-de-chaussée sur le théâtre; je trouvai le moyen de leur dire, tout en m'occupant de mon rôle : — On cerne le théâtre, sauvez-vous!

Hélas! je les sauvai alors, mais ce ne fut pas pour long-temps : la hache fatale devait être bientôt suspendue sur leur tête.

Tous, autant que nous nous trouvions là, nous nous étions fait nos adieux; il y avait à parier qu'on nous arrêterait en sortant; mais nous pûmes rentrer chez nous. Je trouvai ma sœur tout en larmes : elle croyait ne plus me

revoir ; madame Sainville tenait alors ma maison, et élevait avec un soin particulier ma fille encore fort jeune.

Elle avait été avertie dans la soirée, et elle souffrit d'autant plus qu'elle se contraignit pour ne point effrayer l'enfant ; je la rassurai ; je lui dis nos motifs d'espérance. Cependant j'allai au lit de ma fille, et doucement, sans troubler son heureux sommeil, je lui donnai un baiser d'adieu ; ma sœur me comprit : elle se jeta dans mes bras ; je l'entraînai.

Rentré dans mon appartement, je mis ordre à mes affaires. Ma sœur elle-même réunit tous les souvenirs qui m'étaient chers, nous brûlâmes ensuite quelques papiers fort insignifians en d'autres temps, mais peut-être dangereux alors. Une seule chose m'inquiétait et désolait ma pauvre Félicité : j'avais écrit de ma main cette généalogie d'après laquelle Charlotte Corday descendraït du grand Corneille ; j'en avais donné imprudemment deux copies : avec cela on pouvait faire tomber des têtes

plus solides que la mienne; mais comme trop de démarches auraient été suspectes, je me tins chez moi.

Après une grande journée d'anxiété, de ces journées qui expirent plus lentement encore dans l'attente du malheur que dans l'attente du bien lui-même, la commune de Paris, faisant droit à la dénonciation de la Société des Jacobins, nous fit tous arrêter dans la nuit du 3 au 4 septembre.

La réalisation de cette belle pensée du grand Molière, la Comédie-Française n'est plus!

Je ne pleurai que sur elle. Avec de l'expérience, on se fait toujours une espèce de philosophie. Les choses que je voyais autour de moi m'avaient façonné à la pensée du malheur: la proscription me trouva tout prêt. Je n'avais pas été tout-à-fait tranquille dans la prospérité, je ne me montrai pas entièrement abattu dans la mauvaise fortune.

Conduit de la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, où je demeurais, aux Madelonnettes, je

trouvai là bon nombre de mes camarades, déjà mis sous la sauvegarde du verrou national.

Sait-on ce qu'ils me dirent pour toute plainte ?

C'est égal; c'était une bien belle représentation !

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DU QUATRIEME VOLUME.

—

CHAP. I. Madame de Sainte-Amaranthe. 1
II. Guerre intérieure. 53
III. Galerie. 93
IV. Les intermèdes de *Charles IX*. 165

V. Guerre extérieure. 225
VI. Décadence. 287
VII. Retour chez Préville. 317
VIII. Derniers coups. 383

